

Le sang des Ragus

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

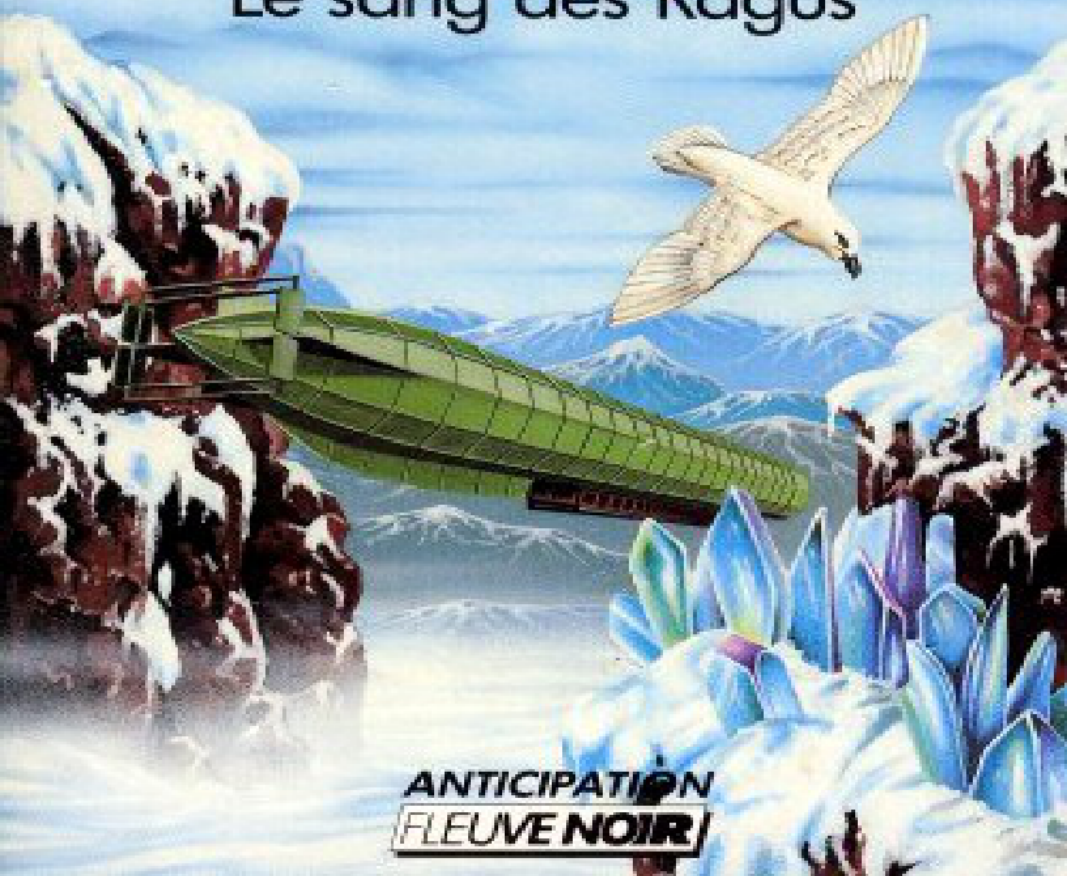
LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

38

Le sang des Ragus



Georges-Jean Arnaud

La Compagnie des Glaces

Tome 38

Le sang des Ragus

(1988)

CHAPITRE PREMIER

Une bande de cinglés harcelait Farnelle, des fous furieux, des fanatiques qui bloquaient la locomotive pirate comme n'avaient jamais réussi à le faire les Aiguilleurs et tous ceux qui auraient souhaité se débarrasser du monstre de métal.

Au début, elle ne s'était pas méfiée de cette station perdue dans les bouleversements de la banquise sud, en dessous du grand Réseau du 40^e, non loin de l'inlandsis antarctique. Des semaines et des semaines qu'elle roulait sans trop savoir où aller, la machine se chargeant d'éviter les pièges innombrables qu'on lui tendait. Désormais c'était la grande chasse organisée contre la locomotive géante qui recelait des trésors technologiques inouïs. Sa possession pouvait d'un coup faire gagner dix années aux recherches de certaines Compagnies, même les plus grandes, comme la Panaméricaine ou celle de la Banquise. Farnelle n'était même pas sûre que le Président Kid, le Gnome qui dirigeait cette dernière, ne soit pas l'un des premiers intéressés. D'après les informations qu'elle recevait sur les multi-écrans, les sommes engagées donnaient le vertige.

Jusqu'à présent la machine et elle ne s'étaient pas mal débrouillées, et voilà qu'une bande de déments la paralysaient depuis deux jours. Des adorateurs de la Locomotive-dieu appartenant à cette secte qui, dans toute la Dépression Indienne et l'Australasienne, comptait des dizaines de milliers de membres dont le nombre augmentait chaque jour. Un culte idolâtre voyait dans la locomotive géante l'incarnation d'un dieu venu sur Terre pour secourir les déshérités, les exclus de la société ferroviaire, ceux qui souffraient le plus du froid et de la faim, les pauvres gens abandonnés depuis des décennies dans de petites stations pourries, se nourrissant de goélands quand la glace de la banquise, trop épaisse, interdisait de forer un puits de pêche.

Il avait fallu qu'elle tombe sur ces Adorateurs, là, dans ce coin perdu et, fous de joie, certains que la machine leur apportait la

rédemption et le bonheur, ils s'étaient couchés en travers des rails pour l'empêcher de repartir. Une trentaine devant, presque autant à l'arrière.

La machine, dans sa logique parfois impitoyable, proposait des solutions que Farnelle devait repousser. La jeune femme refusait les jets de vapeur qui auraient fait décamper ces miséreux, les injections électriques de haut voltage, le lent démarrage destiné à les intimider.

— Ils ne bougeront pas, se laisseront écrabouiller.

Son fils Gdami, métis de Roux, protestait de ne pouvoir sortir s'amuser sur la glace. Il supportait mal la chaleur et s'ennuyait dans sa chambre spéciale où la température restait à un niveau agréable pour son corps.

D'autres fanatiques allaient et venaient disposer de petites lampes à l'huile de goéland tout autour de la locomotive, plantaient des chefs-d'œuvre d'art primitif faits de plumes d'oiseaux teintes. La veille, une femme déjà âgée s'était dénudée, s'offrant en victime expiatoire et était morte de froid en moins d'une demi-heure. Farnelle avait rêvé de son corps décharné, de ses seins flasques pendant comme des excédents de peau sur sa poitrine.

La veille, elle leur avait jeté de la nourriture, des friandises, mais s'était rendu compte qu'ils n'y touchaient pas, qu'ils conservaient la viande surgelée et le sucre comme des objets sacrés. Ils les accrochaient à leurs vêtements, n'y avaient même pas mordu malgré leur dénutrition. Leur station se composait d'une douzaine de très vieux wagons en plastique datant d'une centaine d'années, en forme d'œufs. La plupart étaient fêlés et laissaient fuser des jets de vapeur qui tout de suite se transformait en glace, si bien que tous se hérissaient de piquants parfois très longs.

Dans la nuit elle avait essayé de se dégager en utilisant des sons extrêmement puissants et même des ultrasons insoutenables. Ils s'étaient bourré les oreilles de chiffons et avaient supporté l'épreuve, malgré les souffrances que ces ondes leur arrachaient. Prise de pitié, elle avait fini par renoncer.

La solution aurait été de construire un aiguillage et une voie qui contourne ce tas humain allongé sur les rails, mais la machine n'aurait pu agir dans le secret. Ces fous gardaient l'œil à tout et n'admettaient pas que leur dieu cherche à leur fausser compagnie. Ils l'avaient, ils le gardaient. Et Farnelle craignait que la nouvelle ne se répandît au loin, ne parvînt aux oreilles des Forces Fédérales d'Intervention.

Elle se prépara un peu de jus d'orange avec de la vodka. Par chance les soutes restaient pleines et le siège aurait pu durer des années sans entamer vraiment ses réserves.

— Mam, dit Gdami, si je pouvais sortir dans la nuit et marcher sans me faire voir, à un kilomètre d'ici, j'allumerais un feu pour les

intriguer... Peut-être qu'ils se bougeraient !

Gdami était nu quand il la rejoignit sur la passerelle. Il devenait costaud malgré son jeune âge, quatre ans. Les signes de sa roussitude demeuraient limités à son tronc et à ses cuisses recouverts d'une double fourrure le protégeant du froid, mais ses cheveux descendaient très bas sur son front et dans son dos. Elle s'amusait de son pénis déjà long pour un enfant, se demandait aussi avec inquiétude si sa sexualité se réveillerait aussi tôt que chez les Roux du même âge qui connaissaient leurs premiers ébats très jeunes.

— C'est trop risqué et je ne pense pas qu'ils se laissent tromper. Ils sont comme paralysés devant la locomotive, hypnotisés. Rien ne les fera bouger.

— Alors il faut les endormir tous... On déplacera les corps et on pourra passer.

Au même instant un des écrans de radar s'alluma et diffusa l'image lointaine, brouillée, d'un véhicule roulant plus au nord, sur le réseau secondaire auquel se rattachaient les rails sur lesquels ils stationnaient.

— Une vedette rapide, murmura Farnelle. Les Fédéraux nous cherchent, ils sont à moins de cinquante kilomètres. Nous ne pouvons plus nous attarder.

Puis elle se souvint de la proposition de son fils, secoua la tête :

— Impossible, tout ce que nous leur donnons devient objet d'un culte, talisman, amulettes. Comment les forcer à boire ou à manger quelque chose contenant un somnifère ?

— Demande à l'ordinateur.

Elle soupira, commença d'engranger des données, essayant d'affûter au mieux pour le complexe électronique les différents aspects de la situation. Pour terminer, elle obligea l'appareil à tenir compte des « interdits » humains, ce qui compliquait tout.

Et pourtant la réponse fut rapide, étonnante dans sa simplicité.

— Tu n'aurais pas pu la donner hier déjà ! s'emporta Farnelle. J'ignorais que nous disposions d'une réserve de gaz somnifères.

Suivaient des paramètres sur les conditions d'utilisation, dont le principal était bien évidemment la puissance et la direction du vent.

— Foutu, grinça Farnelle en consultant le cadran de l'anémomètre. Nous recevons un vent de côté de quinze nœuds et le gaz ira se perdre dans les congères géantes. À moins que nous ne disposions de missiles chargés de gaz.

Non, ça n'existait pas. Juste des diffuseurs fixes.

— Il faudra attendre que le vent tombe, murmura-t-elle, et cette vedette rapide des F.F.I. qui rôde dans le coin m'inquiète beaucoup. Elle ne nous attaquera pas mais risque d'alerter toute la flotte qui patrouille dans le secteur. Nous ne nous en tirerons pas.

Dehors, les adorateurs de la Locomotive-dieu renouvelaient les petites lampes à huile à la tombée de la nuit. Le vent en couchait les flammes à l'horizontale et Farnelle resta longtemps à les regarder, attendant qu'elles se redressent, signe que l'air serait calme.

Elle but plusieurs vodkas-orange et se laissa aller au sommeil. Ce fut son fils qui la réveilla pour lui montrer les écrans.

— Ils arrivent de partout, nous sommes repérés.

Sur cinq écrans elle put voir des silhouettes floues de contretorpilleurs, de destroyers et même celles d'un cuirassé certainement panaméricain, car les Australasiens n'en possédaient pas.

— Yeuse ne me ferait pas ça... Pas vrai, Yeuse ? Ce sont ces salopards d'Aiguilleurs qui passent outre à tes ordres. Ils finiront par m'avoir et toi aussi... Tu es trop loin pour te rendre compte de ce qui se trame.

Sur l'écran qui reflétait ce qui se passait directement au-dehors, un homme se dénudait lentement, comme la femme de la veille, pour s'offrir en sacrifice.

— Merde ! que veulent-ils, qu'attendent-ils de moi ? C'est bien joli de les endormir mais ce n'est pas répondre à leurs prières, à leurs supplications... Je ne peux quand même pas les écraser pour leur faire plaisir... Bien sûr la mort leur paraît plus enviable que la vie qu'ils mènent dans ce coin perdu à ne bouffer que du goéland et à essayer de vendre les plumes, mais tout de même...

— Si tu leur parlais ?

— Tu crois ? fit-elle à son fils. Une voix de femme, ils vont trouver ça drôle.

— C'est une femelle, la locomotive, non ?

— En quelque sorte, oui... Mais partout on parle, on montre, on écrit la Locomotive-dieu, jamais la Locomotive-déesse... Je me méfie.

Ce fut à la nuit, alors que la meute des bâtiments de guerre rôdait dans le coin, qu'elle eut l'idée d'une astuce. Gdami ne parut pas tellement emballé lorsqu'elle la lui exposa mais il haussa les épaules d'un air résigné.

— Il faut faire un montage. Ma voix doit être déformée, surgir dans une sorte d'apothéose de bruits, de musiques et de lumières. On va mettre le paquet.

Vers minuit, les adorateurs de la Locomotive-dieu, allongés sur les rails, furent brutalement réveillés par des explosions, et une fantastique débauche de lumières. Toute la machine paraissait ruisseler de couleurs vives, comme si elle brûlait, tandis qu'une musique extraordinaire tonnait. Farnelle, qui ne connaissait pas la *Chevauchée des Walkyries*, en fut elle-même impressionnée. Son message enregistré en chambre d'écho jaillit soudain comme du ventre de métal :

— À quoi sert de vous prosterner devant moi ? Que m'avez-vous donné ? Vous savez bien que je suis un dieu juste et bon qui restera immobile pour ne pas vous écraser, mais je suis aussi un dieu qui a besoin de sacrifices. Et qu'est-ce qui compte le plus dans votre vie misérable ? Il y a une chose qui vous permet de survivre, de manger et de vous chauffer. Cherchez et vous trouverez. Quand ce sera fait, vous en disposerez des centaines devant moi et je vous montrerai si j'apprécie ou non votre désintéressement.

Ils se relevaient les uns après les autres, éberlués, encore sous le choc émotionnel des lumières et de la musique, paralysés de crainte par la voix de Farnelle, se regardant puis chuchotant.

Ce fut une vieille qui soudain grimaça sous sa capuche de fourrure et tendit le doigt vers les wagons-œufs de la station.

— Ce qu'elle veut est là-bas, oui là-bas, cria-t-elle. Sur le guano...

— Les goélands, cria un homme d'une voix suraiguë. La Locomotive-dieu veut qu'on lui sacrifie nos goélands.

Ils criaient tous à la fois, s'excitaient, et puis d'un coup le silence s'imposa, énorme, une sorte de mort momentanée. Farnelle se sentit angoissée, malheureuse, mais il avait fallu trouver un substitut assez fort pour les obliger à réagir. Les goélands représentaient pour eux leur seule et unique ressource. Ils en tiraient de la nourriture, de l'huile pour les lampes, négociaient le guano qui servait aussi à chauffer leurs maisons.

Debout, aussi bien à l'avant qu'à l'arrière du mastodonte, ils regardaient leur dieu avec une fierté accablée. Soit, ce dieu exigeait le plus terrible des sacrifices et ils allaient se plier à sa volonté. Mais ils ne partirent pas tous, la moitié seulement se dirigea vers les nids invisibles dans la nuit.

— Raté, dit le petit garçon.

Raté en effet puisqu'il en restait d'immobiles sur les rails. Ils ne se prosternaient plus, paraissaient perplexes, douloureux, comme s'ils se demandaient comment un dieu qu'ils avaient adoré pouvait exiger une si cruelle décision. Ils auraient volontiers accepté de se laisser écraser sous les roues de la locomotive, mais pas de livrer les goélands, ces symboles de leur survie depuis des générations.

— Les voilà, dit Gdami qui avait une vue extraordinaire, comme tous les Roux d'ailleurs, capables de voir dans l'obscurité.

Ils arrivaient, en effet, dans la lueur de quelques torches et portaient des filets remplis de grands oiseaux, qui criaient si fort que les capteurs phoniques s'emballaient.

— Pourquoi il y a des goélands ici ?

— Je ne sais pas.

— Ils se nourrissent bien de poissons, non ?

— Oui, c'est ça... De poissons.

— Pourquoi ces gens-là ne pêchent-ils pas, alors, puisqu'il y a du poisson ? C'est quand même meilleur que ces oiseaux ?

Farnelle ne sut que répondre. Les habitants de la petite station plaçaient les filets remplis d'oiseaux sur les rails, se servaient de harpons pour les maintenir en place mais les goélands s'affolaient, gonflaient les mailles d'un coup, puis se répartissaient ailleurs, criaillaient et fientaient partout, la preuve en étant les vapeurs qui montaient devant la machine, des fumerolles par dizaines.

Alors les habitants de la station s'écartèrent comme si quelqu'un en avait donné l'ordre, mais nul ne paraissait vraiment commander cette poignée de marginaux. Ils se rangeaient de chaque côté des rails, résignés, déçus, découvrant peut-être que même un dieu sollicité, tant attendu, ne pouvait rien pour eux, abusait même de sa puissance pour leur voler leur bien le plus précieux.

— Tu vas les écraser, murmura Gdami.

— Le moyen de faire autrement, tu le connais ? hurla-t-elle. Ils en ont placé derrière aussi... Et si tu m'embêtes, je t'enferme dans les soutes.

L'enfant quitta la passerelle de commandement tandis qu'elle commençait l'appareillage de la locomotive. L'ordinateur de bord finit par s'inquiéter de cette décision et afficha une mise en garde : substance vivante sur les rails. Tous les capteurs signalaient la même chose, mais Farnelle continuait le processus de mise en route et la machine obéit lentement. Elle débrancha la caméra de sol pour ne pas assister au carnage, mais les écrans de contrôle diffusèrent des informations qui ne laissaient aucun doute. Toutes concernaient la substance qui se répandait sur les rails, sa température, sa consistance. Une synthèse aurait donné la reconstitution d'oiseaux de grande taille.

Dans la nuit elle affronta une formation de bâtiments légers qui l'attendaient dans une cross station abandonnée depuis au moins un siècle. Ils essayèrent d'asphyxier la machine en diffusant une énorme quantité de gaz carbonique pour étouffer le réacteur, mais celui-ci subit l'épreuve sans dommage et l'étanchéité de la locomotive empêcha le gaz de se répandre à l'intérieur. Farnelle envoya quelques missiles de semonce, provoquant des geysers énormes de glace, faisant s'écrouler des montagnes de congères sur les ennemis. Lorsqu'ils se dégagèrent elle était loin.

Ce qui l'inquiétait le plus c'était le cuirassé que ses écrans ne signalaient plus. Pourtant elle était certaine qu'il rôdait dans le coin. Lui, pouvait paralyser la locomotive géante, faire sauter la voie, l'empêcher de produire ses propres rails en matière bactérienne. Ils pouvaient emballer le réacteur en utilisant une chaufferie d'air brûlant dirigée vers les ouïes de refroidissement, faire fondre la banquise

jusqu'à un certain point, pour la paralyser. Le cuirassé qui jouait à cache-cache avec elle pouvait très bien contenir dans ses flancs ce genre de soufflerie.

L'ordinateur de bord choisissait sa direction avec de plus en plus de circonspection, preuve que les instruments relevaient des obstacles un peu partout. Peut-être devrait-elle revenir vers le Réseau du 40^e, essayer de se fondre dans la circulation de ce réseau pour ensuite tenter de remonter vers le Capricorne.

Elle aimait cette machine, pour tout ce qu'elle lui apportait comme sécurité totale, émotions, vie facile, mais entre les convoitises des grandes Compagnies et le culte fanatique qu'elle engendrait, poursuivre cette aventure deviendrait bientôt impossible. Il lui fallait trouver un endroit sûr pour s'y cacher, y attendre le temps nécessaire que ses ennemis et ses adorateurs l'oublient quelque peu.

Impossible de revenir à Gravel Station, les Aiguilleurs avaient dû retrouver cet ancien repaire de Kurts le pirate, le véritable propriétaire de la machine, mort stupidement dans une fosse de vidange avec son autre fils, Gdano. Non, ce qu'il lui fallait c'était une voie lointaine, oubliée, en pleine solitude. Elle pensait à son ancienne Concession, Cargo *Princess*, où elle avait habité des années et donné naissance à ses deux enfants. Un vieux cargo d'autrefois, d'avant les Glaces, pris dans la banquise. Là-bas, elle avait vécu des jours difficiles mais heureux, connu des tribus de Roux où elle avait pris des amants. Quand elle y pensait, surtout la nuit, des bouffées de nostalgie et de désir l'envahissaient. La vie était simple alors et pour quelques dollars, le prix d'une hormone spéciale permettant à un Roux d'affronter le chaud durant deux, trois heures, elle pouvait s'offrir les plus beaux mâles de la création. Ah, sentir à nouveau leur fourrure sur son corps, leur grand sexe gainé en elle !

Elle roulait en direction de l'Antarctique malgré tous les avertissements de l'ordinateur, auquel elle avait repris le contrôle de la marche. Une carte cathodique apparaissait, lui signalant les réseaux panaméricains de cette Province lointaine qu'elle avait connue en compagnie de Yeuse, la présidente de la Panaméricaine. Ah ! Yeuse, si seulement elle pouvait la joindre, lui demander conseil ! Elle était si puissante désormais, peut-être pourrait-elle lui attribuer un petit territoire, un endroit bien secret pour s'y réfugier avec sa machine. Oui mais comment la joindre ? La radio n'avait qu'une portée limitée, devait utiliser des relais pour acheminer un message aussi loin. Des relais souvent contrôlés par les Aiguilleurs.

— Tu ne t'es pas couchée ? s'étonna son fils qui pénétra dans la passerelle en aspirant avec un chalumeau le contenu d'un pot de chocolat chaud. Tu veux quelque chose ?

— Du café.

- Nous sommes où ?
- Pas loin de l'Antarctique.
- On va se faire coincer, non ?

Peut-être le cherchait-elle, se faire coincer, en finir avec cette lutte constante, ses responsabilités ? Elle avait connu de grands moments avec ces deux Roux évolués qui avaient un jour surgi dans sa vie tranquille de Cargo *Princess*. Ils dirent plus tard qu'ils n'étaient que le fruit d'une transformation d'Hommes du Chaud en Hommes du Froid, mais elle n'y avait guère cru. Pendant des mois elle avait voyagé avec eux, connu des moments exaltants et pour finir elle se retrouvait seule, avec un seul fils, puisque l'autre avait trouvé la mort en même temps que ce Kurts qui portait le nom roux de Jdruk. L'autre, un certain Lien Rag recherché depuis de nombreuses années, se faisait appeler Jdriele.

- Le bon temps, murmura-t-elle, oui, vraiment le bon temps.
- Que dis-tu, maman ? s'enquit le petit survivant.
- Rien de bien important. Rien. Ce café, il vient ?

CHAPITRE II

Chaque matin, Yeuse, la présidente de la Panaméricaine, recevait ses collaborateurs et en premier lieu Pilz, son adjoint aux communications médiatiques. Le jeune homme quelque peu suffisant des premiers temps de sa présidence savait désormais se montrer plus naturel et même agréable.

— J'ai un rapport sur la Locomotive-dieu qui poursuit ses allées et venues dans la Dépression Indienne... La flotte australasienne lui donne la chasse et, selon nos accords, nos unités ont participé ces jours-ci à cette traque... Je sais, Lady Yeuse, que vous l'avez interdit, mais le commandant de la Flotte d'Antarctique estime qu'il doit respecter les accords...

— Résultats ? fit-elle angoissée, songeant à son amie Farnelle, seule à bord de cette machine-monstre avec son jeune fils Gdami.

— Léger affrontement à la limite de notre Province et disparition de la fameuse locomotive.

— Vous suivez cette affaire avec attention, fit-elle d'un ton sans réplique. Je ne veux pas qu'on s'attaque à cette locomotive ni qu'on essaye de la piéger. Si mes instructions formelles sont bafouées, c'est le gouverneur Aiguilleur qui en fera les frais.

— Je note, Lady Yeuse... Maintenant je dois en venir à la visite de Floa Sadon dans la Compagnie de la Banquise... Il semble que la présidente de la Transeuropéenne obtienne de grands succès auprès du Président Kid... On parle de livraisons d'huile de phoque et de nourriture. Des quantités énormes... En ce moment la présidente Sadon et le Kid voyagent à travers la Concession. Ils ont visité le Viaduc transbanquisien et reviennent vers Hot Station...

— Dans le même train ?

— Le train spécial du président.

Yeuse sourit discrètement. Floa Sadon savait comment négocier un échange commercial. Surtout avec un homme sans femme comme le Kid, un handicapé physique au corps déformé, un tronc normal sur

de toutes petites jambes. Les Roux qui habitaient sa Compagnie le surnommaient sans méchanceté « l'homme aux jambes de bébé ». Le Kid ne devait pas s'embêter durant ce voyage et Floa Sadon non plus. La vigueur et l'appétit de ce diable d'homme avaient quelque chose de surnaturel, Yeuse aurait pu en témoigner. Elle n'avait aucune honte d'avoir partagé sa couchette dans un but intéressé, avait été la première surprise de ses possibilités.

— Heu, Lady Yeuse...

Elle chassa ses rêveries insolites, regarda son adjoint :

— Je vous écoute, Pilz, je vous écoute.

— Ce sont des quantités énormes qui transiteront vers la Compagnie Transeuropéenne... Les péages à travers l'Australasienne et l'Africana seront pris en charge par le Kid, ce qui est une clause inattendue... Nous pourrions profiter de ces accords pour obtenir de lui une huile de phoque beaucoup moins onéreuse.

— Vous avez le cours de la calorie ? Je sais que c'est plutôt du domaine d'Esteraza, l'adjoint financier, mais vous devez être au courant.

— Les échanges se situent à soixante-quinze calories pour un de nos dollars...

— Décidément, c'est un mouvement irrésistible... Dire qu'il y a quelques années avec un dollar nous avions cinq cents calories banquisiennes.

L'adjoint restait silencieux, visiblement embarrassé et elle lui sourit :

— Autre chose ?

— Oui, Lady Yeuse... Ceci.

De son porte-documents il sortit de grandes photographies, les lui tendit.

— Je suis désolé... Peut-être s'agit-il d'un trucage habile... C'est tout à fait surprenant...

— D'où viennent ces clichés ?

— De la côte ouest... Prises par un officier des gardes-frontières à bord d'un patrouilleur sur le Cancer Network... Un homme réputé pour son sérieux... Et sa discipline.

— Ce sont des baleines volantes. Trois baleines volantes... La plus petite doit bien peser cent cinquante tonnes, si je ne me trompe pas...

— Oui, Lady Yeuse... L'officier en question a utilisé un télémètre pour prendre ses mesures... Ces... animaux ont folâtré durant une demi-heure au-dessus du bâtiment avant de disparaître... Il est même dit dans le rapport que l'une d'elles a même, excusez-moi, uriné sur le patrouilleur... En quantité si abondante que le dôme de conduite a été souillé et même corrodé par ce liquide qui, paraît-il, empeste fort.

— Une chance qu'elle se soit contentée de faire pipi, répondit Yeuse avec le plus grand sérieux.

— Oui, Lady Yeuse.

— Autre chose ?

— Non... L'officier n'a pas essayé d'abattre ces baleines... Il n'avait pas de permis de chasse, a-t-il dit. Personnellement je trouve ses scrupules exagérés car ces baleines sont en absolue infraction aux accords de la CANYST...

— Ces accords s'appliquent-ils aux animaux, mon cher Pilz ? Je ne le pense pas. Merci, vous pouvez disposer.

Une fois seule elle reprit les clichés et, à l'aide d'une loupe, essaya de repérer sur le dos de ces énormes cétacés les demi-bulbes en matière transparente qui auraient prouvé que ces animaux étaient « habités » par des Hommes-Jonas. Mais apparemment ceux-là n'emportaient aucun passager. Elle reposa les photographies se souvenant de ce fabuleux voyage dans le corps d'une de ces baleines vivant en harmonie avec des hommes. En ce temps-là elles ne volaient pas encore mais pouvaient se déplacer sur la banquise. Leur évolution foudroyante avait dû être hâtée par les Hommes-Jonas qui possédaient de grandes connaissances scientifiques.

Elle sonna pour qu'Esteraza, l'adjoint aux finances, vienne dans son bureau. Il paraissait fébrile et le cours de la calorie y était pour beaucoup. Il soupira lorsque la présidente lui posa la question.

— Nous importons trop... L'augmentation des rations journalières et du chauffage pour les classes les plus défavorisées y est pour beaucoup... Le déficit du Tunnel Nord-Sud également... Les travaux de rebouchage sont onéreux... Nous avons l'espoir de retrouver des puits de pétrole anciens mais il faudra attendre les résultats durant des mois...

— Et l'organisation des pêcheries sur la côte ouest, qu'en est-il ?

— Nous nous heurtons à des difficultés... Les gens se méfient de la banquise...

— Pourtant, chez le Président Kid, des millions de gens y vivent... Je sais que beaucoup souffrent de terreurs et de problèmes psychiques mais leur économie est florissante. Il faut trouver des volontaires...

— Il faudrait créer des élevages de phoques, et surtout de morses sur l'ancien littoral...

— Vous avez des renseignements sur le budget de fonctionnement des Aiguilleurs ?

Esteraza rougit et eut un geste d'impuissance :

— Je me suis heurté à bien des difficultés... Le grand maître Maliox m'avait en principe donné carte blanche et j'avais envoyé mes vérificateurs dans plusieurs directions, mais aucun n'a pu avoir en

main les véritables livres comptables, ni accès aux ordinateurs de gestion... Nous pouvons avoir une estimation des recettes, mais que deviennent ces sommes énormes ? Nul ne le sait. Et en fait je ne trouve pas de volontaires pour aller fouiner dans ce secteur... Je dois même vous avouer...

— Continuez, je vous fais peur ?

— Je préfère remettre ma démission que de poursuivre dans ce sens. Je ne tiens pas à m'aliéner la caste, ni mes amis, ni ma famille.

Lady Yeuse resta impassible, regardant les photographies des baleines volantes en pensant à autre chose.

— Avez-vous reçu des menaces ?

— Pas moi, eux... Notre Compagnie leur doit beaucoup. La régulation du trafic de la société ferroviaire, de notre existence même ne souffre aucune critique jusqu'à aujourd'hui...

— Vous en êtes persuadé ?

— Je préfère l'être que de me heurter à tant de difficultés. Je veux conserver des amis, de bonnes relations avec ma famille... Pour une tâche pareille il faudrait un autre homme. Je suis un expert en finances, pas un agent secret...

— Je comprends parfaitement, dit Yeuse. Je vous dispense donc de cette enquête que je vais d'ailleurs abandonner pour le moment. Mais je voudrais que le dollar remonte tout de même sinon nous perdrons notre prestige... Et nos marchés vont nous ruiner... D'autant plus que nos exportations sont nulles depuis des années.

Quand elle fut seule, elle alluma une cigarette, se servit du café pour calmer son irritation. Les Aiguilleurs faisaient barrage aux enquêtes financières et c'était le seul moyen de prouver leur comportement en dehors des lois, le seul moyen pour abattre leur suprématie. Ils le savaient très bien. Ils ne craignaient aucune attaque plus directe mais ce contrôle fiscal les voyait se dresser unanimement. Maliox avait fait semblant de l'admettre, mais dans les différents services de la caste il avait été impossible d'aller plus loin.

Ce jour-là Reiner, l'adjoint à la synthèse scientifique, attendait d'être reçu. Il poursuivait son enquête sur la famille de Lady Diana et surtout sur le fameux oncle Palaga, Maître Suprême des Aiguilleurs durant une période si longue que normalement il avait dû vivre plus de cent ans. Le véritable oncle Palaga, surnommé Christoon, était né en 2209 et l'on était en 2366. Ce qui représentait cent cinquante-sept ans.

Reiner avait lui aussi un petit air découragé, tout comme Esteraza, de méchant augure.

— Je suis arrivé au bout des documents officiels disponibles, et désormais je ne peux aller plus loin sans effectuer une enquête sur le terrain, là-bas dans la Province de la Baie d'Hudson. Mais une

recherche officielle ne donnerait rien. Il faudrait organiser un service spécial... secret, pour arriver à quelque chose. Installer des gens d'apparence quelconque dans cette région, patienter des mois avant d'espérer obtenir le moindre renseignement.

C'était un deuxième échec aussi cuisant que l'échec de l'adjoint financier. Elle ne savait rien de ce Palaga, qui avait mystérieusement disparu lorsqu'elle avait reçu le pouvoir de la volonté expresse de Lady Diana. Cette coïncidence la troublait fortement, laissait planer une équivoque dangereuse sur son avenir.

— Vous avez vu ces photographies ?

— Oui, Lady Yeuse... Il y a déjà quelque temps que les baleines volent. On retrouve même des récits datant de près de cent ans qui y font allusion mais cela était difficile à admettre... Il y a des documents de ce type, plus flous... C'est une évolution rapide qui n'a pu se dérouler que dans des conditions exceptionnelles... Je veux dire qu'une intelligence humaine est là derrière... Je ne doute pas de celle de ces grands animaux, qui est fantastique, mais il fallait toute une formation scientifique, des références énormes pour hâter cette transformation... Les Hommes-Jonas en sont certainement les auteurs. Vous paraissez surprise que je connaisse l'existence de ce groupe humain qui vit en symbiose dans le corps des plus grands cétacés, mais ce n'est un secret que pour les gens ordinaires... On a découvert à plusieurs reprises des cadavres de baleines contenant des corps humains... Il y a même toute une étude sur les Hommes-Jonas, dans les données secrètes de la Bibliothèque scientifique de la CANYST. J'ai pu y accéder voici quelques années.

— Croyez-vous que les Hommes-Jonas obéissent à un but lointain ?

— Je ne sais pas. Le réchauffement de la planète est inéluctable, et les baleines n'auront alors ni besoin de voler ni même de ramper sur la banquise quand les glaces fondront... Je ne peux pas faire l'injure à ces gens-là de penser qu'ils ignorent que nous allons vers une fonte générale... Donc, ils poursuivent un plan concerté, mais je ne sais lequel.

— Revenons-en à cette histoire de Palaga... Il faudrait constituer un service spécial, très secret, connu de nous deux seulement, avec très peu de personnes. Vous avez des noms à me proposer ?

Reiner grimaça et son visage déjà irrégulier devint presque amusant de laideur. Elle l'aimait beaucoup, lui accordait une grande confiance, dans la mesure où, dans sa position, elle pouvait se fier à quelqu'un.

— Non, franchement non. Les Aiguilleurs font peur. Il faudrait trouver des gens sans famille, sans amis, libres, ne craignant aucune représaille. Vous savez, d'après certaines informations secrètes, on

estime que deux à cinq mille personnes disparaissent chaque année du fait des Aiguilleurs, sur le seul territoire de la Panaméricaine. Je ne parle pas des exactions commises en dehors de notre Compagnie.

— C'est un chiffre énorme ! s'étonna Yeuse, indignée.

— Nous avons affaire à une Maffia digne de celle qui régentait les États-Unis d'Amérique autrefois et aussi un pays d'Europe qu'on appelait l'Italie... Ces Aiguilleurs détiennent un pouvoir occulte absolu. Nous dépendons étroitement d'eux. Ils ne peuvent diriger ouvertement les Compagnies, sachant qu'ils s'exposeraient à des révoltes, des guerres civiles, mais nous sommes tous leurs serviteurs consentants ou non, puisque nous respectons les accords de la CANYST. Bon gré, mal gré... Eux aussi poursuivent un plan, mais celui-là est facile à deviner : la maintenance de cette période glaciaire et de la société ferroviaire...

— Qu'allez-vous faire désormais ?

— Étudier tous les documents que je possède sur la Province de la Baie d'Hudson, sur Port Harri et sur Salt Station. Mais ce sera un travail sans éclat et je ne vous promets aucune révélation.

CHAPITRE III

Le train présidentiel du Kid se dirigeait vers Hot Station, la plus importante concentration de cultures sous serres de la planète. Les installations rayonnaient autour de la station sur plus de cent kilomètres et des concentrations urbaines s'étaient fixées comme des satellites pour éviter aux travailleurs d'effectuer le trajet matin et soir.

Floa Sadon avait eu en main une abondante documentation sur les cultures sous serres et les cultures sans terre. On trouvait là-bas aussi bien des serres arboricoles que des cultures intensives de céréales, de la vigne et du soja. Hot Station alimentait une bonne partie de la Compagnie, mais exportait dans les autres Compagnies.

Le Kid lui avait proposé une aide technique pour implanter en Transeuropéenne des cultures similaires, lui garantissant qu'en quelques années la production de ces installations constituerait près de vingt pour cent des besoins de sa Compagnie, mais elle n'avait pas caché les difficultés qui se présenteraient.

— Nos grands actionnaires possèdent les serres agricoles et d'élevage qui, par leur rareté, font la cherté de la vie et aussi les malnutritions de la population. Pour abolir leur privilège il faudrait une véritable révolution... Je dois d'abord régler ce problème politique avant d'envisager une nouvelle économie plus dynamique.

— Je ne puis intervenir dans ce domaine, fit-il. Mais sachez que je suis disposé à vous aider.

Le même soir, ils purent dîner en tête à tête dans le compartiment du Kid, ce qui n'avait pu se produire depuis le début de sa visite dans la Banquise. Le Kid avait fait servir un champagne produit à Hot Station et attendait son verdict. Celui de la Transeuropéenne restait célèbre, les ceps provenant de clones conservés des siècles avant d'être utilisés. Elle fut surprise par la qualité du cru et ne le cacha pas.

— Vous arriverez bientôt à nous concurrencer, même sur ce vin dont nous sommes si fiers. Nous le produisons en petite quantité pour

en faire un produit rare et cher mais je suppose que vous allez faire le contraire ?

— Oui, nous sommes pour une commercialisation sans exclusive.

Qui eut la première audace ? Floa Sadon ne le sut jamais, mais après la fin du repas elle se retrouva à moitié nue sur la moquette du bureau du Kid, enfermant dans ses cuisses, qu'elle trouvait un peu trop grasses, la tête de son hôte, essayant de ne pas trop manifester le plaisir qu'elle recevait de cette bouche avide qui fouaillait sa chair. La pensée que ce gnome s'excitait sur elle l'enivrait et elle céda très vite à l'orgasme, gémit en sentant qu'il la pénétrait au même instant d'une virilité puissante.

Il avait en partie éteint les lumières mais elle le vit qui la chevauchait tel un animal trapu et inquiétant, le souffle court, mordant ses seins moelleux.

Plus tard elle le retrouva allongé à côté d'elle, toujours sur la moquette de ce bureau baigné d'une lumière discrète et le découvrit nu, avec son torse puissant, son ventre noir de poils drus d'où jaillissait à demi tendu le sexe impudique dans sa force, juste avant les jambes atrophiées. « L'homme aux jambes de bébé », se souvint-elle. Les Roux l'appelaient ainsi et elle fut émue par son handicap, se souleva pour poser sa tête sur ce ventre musclé, approcher de sa main le pénis à nouveau plein d'arrogance, qui paraissait vouloir, par sa superbe, attirer l'attention et masquer ainsi cette cruelle infirmité. Elle joua avec le membre tandis qu'il caressait ses cheveux et son dos, moulait ses fesses d'une main douce qui la fit se cambrer. Ce ne fut ni la pitié ni le besoin de démontrer son absence de dégoût qui l'amena à le sucer, mais un désir véritable. Il n'eut d'ailleurs aucun mouvement de réticence, ayant depuis longtemps décidé de ne plus analyser le comportement de ses partenaires. Que lui importaient les arrières-pensées qui les guidaient parfois ! Yeuse, par exemple, voulait obtenir de lui les moyens de partir à la recherche de Gravel Station, lorsqu'elle l'avait accepté sur sa couche, mais très vite son naturel de femme aimant le plaisir avait repris le dessus. Elle aussi s'était donnée toute, l'avait caressé. Floa Sadon avait besoin de son aide également, usait de ses armes de femme, mais sa jouissance n'avait pas été feinte.

Lorsqu'elle décida de rejoindre son compartiment elle lui proposa de poursuivre leur discussion au petit déjeuner :

— Venez me surprendre au réveil, murmura-t-elle, j'adore !

Yeuse était plus belle, moins grasse, mais Floa se révélait encore plus lascive, semblait lire dans son esprit et y déchiffrer ses fantasmes. Il en eut la preuve le lendemain matin, alors que son train approchait de Hot Station. Il entra avec le plateau du petit déjeuner et elle l'attendait à demi réveillée, allongée sur le ventre, une jambe en dehors de la couchette, les fesses offertes découvertes par le drap.

Ce jour-là ils signèrent un important traité d'aide alimentaire et de fourniture d'huile qui allaient permettre à la jeune femme d'augmenter le minimum calorique de dix pour cent, pour les catégories les plus défavorisées.

Dans la journée, alors qu'ils visitaient une immense orangeraie, il lui avoua à l'oreille qu'il désirait immédiatement faire l'amour avec elle. Elle regarda autour d'eux comme pour lui démontrer la difficulté de la chose au milieu d'une cinquantaine de personnes.

— La voyageuse présidente est légèrement fatiguée, dit-il à son entourage. Pouvez-vous lui trouver un endroit pour se reposer un moment... Apportez aussi une légère collation.

On les conduisit dans un wagon d'habitation tout neuf, qui n'avait jamais servi et, à peine la porte fermée, il ceintura sa taille de ses bras, enfouit son visage dans les jambes de sa combinaison isotherme. Il était comme un enfant monstrueux, libidineux, lui arrivant à peine à la poitrine, mais sa fougue avait le don de l'affoler.

Lorsqu'ils ressortirent une heure plus tard, les officiels attendaient en bavardant sous les orangers, et nul ne parut surpris que voyageuse Sadon fût si vite rétablie. On lui offrit des oranges qui l'émerveillèrent. Mais à la fin l'atmosphère humide et surchauffée de l'arboritorium la suffoqua et ils remontèrent dans le train spécial.

— Avez-vous des nouvelles de Yeuse ? demanda-t-elle.

— Nous devons nous rencontrer à la frontière de la Province Antarctique le mois prochain.

Il lui parla ensuite du Conseil Oligarchique qui, autrefois, se réunissait au moins une fois l'an pour discuter des grands secrets de la planète.

— J'en ai été exclu, dit-il. Lady Diana ne me jugeait pas digne d'y participer.

— J'aurais préféré ne pas assister à ces réunions, avoua Floa. Il est des choses que je voudrais ne jamais avoir entendues.

Le Kid ne répondit pas. Ces choses-là il en avait eu connaissance et avait même failli les révéler à R, l'écrivain, le mari de Yeuse qui était mourant dans un hôpital de Kaménépolis. R avait d'ailleurs refusé ses confidences.

— Que devient Jdrien, le fils de Lien Rag ?

— Nous pouvons lui rendre visite. Il se trouve actuellement au Dépotoir, car les tribus de Roux s'y réunissent pour célébrer le culte de sa mère, Jdrou la déesse.

— Est-il vraiment d'origine divine ?

— Les Roux le prétendent mais il ne peut assumer ce rôle de Messie.

— Et Lien Rag, on dit qu'il a réapparu ?

Le Kid préféra ne rien révéler sur cette résurrection. Lien Rag,

disait-on, avait refait surface sous les traits d'un Homme du Froid. On disait qu'atteint de régression mentale, il s'était enfoncé dans le grand Est, à la recherche des tribus les plus primitives.

— Je l'ai très bien connu, dit Floa Sadon.

— Je sais, fit le Kid.

Lien Rag avait même été son amant et elle gardait des souvenirs agréables de leurs amours. À cette époque, Lien Rag n'était qu'un glaciologue de deuxième classe qui commençait de s'étonner de son environnement.

— On ne saura jamais pourquoi, d'un seul coup, il a voulu savoir qui étaient les Roux, d'où ils venaient et pourquoi nous les tenions à l'écart... Il est parti en guerre contre un peu tout le monde.

— Les Aiguilleurs surtout, fit remarquer le Kid.

— Oui, les Aiguilleurs... Il faut reconnaître que ces gens-là me posent pas mal de problèmes... Je m'appuie sur les gens de la Traction mais ce sont eux qui détiennent le véritable pouvoir de notre société politique et économique.

— J'ai réussi à les tenir dans des limites bien précises, ce qui a permis le développement rapide de cette Concession.

— Vous avez pu inventer, créer. Chez nous tout est déjà en place depuis des générations. Comment pourrai-je abattre leur puissance ?

— Ils ont pourtant essayé de vous abattre vous-même ?

Elle ne rougit même pas de son allusion. Cette fois-là elles se trouvaient, Yeuse et elle, dans une situation délicate à bord d'un lococar, un silico-car fabriqué en Compagnie Banquisienne même. Elles avaient roulé en dehors des stations, s'étaient isolées pour faire l'amour. Depuis des années elles éprouvaient l'une pour l'autre une tendresse vive qui se concrétisait, trop rarement à leur gré, en d'intimes rencontres. Les Aiguilleurs avaient à la fois voulu prouver son homosexualité et se débarrasser d'elle. Ils avaient failli réussir.

— On dit qu'ils ont fait disparaître Lien Rag, dit-elle.

— Non, Lien Rag a choisi de disparaître de sa propre volonté. Il aurait trouvé, dit-on, une piste dangereuse à remonter à travers le temps et l'espace.

— La Voie Oblique, l'un des secrets bien conservé par le Conseil Oligarchique, fit-elle goguenarde.

— Vous ne devriez pas en parler aussi légèrement, lui reprocha-t-il. Mieux vaut laisser tout cela. L'essentiel c'est de donner à nos Compagnies le plus grand développement, d'apporter un maximum de bonheur à tous.

— Ne me dites pas que vous acceptez l'idée que nous vivrons toujours dans un monde aussi inhumain ! s'écria-t-elle.

CHAPITRE IV

Le Dépotoir retrouvait l'animation d'autrefois et les plus anciens, qui n'avaient jamais quitté cet endroit, exultaient de voir de si nombreuses tribus arriver chaque jour de tous les points de l'horizon. On estimait à quinze mille le nombre des Roux présents dans cet endroit, tout autour du Mausolée de glace de la déesse Jdrou, la mère de Jdrien. Aux fourrures, on reconnaissait ceux qui vivaient sur les verrières et les dômes des stations, y grattant le givre pour quelque nourriture car les poils étaient jaunâtres et sans éclat, et ceux qui venaient des grandes solitudes, qui vivaient de la chasse ou de la pêche. Ceux-là arboraient des toisons magnifiques, fauves, parfois dorées. Ils étaient dignes, pleins de fierté et leurs femmes d'une beauté à couper le souffle.

Jamais un pèlerinage n'avait réuni autant de monde mais des rumeurs circulaient, même dans les confins les plus isolés de la planète. Il se répétait que les glaces risquaient de fondre prochainement et que le Peuple du Froid se trouvait inexorablement condamné.

Pour alimenter tous ces gens-là le Président Kid avait fait livrer des trains entiers de nourriture, et Jdrien veillait à ce que chacun reçoive une part généreuse. Dès qu'il sortait de son palais d'os de baleines et de peaux de phoques, les Roux accouraient et les femmes avaient pour lui des regards éloquents, regrettant visiblement qu'il soit habillé de peaux, désireuses de découvrir sa virilité. Certains n'avaient jamais vu de métis et restaient réticents, mais le rayonnement de ce garçon à la chevelure d'or était tel qu'ils oubliaient vite leur méfiance.

Vsin, la compagne du Messie, se méfiait de toutes ces « femelles en chaleur » qui étaient bien capables de violer son ami quand il venait vers elles, s'enfonçait parmi ces fourrures douces qui le caressaient d'un peu trop près. Vsin se comportait de plus en plus comme une épouse du Chaud, apprenant sur des images ou des photographies comment se conduire dans la vie de tous les jours, et

surtout la nuit. À plusieurs reprises Jdrien l'avait surprise avec des revues pornographiques mais elle lisait aussi bien des journaux de mode ou des magazines féminins. Elle le tarabustait pour se faire greffer des implants d'hormones qui lui auraient permis de vivre constamment dans la même température que son compagnon, mais Jdrien le lui interdisait. Les Roux et les Rousses qui acceptaient cette opération consistant en la pose, sous l'épiderme, d'une pompe à hormones, abrégeaient leur vie de plusieurs années et abîmaient leur corps irrémédiablement.

Sa jalousie était d'autant plus forte qu'elle venait de mettre au monde un deuxième enfant, une fille qui se nommait Vsita, et l'aînée Vsiena. Elle allaitait le bébé et ne pouvait accompagner Jdrien partout.

Chaque jour les Roux attendaient le Messie au Mausolée. Il montait auprès de sa mère morte, une jolie fille de quinze ans, une enfant qu'il imaginait mal comme sa génitrice. Elle aurait pu être sa sœur. Il ne se lassait jamais de se pencher sur sa beauté figée pour l'éternité, répandait sur son sarcophage fait de la glace la plus transparente, du verre pur aurait-on dit, quelques poignées de sel puis s'adressait à l'assemblée. Son premier souci était de les rassurer sur l'éventualité d'une fonte des glaces. Que leur dire d'autre, alors qu'il savait que le réchauffement n'était pas une invention, qu'on l'estimait à un degré par trimestre environ.

Puis venaient les ripailles en commun, les plus primitifs s'essayant à la viande cuite mais ne pouvant s'y habituer. Jdrien ne le souhaitait pas. Dans leurs contrées sauvages ils ne pourraient pas faire de feu. Il craignait aussi l'alcool, les aliments sucrés que l'on se procurait facilement, chez des dizaines de commerçants avides installés à proximité du Dépotoir, avec leur locofourgon, pour vendre toutes sortes de marchandises ou les échanger contre des peaux de loups, d'ours ou même de rats.

Au troisième jour, Jdrien eut des nouvelles de son père Lien Rag, désormais transformé en véritable Roux. Était-ce vraiment son père qui s'enfonçait à marches forcées vers l'extrême sud-est à la recherche de chimères, d'une contrée inconnue ? Il avait vu cet homme brillant, prédestiné, régresser lamentablement, oublier jusqu'à ses sentiments. Lien Rag s'était séparé de lui sans un regret, sans même un regard.

On se réunissait autour des anciens foyers des chaudières désormais inutiles. Les ossements de baleines ne parvenaient plus jusque-là et il aurait fallu émigrer à des milliers de kilomètres pour rencontrer les grands troupeaux. Ne resteraient bientôt que les plus vieux, incapables de parcourir une si grande distance. Jdrien n'avait encore pris aucune décision. Vsin refusait de s'éloigner des Hommes du Chaud, espérait toujours se faire greffer ces hormones, vivre

comme n'importe quelle femme des stations. Les feux ne servaient qu'à donner de la lumière dans le jour crépusculaire, à faire cuire la nourriture pour les plus évolués. Ceux qui travaillaient sur les toits transparents des stations racontaient leur vie médiocre mais n'auraient pas accepté une autre existence. Ils affirmaient que l'Homme du Chaud occuperait un jour tous les territoires encore préservés et que ça ne servirait à rien de continuer à vivre comme des sauvages.

Les plus étonnants étaient un petit groupe qui restait à l'écart, complètement égaré dans cette multitude. Ils ne savaient qui ils étaient, n'avaient jamais appris à chasser ou à pêcher. C'était une autre tribu qui les avait récupérés dans la Dépression Indienne et qui les avait pris en charge jusqu'au Dépotoir.

— Ils sont nés du Sel et du Sucre, disait-on d'eux.

Comme son père Lien Rag, pensait Jdrien, et ils allaient rapidement dégénérer. Par contre leurs enfants, s'ils en avaient, auraient un comportement différent. Ils mangaient et buvaient machinalement, leur regard exorbité. Ils avaient eu la chance de trouver un phoque mort et l'avaient traîné des jours et des jours, prélevant avec leurs dents et leurs ongles la viande nécessaire, jusqu'à ce qu'ils tombent sur cette tribu qui recherchait du sel auprès d'un puits de pêche.

— Ils disent qu'ils ont vu une grande mer chaude et des phoques en grande quantité. Ils disent que leur mère était immense, aussi haute que la plus haute des congères et, le jour où ils ont vu un iceberg, ils ont affirmé que leur mère était aussi grande que lui, mais qu'elle n'était pas de glace.

Jdrien pensait à cet endroit mythique, Concrete Station, la station en béton. C'était la seule explication logique à leurs propos extravagants.

Le soir il retrouvait, mais très tard, sa compagne et les deux filles. Vsin croyait qu'il lui en voulait de ne pas lui avoir donné un fils mais il adorait ses filles, s'inquiétait pour leur avenir où les métis n'avaient aucune place. Sinon en Zone Occidentale là-haut, dans l'hémisphère Nord, où des Roux évolués et des demi-Roux avaient créé un territoire indépendant, avec des écoles, une vie sociale spécifique. Mais au prix d'une discipline rigoureuse et d'une organisation politique dictatoriale.

Vsin, malgré ses craintes, allumait du feu dans son étrange cheminée en os. Les flammes finiraient par la réduire en cendres à la longue mais il en bâtirait une autre. Ce n'étaient pas les squelettes de baleines qui manquaient dans le coin, ils formaient même un labyrinthe dans lequel la population vivait jadis et que peuplaient à nouveau les tribus du pèlerinage.

— J'ai préparé ton repas de nuit, disait sa compagne, du seuil,

ne pouvant affronter trop longtemps la température élevée.

Ils s'étreignaient toujours un peu à la sauvette, et elle qui voulait se comporter comme une courtisane du Chaud en souffrait. Parfois en cachette elle absorbait des hormones, quitte à souffrir ensuite des jours durant.

Ce fut un soir semblable que le message de Yeuse l'atteignit. Il avait été transmis par relais radio jusqu'au Kid qui en avait pris connaissance. Il le communiqua de la même façon à son fils adoptif.

— Elle veut te voir, elle t'invite là-bas en Panaméricaine. Elle dit que le plus tôt sera le mieux.

Yeuse ! La compagne de son père. Il lui avait fait l'amour voici des années, ne l'avait jamais oubliée. Depuis son plus jeune âge il la désirait ardemment et, grâce à ses pouvoirs, parvenait à l'imaginer dans les bras de Lien Rag. Un jour elle le sut et en resta troublée.

CHAPITRE V

La Machine-dieu progressait à une vitesse folle sur le Réseau du 40^e, occultant les mémoires des aiguillages, celle des dispatchings, effrayant les marins des voiliers du Rail qui, d'ordinaire, étaient les maîtres dans le coin. Farnelle avait programmé la locomotive pour une folle équipée et celle-ci s'en donnait à cœur joie, grillant toutes les priorités, obligeant les gros navires marchands à se jeter sur n'importe quelle voie de garage, bloquant les patrouilleurs fédéraux. Plus loin les Africaniens n'osèrent même pas intervenir, préférant attendre la suite des événements. La locomotive infernale allait se jeter tête baissée dans la zone la plus dangereuse du globe, celle où les pirates et flibustiers de tous bords étaient les maîtres. Faute de voiliers marchands, ils se livraient entre eux à des guerres sanglantes. Le réseau s'enfonçait en direction de la Patagonie mais nul, même pas les Aiguilleurs, n'aurait pu affirmer que la liaison existait encore. Les pirates détenaient toutes les stations australes, les trous à phoques, les rookeries de manchots, disposaient de l'huile animale à leur guise.

La locomotive géante pulvérisa les quais de plusieurs stations avant de se trouver en face d'une véritable armada de fins voiliers descendant du nord et venant de l'ouest, en pleine banquise atlantique sud, là où se rencontraient les deux plus importants réseaux.

L'ordinateur n'eut que quelques minutes pour calculer son plan de bataille et ce fut peut-être cette improvisation qui sauva Farnelle et son fils. Il n'y avait qu'une solution pour éviter la ruée sauvage. Ses radars signalaient aussi des bâtiments dans son sillage, elle était cernée et les voiliers arboraient tous leur pavillon à tête de mort phosphorescent pour rester visibles en pleine nuit. Aussi loin que le regard portait on ne voyait qu'une forêt de mâts. Tous ces bâtiments étaient carénés en forme de bateaux d'autrefois, avec des figures de proue fantastiques, horribles la plupart du temps. La plus rapprochée, du moins dans l'un des écrans de la passerelle, représentait un corps humain écorché et c'était d'un tel réalisme que

Farnelle pensa que c'était réellement un cadavre surgelé.

Les pirates ne s'attendaient pas à une pareille initiative alors que le vent, soufflant du nord, leur était favorable à tous. Les uns l'avaient plein arrière, les autres au grand large et tous accouraient à la curée. Leurs armements n'avaient rien d'anachronique et les détecteurs signalaient des lance-missiles, des armes à répétition, des lance-flammes puissants.

La locomotive géante se déchaîna en quelques secondes. Toutes les bouches, tous les sabords crachèrent leur charge et au bout de quelques secondes la glace projetée à des centaines de mètres en hauteur retomba interminablement en neige. Mais l'équipement était tel que Farnelle pouvait malgré tout enregistrer les résultats. Les rails ouest étaient tous sectionnés et la flotte pirate, arrivant plein large, ne pouvait s'en douter. Elle allait assister à un fabuleux déraillement de plus de quinze voiliers. Ceux du Nord avaient plus de chance, un sur deux pourrait continuer à rouler jusqu'à ce qu'il vienne s'écraser sur le fantastique enchevêtrement provoqué par ceux du Réseau Ouest.

Mais elle n'eut pas le temps de vérifier le déroulement des événements. Elle surveillait la machine qui commençait d'établir son propre système d'aiguillage et de rails pour contourner à bonne distance le fameux croisement où les voiliers, aveuglés par cette chute de neige artificielle, venaient culbuter dans un tréfilage inouï, ainsi que ceux du Nord. La machine travaillait lentement, devant déposer quatre paires de rails pour maintenir l'équilibre de sa masse. Elle pouvait rouler sur deux rails seulement mais, dans ce cas, n'aurait pu utiliser ses missiles, de crainte de basculer.

— Mam, c'est rigolo, ils se montent les uns sur les autres. Il y a des types projetés en l'air et qui volent comme des goélands... Et les mâts qui s'abattent... J'en vois un qui a les roues en l'air... Il en arrive d'autres de plus haut qui ne voient rien. Leurs radars ne fonctionnent plus ?

— Il est difficile de stopper un voilier des Rails une fois lancé. Il faut manœuvrer les voiles ou lancer son moteur auxiliaire. Ils n'ont pas eu le temps.

La Locomotive-dieu avançait de trois mètres à la minute environ, et la jeune femme calcula qu'il lui faudrait plusieurs heures pour contourner l'énorme tas de ferraille et de bois. Mais elle ne pouvait prendre le risque d'accélérer en se contentant de deux rails car l'autre flotte signalée à l'arrière se rapprochait, et elle aurait besoin de ses bouches à feu pour détruire le réseau bactérien quand elle disposerait d'une bonne longueur. Cela fait, elle n'aurait besoin que de deux rails.

Ce fut long et angoissant, d'autant plus que certains pirates,

rescapés de la catastrophe, accouraient dans la tempête de neige avec l'intention de prendre la locomotive à l'abordage. Il fallut utiliser le laser et comme c'était insuffisant les mitrailleuses latérales.

Gdami, fasciné par tout ce sang qui se répandait sur la banquise, restait frappé de stupeur devant l'écran que Farnelle dut éteindre. L'enfant se secoua et alla s'asseoir dans un coin, la tête entre les mains.

Elle fit sauter les nouveaux rails pour se couper du Réseau du 40^e et la machine accéléra son mouvement, progressant d'une dizaine de mètres à la minute.

— Prépare-nous quelque chose à manger.

— J'ai pas faim, gémit Gdami.

— Moi, si.

Il releva la tête, contempla sa mère dont le visage enflammé le terrorisa. Sans un mot il alla prélever de la nourriture et des boissons chaudes dans un distributeur. Elle mangea et but sans quitter son poste.

— Mam, tu crois qu'ils nous auraient fait du mal ?

— Ils nous auraient écorchés vifs... Oui...

— Comment le sais-tu ?

— Ce sont les pirates les plus féroces de la terre...

— Nous en avons tué des dizaines.

— Je sais.

La construction de l'aiguillage de retour sur le réseau normal demanda pas mal de temps à la machine. Il fallut découper les vieux rails au laser pour installer le système. Pendant tout ce temps la locomotive resta en état d'alerte rapprochée, mais apparemment les pirates avaient renoncé à s'emparer d'elle.

Il était trois heures du matin lorsqu'ils roulèrent à nouveau plein ouest. D'autres concentrations de pirates restaient dans le domaine du possible mais n'auraient jamais cette importance-là.

— Va dormir, ordonna-t-elle à son fils qui finit par obéir.

Elle-même s'étendit dans la passerelle, prête à réagir à la moindre alerte. Elle put récupérer jusqu'à l'aube.

Vers neuf heures, les détecteurs signalaient une petite station. Aucune des *Instructions Ferroviaires* ne pouvait être utilisée dans ces zones-là et l'ordinateur n'avait pas de données en mémoire sur les habitants d'une pareille solitude.

Le lecteur de continuité n'indiquait aucune interruption des rails sur les futurs cinquante kilomètres, ni présence de bâtiments suspects. Une petite station, ni cross, ni Y. Peut-être une station de pêche ou de chasse, mais la machine ralentit et aborda le sas avec une lenteur extrême. Il n'y avait personne de visible et les feux de signalisation paraissaient fonctionner automatiquement et plus ou moins bien.

Gdami rejoignit Farnelle à ce moment-là et ce fut lui qui se rendit compte qu'il y avait des ombres suspectes dans les wagons d'habitation.

— Je les vois aussi, chuchota sa mère. Ils peuvent nous attaquer au lance-missiles personnel, mais sur notre cuirasse ce sera sans grand effet.

— On ne dirait pas des hommes.

Farnelle frissonna, se souvenant des garous morts de Gravel Station. Soudain la machine s'immobilisa et une sirène stridente s'éleva.

— Mam, que se passe-t-il ?

— Si j'en savais quelque chose, hurla sa mère qui voyait éclore sur les consoles des dizaines et des dizaines de voyants rouges.

Même le réacteur venait de tomber en panne.

— Mam, on est passés sur les batteries, il n'y a plus d'électricité produite.

Du coup la lumière était de qualité plus médiocre.

— Je ne sais pas comment ils ont fait mais ils sont parvenus à nous mettre en panne.

— Cette grosse tache rouge, là, c'est quoi ?

Au même instant une voix métallique sortit d'un haut-parleur minuscule :

— Alerte totale, alerte totale à la radioactivité, le réacteur n'est plus refroidi. Vous avez une heure pour évacuer l'endroit et vous éloigner au maximum. Je répète vous avez une heure pour évacuer cet endroit et fuir le plus loin possible... Ceci est une alerte totale à la radioactivité, le réacteur n'est plus refroidi et...

— Merde ! hurla Farnelle en cherchant à couper cette voix effrayante. Pas refroidi ? Alors qu'il fait tout au plus cinq degrés dans cette foutue station du bout du monde ?

Elle pianota sur le pupitre et obtint le schéma des ouïes de ventilation et de refroidissement. Tout paraissait normal dans ce secteur.

— Pas d'accident, rien... Même avec le circuit secondaire d'électricité les ventilateurs peuvent fonctionner.

— Maman, il ne fait pas cinq degrés dans cette station, tu n'as pas bien lu la température extérieure... Il fait cinquante et ça continue de grimper, regarde toi-même.

Elle faillit le gifler mais se rendit à l'évidence. Il avait tout à fait raison. Il savait lire un cadran, même s'il avait du mal à déchiffrer un livre et à écrire.

— Cinquante-cinq, dit-elle. Le réacteur est conçu pour fonctionner normalement jusqu'à vingt degrés extérieurs, le temps de séjourner dans les stations. Il va falloir évacuer.

CHAPITRE VI

Depuis huit jours la petite colonie de Rénovateurs du Soleil, installée dans cette rookerie de la banquise Pacifique nord, avait accompli des progrès énormes. Les wagons vétustes avaient été réparés, le chauffage installé, et déjà on abattait les premiers manchots pour en extraire l'huile et les protéines animales. Ces manchots pesaient parfois jusqu'à quatre-vingts kilos, l'espèce, qui avait subi une évolution paisible durant des décennies, prospérait sans ennuis.

— De véritables bonbonnes d'huile à pattes, disaient les jeunes gens qui entouraient Liensun, le patron de la nouvelle base.

Tous ensemble cherchaient quel nom lui donner mais pour l'instant ils étaient ivres de la liberté retrouvée. Tous enfants de Rénovateurs ayant connu au cours des dernières années les pires dangers pour finir par s'ancrer dans les montagnes du Tibet, sur les Échafaudages d'Épouvante, ils appréciaient l'horizon sans limites, la banquise, la vie sportive bien que dure parfois.

Les poêles à huile fonctionnaient en donnant une température confortable et bientôt ce serait un groupe électrogène qui fournirait lumière et chaleur. Le dirigeable avait été partiellement dégonflé, solidement amarré en prévision des furieuses tempêtes qui accouraient du sud, mais d'après Guhan, un garçon spécialisé en météorologie, la station bénéficiait d'un microclimat assez satisfaisant. Selon lui, les tempêtes se trouvaient détournées par l'inlandsis du Japon et par les turbulences provoquées par un volcan qu'il appelait Fuji-Yama. Il était un peu pédant mais à juste titre.

— Il faudra installer des serres de culture, dit un autre garçon, et trouver des bêtes à élever. La viande de manchot, très peu pour moi.

Chacun avait son projet et Liensun renaissait à la vie, oubliait le passé et surtout Ann Suba qui dirigeait la colonie des Échafaudages tibétains. Elle avait refusé jusqu'au bout cette installation, n'avait dû céder que devant les menaces de scission, les parents des jeunes gens

prenant le parti de leurs enfants.

« — Nous avons besoin d'une telle base, insistait Liensun. Nous détruirons la voie secondaire qui depuis le Réseau des Disparus y conduit. Les chasseurs et les indésirables n'auront jamais les moyens de reconstruire trente à quarante kilomètres de rails. »

Ils l'avaient fait à l'aide du dirigeable, faisant sauter de grandes longueurs de voies, un peu chaque jour, jusqu'à ce qu'ils se sentent enfin isolés de toute expédition douteuse.

— Ann Suba, demanda Zabel un matin alors qu'elle partageait son compartiment, tu couchais avec elle ? Je suis même sûre que tu en étais vraiment amoureux.

— C'est vrai. J'ai toujours songé à elle, même tout petit. Elle avait un fort ascendant sur moi et je me révoltais, je la fuyais.

— Cette fois aussi ?

— Non, cette fois je suis avec des gens de mon âge alors que jusqu'à présent je devais commander à des adultes, je suis sûr que tous ensemble nous ferons de grandes choses. Nous créerons une base ultramoderne. Nous n'aurons aucun sentiment d'infériorité lorsque nous retournerons là-bas, aux Échafaudages.

Zabel montra son bras nu, cloqué de chair de poule :

— Rien que de penser à cet endroit sinistre j'en suis malade. Comment avons-nous pu vivre sur ces échafaudages, dans ces galeries creusées dans la falaise... Tu crois qu'ils vont essayer de ressusciter le Soleil ? Charlster est inquiétant. Je me demande s'il est vraiment aussi savant qu'il le prétend...

— Savant, oui, mais surtout ambitieux. Pour faire briller à nouveau le Soleil, il serait capable de sacrifier des millions de gens vivant sur la banquise car, ne nous y trompons pas, en cas de fonte des glaces ce seront les premières victimes.

Une nuit la rookerie fut attaquée par une bande de loups affamés et toute la colonie se leva comme un seul homme. Dans la lumière des projecteurs on en abattit une douzaine, mais ils étaient plus de cent et les jeunes gens durent se replier dans les wagons car les fauves étaient énormes. Tous des loups rouges aux mâchoires fantastiques.

Au matin le bilan fut désolant. La meute avait opéré un carnage, surtout parmi les jeunes manchots.

— Il faudrait une mitrailleuse, dit un garçon. Jamais nous ne pourrions en venir à bout. Ils reviendront d'ici quelques nuits, vous pouvez en être certains.

— Il faut les en empêcher. Nous allons installer une barrière électrique tout autour de la station. Un fil ne suffira pas, il en faudra plusieurs. Nous avons de quoi fabriquer cette protection mais l'électricité de notre groupe lui sera en partie sacrifiée.

Trois nuits plus tard ils entendirent des hurlements sinistres mais la meute ne put franchir le barrage. Le lendemain à l'aube ils partirent vérifier si le piège avait fonctionné. Une demi-douzaine de loups énormes avaient été électrocutés. Ils les traînèrent à la base pour prélever les belles peaux d'un brun flammé.

Deux semaines plus tard un autre groupe électrogène fonctionnait à l'huile et leur confort s'accrût, surtout la production d'eau courante grâce à une centrale qui absorbait les blocs de glace, les fondait pour donner de l'eau. Jusque-là ils avaient dû réchauffer la glace avec des moyens rudimentaires et c'était un travail exténuant et décevant, un gros bloc ne donnant que des quantités dérisoires. Il fallait ensuite dessaler cette eau dans un appareil spécial avant de la livrer à l'usage quotidien. Une machine débitait des blocs énormes dans la banquise.

— Nous devrions nous affranchir totalement du rail, annonça Liensun à une veillée. Nous achèterons des chiens et des traîneaux. Il y a des peuples qui vivent ainsi dans des régions reculées de l'Arctique. Un jour nous irons là-bas en dirigeable pour leur acheter des équipages.

La serre agricole s'élaborait rapidement et fournirait des pousses de soja pour commencer. Ils avaient besoin de lutter contre le scorbut. Liensun pensait à sa sœur, sa demi-sœur Jael, qui travaillait dans des serres arboricoles de la région de Hot Station. Il se demandait si elle accepterait de les rejoindre pour les aider de son expérience. Il avait envie de se créer une famille, le confia à Zabel, qui lui parla de son frère Jdrien qu'elle connaissait.

— Tu devrais te rapprocher de lui... C'est un type bien. Il peut nous aider lui aussi.

— Il est l'ennemi des Rénovateurs, murmura Liensun un peu agacé.

— Le sommes-nous encore ? murmura Zabel à son oreille.

— Si Ann Suba t'entendait ! Et Charlster, donc !

CHAPITRE VII

Le grand Maître des Aiguilleurs arriva en uniforme de parade. Yeuse fut surprise de la publicité faite à cette visite. Les télévisions, tous les journalistes de New York Station attendaient devant le train présidentiel. Maliox refusa de répondre à leurs questions et s'engouffra dans le sas.

La jeune femme alla à sa rencontre. Pour lui faire honneur, elle portait ce matin-là une robe noire décolletée, assez courte selon la mode. La vue de cet homme en noir et gris-argent la saisit durant quelques secondes. Elle se reporta des années en arrière, lorsque artiste d'un train-cabaret aux spectacles pornographiques elle redoutait les membres de cette caste détestée. Le moindre petit Aiguilleur de quatrième catégorie disposait, en Transeuropéenne et à cette époque, d'un pouvoir énorme. Elle se souvenait d'une soirée particulière à Knot Station, sur le réseau du Petit Cercle Polaire Arctique.

— Lady Yeuse, je vous présente mes hommages les plus respectueux.

Il s'inclinait avec une raideur pleine de morgue. Elle l'avait connu moins imbu de ses fonctions, avant qu'elle ne le propose comme grand maître au collège électoral des Aiguilleurs.

— Vous avez sollicité une audience ? fit-elle en regagnant son bureau au centre du grand compartiment.

D'un geste elle le pria de s'asseoir.

— Je veux vous entretenir de cette locomotive spéciale, que l'on appelle la locomotive géante, ou la Locomotive-dieu. Mais je ne pense pas utile de vous donner d'autres précisions ? Vous savez ce dont je parle.

Yeuse inclina la tête, croisa ses jambes. Maliox ne put s'empêcher de regarder ses cuisses, la plaque de verre qui lui servait de table de travail ne dissimulant rien de son corps.

— Je sais que vous avez donné des ordres pour cesser de la

pourchasser, mais les accords internationaux, au sein de notre organisation, nous obligent à essayer de stopper cette machine infernale. Pour l'heure elle tente de gagner la Province de Patagonie en utilisant le Réseau du 40^e.

— Celui qui est infesté par des pirates roulant à bord de voiliers du Rail ?

— Exactement, Lady Yeuse. Ce réseau échappe à notre surveillance mais nous avons à cœur d'y exercer une maintenance technique pour éviter le pire. Les hors-la-loi qui vivent dans ces régions inhospitalières nous acceptent sous cette seule condition que nous ne nous mêlons pas de leurs affaires.

— Donc vous disposez d'informateurs ?

— Si vous voulez. La locomotive géante s'est trouvée face à une coalition de voiliers du Rail qu'elle a réussi à vaincre car sa puissance de feu est énorme. Mais une bande alléchée par la prime offerte pour la capture d'une machine aussi sophistiquée...

— Une prime fabuleuse, non ?

— Versée par un consortium de petites Compagnies de la Fédération Australasienne et aussi, mais ce n'est pas prouvé, par la Compagnie de la Banquise.

Yeuse savait tout cela. Désormais ses propres services d'informations fonctionnaient d'une manière satisfaisante. Pilz, l'adjoint aux communications médiatiques, avait compris qu'il valait mieux se montrer coopératif.

— Une bande installée dans une vieille station a réussi à coincer la machine dans un piège thermique. Ces gens-là espéraient mettre son réacteur en panne et ils ont failli réussir. Mais l'équipage a réagi en extremis avec une brutalité inouïe. Des missiles ont fait exploser la verrière, permettant à l'air glacé de pénétrer. Il semble que dans l'affaire toute la station ait en quelque sorte implosé.

— Et la locomotive a poursuivi son chemin en direction de la Patagonie ?

— Nous le supposons car, à partir de cet endroit, situé approximativement sur le dixième méridien ouest, nos Aiguilleurs estiment que le Réseau du 40^e n'offre plus une sécurité technique suffisante pour permettre une circulation normale. En somme, il ne serait plus relié à la Patagonie. Nous ne l'utilisons plus depuis près de quatre-vingts ans, depuis que nos installations antarctiques ont été rénovées. Même les pirates hésitent à se risquer dans ces zones dangereuses. La banquise n'y serait pas aussi épaisse que partout ailleurs, et les groupes humains qui y seraient installés seraient organisés pour s'opposer à tout passage.

— Je vous remercie d'avoir bien voulu me tenir au courant de cette histoire. Mais vous êtes-vous vraiment dérangé pour si peu ?

— Cette Locomotive-dieu est redoutable par le fanatisme qu'elle soulève chez certains... Une secte s'est constituée pour instaurer un culte étrange et les adeptes pourraient bientôt représenter une force dangereuse.

— Croyez-vous qu'elle rejoindra la Patagonie, et pour y faire quoi ?

— Je l'ignore. On dit que cette locomotive était la propriété, je devrais dire la chose, d'un certain Kurts que vous auriez bien connu autrefois.

Yeuse resta silencieuse, le regardant attentivement.

— La légende se répand qu'il serait revenu pour venir en aide à tous les déshérités, marginaux, clochards ferroviaires, traîne-wagons... Nous n'apprécions pas.

Yeuse imaginait Farnelle seule dans l'énorme bête métallique avec l'unique fils qui lui restait, se lançant à travers ce Réseau du 40^e. Quel était son but ? Que cherchait-elle ? Pourquoi la Patagonie ?

— Nous envoyons donc une expédition à partir de la Patagonie vers ces régions mal connues de la banquise de l'Atlantique Sud. Comme il s'agit de sortir des limites de nos Concessions, je suis ici pour vous demander votre accord.

— Une expédition importante ?

— Oui, très importante. Des unités légères, rapides mais puissamment armées, des hommes entraînés aux missions les plus difficiles.

— Combien d'unités ?

— Six, et cent vingt hommes en tout. Nous emportons aussi un appui logistique. Un convoi chargé de rails et de traverses nous permettant au besoin de reconstituer plusieurs centaines de kilomètres de voie ferrée.

— Nous aurons des ennuis avec la CANYST, dit Yeuse. C'est elle qui administre ces territoires, en attendant une solution définitive. Vous n'ignorez pas que l'Antarctique, dans le temps, s'était constitué en Compagnies et que l'Africana, par exemple, n'a jamais admis son annexion. N'allez-vous pas créer un incident diplomatique ?

— Nous pensions éviter toute publicité à cette expédition. Le point de départ sera dans une région très peu habitée. Notre but est d'aller à la rencontre de cette locomotive et de nous en emparer.

— Et le but apparent de l'équipage de cette locomotive semble être de trouver une région désertique pour échapper aux traquenards qui lui sont tendus... Tout finit par se savoir et la CANYST, une fois au courant, nous créera de graves difficultés. Les autres Compagnies se dresseront contre nous.

— Vous refusez votre accord ?

— Non, je vous propose autre chose. D'attendre. Si le réseau

existe toujours et si la fameuse Locomotive-dieu réussit à poursuivre sa route, vous pourrez toujours l'intercepter au terminus, non ? Ou alors elle se heurte à de trop grosses difficultés, hostilité des groupes humains non identifiés, rupture des voies sur de trop grandes distances et nous n'entendrons peut-être plus jamais parler d'elle.

— Ses équipements techniques exceptionnels ne vous intéressent pas ?

— Pas au prix d'une faute politique... Et ces perfectionnements ne sont que le fruit d'une sophistication poussée à l'exagération.

— Tout de même, cette diabolique machine peut abolir les règles de priorité, celles de sécurité, effacer la mémoire des aiguillages, celle des capteurs, bouleverser tout le réseau électronique de sécurité. C'est vraiment la seule à pouvoir agir ainsi.

— Si elle atteint la Province de Patagonie, elle sera à nous. Jusqu'ici elle a surtout commis ses délits dans la Dépression Indienne, dans un endroit moins bien organisé que nous ne le sommes. Chez nous elle n'ira pas loin. Je crois que nous arrivons au bout de cette discussion, grand Maître Maliox.

L'Aiguilleur resta assis comme s'il n'avait pas entendu et Yeuse fronça les sourcils :

— Avez-vous autre chose à me dire ?

— Exactement, Lady Yeuse... C'est très délicat... Il s'agit de mon prédécesseur, le vénéré Maître Suprême Palaga.

Malgré sa maîtrise d'elle-même, Yeuse ne put s'empêcher de tressaillir. Soudain, dans cette robe légère, faite pour séduire, elle eut froid.

— Je vous écoute.

— Le Maître Suprême arrivé au terme de sa vie a jugé bon de disparaître discrètement. Son corps n'a jamais été retrouvé et, depuis, toutes sortes de spéculations ridicules se sont développées sur cette façon très digne de nous quitter. Nous avons appris que certains essayent d'en savoir plus long sur le vénéré Palaga, bâtissent des hypothèses toutes aussi stupides les unes que les autres.

Yeuse se força à sourire mais le froid pénétrait jusqu'à son cœur. Maliox lui reprochait indirectement de trop s'intéresser à ce Palaga et à ses origines douteuses. Sa voix contenait plus qu'une mise en garde, une menace sans équivoque.

— Si le cadavre avait été retrouvé, dit-elle, nous n'en serions pas là. Moi-même, j'ai fait procéder à une enquête. Je suis chargée de la justice dans ce pays, et je voulais être sûre que ce vénérable vieillard n'avait pas été victime d'obscures vengeance lorsque je suis arrivée au pouvoir. On disait de lui qu'il était l'oncle de Lady Diana, le frère de sa mère, je crois ? Il a disparu à l'instant même où j'étais désignée comme présidente de la Compagnie Panaméricaine. Cette coïncidence

fâcheuse me préoccupe depuis et je désire que toute la lumière soit faite.

— Lady Diana nous avait octroyé certains privilèges et parmi ceux-ci le droit de régler nous-mêmes nos cas les plus graves.

— Voulez-vous dire qu'il existait deux justices ? Une pour les voyageurs ordinaires de la Compagnie et une autre pour les Aiguilleurs ?

— Nous avons une discipline interne et des tribunaux chargés de la faire respecter. En ce qui concerne le vénéré Palaga, sachez que nous avons effectué les recherches nécessaires. Nous pouvons vous assurer qu'il a fini sa magnifique existence de la façon la plus régulière possible. Nous savons où il se trouve désormais, je veux dire où se trouvent ses cendres, et nous désirons qu'il repose en paix et que cessent toutes ces rumeurs déplaisantes, ces enquêtes outrageantes pour sa mémoire et pour notre honneur. Les Aiguilleurs vous seraient infiniment reconnaissants de faire en sorte que leur douleur soit respectée et que leurs affirmations ne soient pas réfutées.

Maliox savait donc qu'elle avait chargé Reiner de retrouver des documents sur la Province de la Baie d'Hudson et sur Salt Station où, semblait-il, Palaga était né voici plus de cent cinquante ans.

— Il n'avait pas désigné de successeur ? fit-elle.

— Il s'en était remis au collège électoral de notre famille. Quand je dis famille, c'est de tous les Aiguilleurs que je parle.

— Je comprends très bien. Vous ne pouvez pas me donner d'autres éléments sur sa mort, le lieu où il repose ?

— Nous préférons garder le secret.

Elle hocha la tête :

— Eh bien je m'en contenterai... Je vous remercie de votre visite et de vos aimables suggestions. Elles me seront utiles.

Maintenant elle comprenait mieux le marché subtil qu'il venait de conclure avec elle. Si elle renonçait à l'enquête sur Palaga, lui, de son côté, abandonnait l'idée d'une expédition pour s'emparer de la Locomotive-dieu. Donc il savait, ou se doutait, que cette machine était pilotée par une ou plusieurs personnes qu'elle connaissait. Avait-il songé à Farnelle ? Elle ne le croyait pas.

CHAPITRE VIII

Dans le satellite S.A.S., une fois de plus c'était l'hiver, l'absence de pesanteur, et les deux hommes, Gus le cul-de-jatte et Lien Rag qui sortait à peine d'une longue période de régression mentale, se confinaient dans une seule cabine, s'attachaient pour dormir, ne se risquaient au-dehors qu'en utilisant des cordes comme des alpinistes d'autrefois. Faire cuire un repas devenait une épreuve de plusieurs heures et la moindre tâche se transformait en cauchemar. Le froid atteignait parfois moins trente. C'était mieux que sur Terre, mais comme la chaleur pouvait d'un seul coup devenir torride, ces différences énormes détraquaient leurs organismes.

— Sans nos combinaisons, on ne serait plus en vie, disait ce jour-là Gus en train de ramper au plafond de la cabine pour récupérer un flacon de boisson.

Lien Rag, cramponné dans sa couchette, regardait sa réputation avec inquiétude. Si jamais le champ gravitationnel se rétablissait, Gus chuterait lourdement.

— Quelque chose parasite l'ordinateur central. Nous l'avions pensé avec Kurts dès la première année de ce régime insensé. Au début nous nous sommes laissé surprendre. Nous étions pleins de bosses, de blessures et d'engelures.

Gus saisit le flacon et essaya de retourner dans sa couchette. Le contenu était un liquide nutritif très concentré. Ils pourraient se passer d'un repas s'ils en absorbaient quelques gorgées.

— Les scaphandres ? demanda-t-il une fois ligoté sur sa couche. Les scaphandres pour sorties extérieures, tu ne les as donc jamais vus ?

— Jamais. Quand il y a eu cette guerre civile entre les deux groupes d'habitants de ce satellite, les rebelles qui voulaient aider les survivants de la Terre et les autres qui appliquaient sans hésiter l'abominable Postulat, tout a été bouleversé, jusqu'à l'ordinateur, pour créer des conditions de vie insupportables. Si nous avons pu mettre la

main sur ces scaphandres, nous aurions pu effectuer des sorties en dehors du satellite et guetter les navettes qui font l'aller et retour entre les stations terrestres et cet endroit. Nous les avons cherchés des années. Nous sommes allés dans tous les recoins des deux sphères, sauf dans ceux où une faune trop dangereuse nous a tenus en échec.

Dans la nuit ils se sentirent à nouveau plaqués sur leur couchette, preuve que la gravitation redevenait à peu près normale, mais elle pouvait aussi s'avérer trop forte et les écraser, rendre leur respiration difficile et le moindre pas impossible. Mais tout alla bien, sauf le froid qui persistait. Lien Rag se leva pour préparer du café et en apporta à Gus.

— Yeuse t'a accompagné à Concrete Station, et puis ?

— Je n'en sais pas plus... Je pense qu'elle a dû retourner à Kaménépolis. Nous en avons trop bavé à Gravel Station. Moi, j'avais une rage folle de poursuivre jusqu'au bout, même si je devais en mourir, mais elle, non...

— T'a-t-elle parlé de Jdrien, mon fils ?

— Il t'a cherché longtemps... Je sais qu'il aide le Kid dans sa lutte contre la fameuse amibe géante.

— Jelly ? Elle existe toujours, celle-là ?

— Oui, et les Sibériens ont réussi à trouver une solution pour la détruire, paraît-il. Du coup elle se replie vers le sud et le Kid doit lutter contre elle.

Lien Rag ne se lassait pas des nouvelles de la Terre, parlait à son tour de leurs expériences de clonage.

— Ce code génétique, enfin le nôtre, celui de Kurts et le mien, nous l'avons découvert bêtement. Nous avons décidé de le faire établir par l'ordinateur central. Nous nous sommes prêtés à toutes les conditions requises, et puis voilà qu'un beau jour l'ordinateur nous révèle que notre code se trouve déjà dans sa mémoire depuis des années, des siècles. Le choc ! Kurts a cru qu'il débloquent, mais non. C'était exactement le nôtre, établi selon des études prévisionnelles complexes en fonction des unions futures, des accidents de l'hérédité. Bref des milliers, que dis-je, des millions de possibilités avaient été établies et voilà que l'une d'elles correspondait exactement à la réalité présente.

— Vous avez suivi l'évolution de vos clones jusqu'à quel stade ?

— Au début nous pensions avoir le courage de veiller sur ces bébés, ces enfants, et puis nous avons préféré qu'ils poursuivent leur croissance en bas, dans la couveuse, la nursery de Concrete Station. Seulement, tout à coup, les navettes n'ont plus voulu fonctionner... Impossible de comprendre pourquoi. Et nous les avons vus devenir enfants, adultes, selon le processus accéléré que nous avons décidé d'un commun accord.

— Vous avez essayé de rentrer en communication avec eux ?

— Si nous avons essayé ? soupira Lien Rag avec amertume. Nous y avons usé nos vies, oui. Des mois d'efforts, depuis les tentatives les plus folles jusqu'à la télépathie... Par exemple je pensais fortement que mon clone à moi devait se gratter la nuque... Et pendant des heures je me concentrais là-dessus, je le guettais de l'autre côté de la vitre. Jamais il n'a gratté sa nuque. Il n'y a jamais eu le moindre résultat. Jamais nous n'avons pu seulement avoir un faible espoir. Ensuite les navettes ont repris leur aller-retour et ils sont partis. « Nous » sommes partis mais qu'en avons-nous de plus ? Une satisfaction morale ? Savoir que nos doubles se baladaient librement quelque part sur la banquise avec notre psychisme, nos états d'âme, nos ambitions, nos goûts, nos désirs !... Piètre consolation. Et nous savions aussi que la régression mentale les guettait. Ça nous l'avons su assez vite. L'ordinateur a enregistré des milliers de rapports là-dessus, a opéré des comparaisons, en a tiré des conclusions, des hypothèses : les Roux nés dans le S.A.S. régressent assez vite une fois sur Terre et seuls leurs enfants ont quelque chance d'évolution mentale. Et encore pas tous. Le S.A.S. a dû lâcher un bon million de Roux fabriqués... Normalement il devait y avoir en bas des centaines de millions d'Hommes du Froid depuis. Ça fait des siècles que cette histoire fonctionne, peut-être trois... Quand je me trouvais en Transeuropéenne, on affirmait que la première apparition des Roux remontait à cent cinquante ans environ, mais j'estime qu'il leur a fallu autant de temps avant d'oser se rapprocher de nous autres, bien au chaud dans nos stations. Mettons deux bons siècles. Pour les Roux cela représente vingt générations. Il y a une méthode de calcul sur le sujet et les Femmes Rousses sont fécondes. On devrait avoir des centaines de millions de descendants et, total, ils ne sont peut-être pas dix millions sur la Terre entière. Peut-être un peu plus mais guère, le déchet est énorme. Et nos deux braves petits clones, à Kurts et à moi, allaient lutter contre cette malédiction ? Nous nous faisons des idées mais il a fallu que nous le fassions. Parfois, pour nous donner le change, on riait des heures en pensant à la bonne blague qu'on avait faite à nos amis, ceux qui nous aimaient. On retournait là-bas tout velus, adaptés au froid, comme un énorme canular mais, dans le fond, on avait espéré faire partie du voyage. Et puis rien, pas la moindre connivence, pas la moindre pensée commune. Ils sont partis comme des étrangers et nous, nous sommes restés dans cet atroce merdier. Car c'est un merdier. Tu n'es là que depuis des mois, mais essaye d'imaginer quinze années de séjour dans le coin, quinze ans de folie furieuse, de démence, dans un monde complètement absurde.

— Et Kurts disparut ?

— Il a disparu dans ce que nous appelons les bas-fonds, là où se

terrent les Garous, les hybrides, ceux que nous appelions les loupés. Ils sont des centaines, peut-être des milliers. Le S.A.S. normalement n'est pas conçu pour eux. Ils auraient dû être rejetés dans le vide sidéral, mais comme tout se détraque assez souvent, les voilà qui s'entassent dans les soutes et peut-être même dans les cryo-magasins.

— Avec Kurts, vous avez cherché là-bas ?

— Dans des températures aussi proches du zéro absolu ? On ne peut qu'aller y chercher rapidement quelques quartiers de bidoche mais c'est tout...

— J'ai eu l'impression qu'il y avait quelque chose de vivant là-bas, dedans.

— Bien sûr qu'il y a de la vie, et certainement une vie excessivement dangereuse pour nous. On relève des traces de dents sur les quartiers de viande dure comme de la roche... Des traces monstrueuses... L'embryogénital a dû fabriquer une monstruosité un beau jour, qui est vite allée se réfugier dans ces silos...

Gus acheva son café, ferma les yeux quelques instants.

— Je t'impressionne ? demanda Lien Rag.

— Non, j'ai déjà vu les mêmes traces de morsures sur cette viande venue d'Ophiuchus IV. Non, je pense soudain que les fameux scaphandres pour vide sidéral sont peut-être cachés là-bas.

CHAPITRE IX

Jdrien dut attendre la fin du pèlerinage au Mausolée de sa mère, la déesse Jdrou, pour entamer le long voyage qui le conduirait auprès de Yeuse. Le Kid que Floa Sadon, la présidente de Transeuropéenne, venait de quitter pour rejoindre sa Compagnie vint lui rendre visite. Le Gnome paraissait mélancolique, regrettant certainement les nuits passées avec la jeune femme de cette lointaine Concession.

— Tu n’auras qu’à prendre le train comme tout le monde, lui dit le Gnome lorsque le Messie du Peuple du Froid lui parla de son voyage.

— Ils sont en général trop chauffés pour mon organisme qui ne supporte pas plus de quinze degrés.

— Prends le T.U.R., le Train Ultra Rapide que nous avons lancé avec succès depuis des années. Tu te feras attribuer un compartiment où tu régleras la température à ta convenance. En Transeuropéenne tu trouveras une correspondance pour la Panaméricaine, du côté d’Atlantic Station, dans le sud de l’inlandsis, en Province Ibérique, je crois.

— Que me veut Yeuse ?

— Je l’ignore, dit le Gnome, sincère. Peut-être des nouvelles de Lien Rag. Ce que tu m’as raconté sur ce Roux qui se faisait appeler ainsi et qui n’avait qu’une hâte, redevenir un primitif, est très émouvant, mais je n’arrive pas à imaginer qu’il s’agissait bien de Lien Rag.

— Mes facultés ultra-sensorielles ne m’auraient pas trompé, dit Jdrien. J’ai eu l’image de mon père, j’ai reconnu son esprit, sa personnalité avant de le voir en chair et en os...

— Voilà qui est étrange, dit le Kid. Aurons-nous un jour une explication quant à la manière dont il s’y est pris pour devenir un Roux ?

— C’était un véritable Roux. Il ne portait pas un déguisement. Lorsque je l’ai rejoint, sa personnalité s’était déjà bien amoindrie. J’ai

même eu l'impression que cette dégradation s'accélérait et qu'il était heureux de cette rapidité.

— Liensun est reparti avec son dirigeable ? Tu sais qu'en le recevant au Dépotoir avec cet engin prohibé tu aurais pu m'attirer de graves ennuis avec la CANYST ?

— Vous l'avez bien accueilli vous-même sur une branche latérale de votre Viaduc ! Heureusement d'ailleurs, car ainsi il put venir à mon secours quand je me trouvais dans le corps de Jelly l'amibe.

Le Kid lui tapota l'épaule, alla voir Vsin et les deux petites filles qu'il contempla avec émotion, se souvenant peut-être de cette autre fillette qu'il avait cru adopter voici des années. Une fillette trouvée dans le ventre d'une baleine morte, abattue par erreur. Une fillette-Jonas. Il l'avait élevée, mais un jour les baleines avaient commencé de peupler les nuits de sa capitale Titanpolis, effrayant la population en planant au-dessus des coupoles de cristal. Il avait fini par rendre l'enfant à son peuple et ne s'en était jamais consolé.

— Que dois-je dire à Yeuse ? demanda Jdrien.

— Que je ne la vois pas assez. Deux chefs de Compagnies comme nous devraient tout de même se rencontrer plus souvent. Lady Diana et moi avions coutume de le faire régulièrement.

— Elle doit se montrer prudente avec pareille succession. Les Aiguilleurs et les riches actionnaires ne doivent pas admettre sa désignation. J'espère pouvoir l'aider.

Vsin paraissait furieuse de ces préparatifs de départ.

Et le nom de Yeuse la rendait malade de jalousie.

Le voyage de Jdrien dura huit jours. Le T.U.R., lancé à toute vitesse dans l'Australasienne, était régulièrement ralenti par des histoires de péages dans les plus petites Compagnies. Celles-ci changeaient souvent de propriétaires, et les nouveaux croyaient retirer de cet achat des bénéfices rapides et copieux, bouleversaient tous les accords. Le recours aux juridictions de Stanley Station, capitale fédérale, aurait exigé trop de temps et les représentants de la Banquise préféraient payer, mais les hommes du Président Kid n'oubliaient jamais une revanche à prendre. Depuis quelque temps le Kid rachetait en sous-main des Concessions désertiques, envisageait de construire son propre réseau rapide pour traverser la banquise de l'océan Indien. En Africaania, tout se passait bien, mais la traversée de la banquise méditerranéenne se heurtait à des variations de températures dangereuses. Certains volcans se réveillaient, rendaient la glace d'une fragilité extrême et, parfois, le T.U.R. devait effectuer un grand détour par l'est du bassin.

Ce fut depuis Atlantic Station, alors qu'il attendait le départ de son convoi dans un compartiment de luxe, que Jdrien entra en communication télépathique avec Yeuse. Depuis plusieurs jours celle-

ci tentait de le contacter et ce fut là qu'elle y parvint.

Elle lui demandait de ne pas débarquer à New York Station, de poursuivre son chemin vers le nord de la Panaméricaine, lui fixait rendez-vous dans une station nommée Fur Station, un endroit où se négociaient toutes les fourrures du Grand Nord et où l'on devait trouver des tribus de Roux. Tout cela il le lisait dans l'esprit de Yeuse qui n'offrait aucune résistance à son intrusion. Elle avait appris autrefois à se décontracter complètement, à livrer ainsi ses pensées et Jdrien en éprouvait une excitation génésique. Elle lui cédait mentalement comme elle lui aurait cédé physiquement.

L'identité des voyageurs fut contrôlée en pleine banquise atlantique, dans un poste sinistre balayé par les grands vents. Non loin de là était installée une station de pêche à la baleine qui traquait les animaux rampants sur la glace. Jdrien n'osa pas demander si les baleines volaient dans cette région.

Il dut expliquer qu'il se rendait à Fur Station pour se renseigner sur la traite des fourrures. Il y avait une qualité qui n'existait pas en Compagnie de la Banquise, les visons, par exemple, ou les castors. On en trouvait de gros élevages dans le nord de la Panaméricaine. Depuis que la présidence avait échu à Yeuse, tout ce qui pouvait favoriser les exportations se trouvait toujours bienvenu et on finit par le laisser tranquille. Il n'avait pas dissimulé son identité et, au cours de la visite médicale, la doctoresse n'avait pas paru remarquer son métissage roux.

À New York Station il dut changer de train, ne put obtenir un compartiment et voyagea avec d'autres personnes qui se dirigeaient aussi vers le nord. Toutes se plaignaient du froid qui régnait dans le wagon mais lui trouvait la température idéale.

— En ce moment c'est l'ouest qui est à la mode, lui dit son voisin, ils ont des trains ultra-modernes et pour le nord ce sont des tortillards. L'intérêt économique est en train de se déplacer depuis qu'ils ont fermé la branche septentrionale du grand Tunnel.

— La nouvelle présidente en a assez du déficit de ce grand chantier et elle a raison. Nous aurons peut-être quelques calories supplémentaires dans quelque temps.

— Vous y croyez ? ricana une grosse femme à l'air revêche.

CHAPITRE X

Dans le compartiment de son traintel à Fur Station la fourrure régnait, aussi bien au plancher que sur les cloisons. Une fourrure bon marché mais chaude, et partout dans les cafétérias on voyait d'immenses peaux de vaches angora clouées sur les murs.

C'était un marché permanent, mais tous les mois une grande foire attirait les tribus de Roux et d'Esquimaux qui nomadisaient dans le nord et qui apportaient les plus belles pièces d'animaux sauvages. Des loups principalement et des ours.

Il attendit Yeuse durant deux jours, essaya en vain de la contacter mentalement, mais elle s'était refermée comme un coquillage et il ne tenta plus de la poursuivre. Il était dans un bar en train de boire du thé lorsqu'elle s'installa en face de lui. Il la reconnut parce qu'elle lui témoignait son affection par une pensée fortement émue, sinon il n'aurait jamais percé son identité. Elle portait une perruque brune et s'était maquillée pour se vieillir.

— Ce fut très difficile pour moi de m'absenter de la présidence, dit-elle. J'ai dû ruser et il n'est pas certain que je sois ici incognito. N'importe qui a pu me suivre et je compte sur toi pour assurer la surveillance de ceux qui nous approchent.

Jdrien ne ressentait aucune onde de curiosité. Les gens discutaient surtout affaires et personne ne paraissait éprouver la plus petite trace d'intérêt pour leur couple. Ils changèrent d'établissement et Jdrien ne releva aucun signe suspect dans leur sillage.

— Eh bien, je me suis mieux débrouillée que je ne pensais, se félicita Yeuse. Jdrien, parle-moi de ton père, où est-il ?

— Perdu...

— Comment, perdu ?

— Perdu pour toi, moi, redevenu un primitif... Et je pense qu'il doit régresser encore, qu'il deviendra complètement stupide... Je suis très malheureux de parler ainsi de lui mais c'est ce qui l'attend. Il appartient à ces Roux que l'on appelle Salt and Sugar sans que je

sache pourquoi.

Yeuse lui prit la main, les yeux brillants de larmes :

— Moi je sais. Ce sont des Roux nés dans des conditions spéciales, élevés dans des couveuses... Ils n'ont eu ni père et surtout pas de mère... Ils sont fabriqués par une machine, et on en trouve du côté de Concrete Station. Lorsque la machine les chasse à l'extérieur, ils se retrouvent complètement démunis. On ne les a dotés que d'une grande résistance au froid, mais on a oublié de leur apprendre à survivre en milieu hostile, et ils se retrouvent auprès de la mer intérieure, au milieu de laquelle s'élève Concrete Station, sans savoir comment tuer les phoques qui abondent dans le coin. Je le sais parce que je les ai vus.

— Mon père et Kurts, d'après ce que je sais, ne sont pas nés à Concrete Station... la Voie Oblique les a abandonnés ailleurs...

— C'est une certaine Farnelle qui les a recueillis. Eux savaient se débrouiller, pensaient et agissaient comme des Hommes du Chaud, ce qui me surprend d'autant plus lorsque tu parles de régression au sujet de Lien.

Ils restèrent quelques instants silencieux, sortirent pour prendre leur repas ailleurs, Jdrien toujours très vigilant envers leur entourage. Yeuse avait fini de poser des questions sur Lien Rag, mangeait lentement.

— Les Aiguilleurs ne m'admettent pas, dit-elle. Mais pour l'instant nous en sommes au stade de l'observation mutuelle.

Elle lui parla de Maliox qui avait succédé à Palaga et de ce dernier qui, d'après sa date de naissance, aurait à ce jour cent cinquante-sept ans.

— Peut-on vivre aussi vieux chez les Aiguilleurs ? s'étonna Jdrien.

— Non. Il y a là un mystère... Je voudrais que tu essayes de l'élucider pour moi. Je ne peux envoyer personne du côté de Salt Station. Je dispose d'un service de renseignements pour d'autres problèmes, mais en ce qui concerne les Aiguilleurs je ne peux faire confiance qu'à des gens comme toi. J'attendais aussi Farnelle qui paraissait vouloir me rencontrer, mais elle a disparu dans la banquise du sud atlantique. J'ignore ce qu'elle est devenue.

— Mais que dois-je faire ?

— J'ai tout un dossier sur cette famille Ceruski. La sœur Amiala, mère de Lady Yeuse née à Port Harri, n'a jamais eu de frère. Christoon Palaga serait né un dix-sept mars 2209.

— Christoon ?

— C'est un curieux prénom. Il y avait dans le temps des réfractaires religieux dans cette province.

— Mais qu'est-il devenu ?

— On l'ignore.

Brusquement Jdrien changea de visage sans cesser de la regarder.

— Je perçois comme une hostilité sourde dans cet endroit. Venant de la droite. Toi tu vois sans te retourner, qu'y a-t-il ?

— Une femme, blonde, très grande, aux yeux verts qui nous fixe parfois d'un air bizarre.

Il ferma les yeux, se concentra puis sourit :

— Jalousie, dit-il avec soulagement. Elle trouve que tu es trop vieille pour moi, t'en veut, et pense que tu me payes pour que je sois ton amant. Je vais modifier ses préjugés.

Il ferma les yeux et peu de temps après la femme en question quittait précipitamment le restaurant.

— Je lui ai laissé entendre qu'un ami qu'elle a beaucoup aimé dans le coin pourrait bien se trouver dans la station.

— C'est cruel.

— Mais non, elle va y penser avec tendresse et essaiera de le retrouver ailleurs... Tu veux donc que je m'installe dans la région de Salt Station ? Les Aiguilleurs sont-ils nombreux dans ce coin ?

— Il semble que oui... On a relevé plusieurs détails assez étranges depuis de nombreuses années... Certains disent que la Voie Oblique se trouverait dans les parages.

— Toi, tu sais que c'est faux, la preuve : Concrete Station !

— Avec Gus nous pensons qu'il doit exister plusieurs départs de cette Voie Oblique.

Ils flânèrent sur les quais, regardèrent les monceaux de fourrures, les vêtements taillés sur place. La fourrure synthétique faisait une grande concurrence à la naturelle et il existait dans cette station une forte demande.

— Salt Station se trouve à plus de deux mille kilomètres d'ici. Tu ne trouves pas étrange ce nom de Salt ?

— Non, si la station est sur une banquise.

— Oui, bien sûr, mais il y en a d'autres et on n'extrait pas le sel là-bas.

— Qu'attends-tu de mes recherches ?

— C'est là que j'ai scrupule à te demander de travailler pour moi. Toi tu es conditionné pour le froid, les glaces...

— À moitié seulement, à moitié.

— Et mes recherches ont pour but de comprendre le rôle des Aiguilleurs dans notre Histoire. Car j'ai appris qu'ils n'exerçaient un aussi grand pouvoir que depuis cent cinquante ans... Il existe des rapports et même des livres sur leur activité. Tout cela avait été interdit du temps de Lady Diana mais j'ai accès à ces documents. Au début de la société ferroviaire ils n'étaient que des salariés comme les

autres, avec une hiérarchie réduite au strict minimum, sans Grand Maître ou Maître Suprême. Ils dépendaient de la Traction et un jour ils s'en sont séparés, ont créé leur caste.

— Palaga en serait-il à l'origine ?

— Non, mais cela s'est produit un peu avant sa naissance et n'a fait que s'amplifier... Peu à peu ils se sont immiscés partout, ont détenu des pouvoirs occultes. Ils se sont spécialisés dans toutes les activités humaines, même les plus nobles et les plus rares, comme les arts, car pour dominer ils devaient tout connaître.

— Que relève-t-on encore contre eux ?

— Par exemple qu'ils ne se marient jamais en dehors de leur caste. Ceux qui ont osé le faire l'ont amèrement regretté. J'ai une liste de malheureux qu'on n'a jamais retrouvés parce qu'ils ont épousé des filles non issues de leur milieu.

— Depuis toujours ?

— Depuis que Palaga est apparu... Il a tout réglementé, codifié. Un Aiguilleur doit obéir sans discuter.

— Que cherchent-ils à préserver ? Ils ne diffèrent pas tellement des autres Hommes du Chaud ?

— C'est vrai... Mais par exemple impossible d'avoir des renseignements médicaux sur eux. Même pas une analyse sanguine. Ni spectrographie, ni radiographie, rien... Même pas dans les documents interdits dont je dispose.

Jdrien commençait d'avoir trop chaud dans ce marché où les fourrures entassées dégageaient une vapeur âcre.

Ils s'éloignèrent vers les confins, trouvèrent des wagons d'habitation de mauvaise qualité où des petites gens traitaient les déchets de fourrures, les rassemblaient, les collaient, les cousaient pour en faire des vêtements à bas prix.

— Voilà qui m'intéresse, disait Jdrien faisant allusion aux renseignements médicaux manquants. Que veulent-ils cacher ? Sont-ils atteints d'une affection spéciale ? Pourtant Palaga a vécu très vieux.

— Les Aiguilleurs se font incinérer... Ils ont leurs maternités, leurs hôpitaux interdits aux autres voyageurs. On a parlé de corporatisme, de privilèges spéciaux, mais je crois que ça va plus loin que ça. J'en arrive à me demander si ce sont des humains.

Jdrien faillit sourire et puis soudain il lui prit la main :

— Il faut s'en assurer sur-le-champ.

Il l'entraîna vers la partie technique de la station, la gare de régulation à l'autre bout de l'agglomération. Ils arrivèrent au crépuscule en face de la tour de contrôle qui surveillait le mouvement des trains, car Fur Station était aussi une cross station de moyenne importance. Jdrien repéra un Aiguilleur derrière la grande vitre en oblique, au-dessus des principaux aiguillages et se concentra durant

quelques minutes.

Dans un soupir d'agacement il cessa :

— Je ne parviens à rien. J'ai essayé de pénétrer dans leur organisme, d'analyser l'irrigation du cerveau par exemple. Celle-ci est tout à fait normale... Je veux dire comme conception, mais je ne parviens pas à voir de quoi sont faits leur sang et leur matière grise. Mais je pense tout de même que ce sont des hommes.

— Alors pourquoi vivent-ils dans une sorte de ghetto volontaire ?

CHAPITRE XI

Au début, elle lui avait dit qu'elle rentrerait le soir même à New York Station par un train de nuit. Ils allèrent dans une brasserie à l'ancienne où un orchestre jouait de très vieux airs nostalgiques. Ils avaient commandé du vin transeuropéen, la Panaméricaine n'en produisant que très peu et très cher.

— Ces importations de produits de luxe nous ruinent, dit-elle machinalement en portant son verre à ses lèvres, puis elle s'excusa de cette déformation professionnelle.

— Tu es bien logé ?

— Un traintel moyen mais plein de fourrures, y compris sur les murs et au plafond. Une belle publicité pour la station.

Ils restaient souvent silencieux, ayant épuisé tous les sujets importants. Jdrien savait qu'il allait devoir se faire admettre dans la région de Salt Station, trouver des gens qui lui donneraient du travail, fouiller dans les esprits pour retrouver des témoignages oubliés volontairement ou non, des échos, des rumeurs.

— Tout m'intéresse, avait dit Yeuse.

— Tu penses que les Aiguilleurs sont maîtres du temps ? Qu'ils ont fait disparaître le Soleil ? Et qu'ils refusent de le rendre.

— Ne te moque pas, lui avait-elle dit avec une moue qu'il connaissait trop bien... Il y a des anomalies scientifiques dans notre ciel, signalées par des savants qui ne sont pas des Rénovateurs. Certains ont payé très cher leurs observations impartiales de ces bizarreries. Mon adjoint aux synthèses scientifiques m'en a fourni quelques échantillons...

— Ils seraient donc les alliés virtuels des Roux ?

Elle avait fait un signe d'acquiescement, restant songeuse, et il avait su ce qu'elle pensait. Que les Roux, eux aussi, étaient apparus bien après la Grande Panique. On signalait les premiers en Transeuropéenne aux alentours de 2200 environ. Les Aiguilleurs, eux, s'étaient structurés à peu près à la même époque.

— Des alliés de mes frères, murmura-t-il. À se demander s'il n'y a pas entre les deux groupes des affinités... Des accords... tacites bien entendu... Je dois dire qu'en tant que Messie je n'ai jamais rien remarqué de tel. Je ne vois pas ce qui, à part la crainte du Soleil, de la chaleur, de la fonte des glaces, pourrait rapprocher un Roux d'un Aiguilleur. Les Roux ne savent même pas ce qu'est un aiguillage, la plupart du temps.

— Pourtant il y a une corrélation passionnante, dit-elle.

— Tu devrais te méfier des conclusions hâtives. C'est ainsi que les Rénovateurs mystiques arrivent à faire des hypothèses farfelues sur des bases complètement faussées au départ...

Et avec la nuit ils restaient silencieux, chacun plongé dans ses pensées, leur repas terminé. Les musiciens jouaient entre les tables. C'étaient de vieilles gens, trois hommes, deux femmes, et parfois leurs doigts tremblaient sur les cordes de leurs violons dans un pizzicato involontaire.

— Ton train est à quelle heure ?

— Il doit être déjà formé.

— Veux-tu que nous y allions ?

Yeuse soupira, écouta une des vieilles femmes chanter d'une douce voix ténue.

— Je me demande si j'ai bien fait d'accepter cet héritage... Mais je me trouvais seule, si loin... J'ai pensé qu'en acceptant je pourrais faire bouger les choses, mais je suis paralysée par mon propre pouvoir. Tout est si difficile !

Ils n'étaient pas très loin de la gare et ils y allèrent lentement. Soudain Yeuse prit son bras avec une certaine véhémence :

— Conduis-moi dans ton traintel. Je ne pars pas ce soir.

Sans répondre il l'entraîna jusqu'à son compartiment décoré de fourrure.

— Éteins, je suis vieille.

— Tu ne sais pas ce que tu dis.

Ils se dénudèrent dans le noir, partirent à la recherche l'un de l'autre. Elle le guettait, tapie dans un angle, et l'attira à lui avec avidité. Dans l'obscurité il reconnut ce corps qu'il avait découvert tout enfant, lorsque son père le fêtait de sa bouche, de ses mains. Jaloux, il se substituait à lui dans l'esprit de Yeuse qui en éprouvait de grandes hontes délicieuses. Il glissa à genoux, posa sa joue sur son ventre chaud tandis qu'elle lui caressait les cheveux. Elle s'agenouilla à son tour et lui prit la tête pour l'embrasser sur la bouche longuement. Puis ils basculèrent sur le côté.

Il lui fit l'amour une partie de la nuit, conscient qu'avec d'autres femmes, même Vsin, il était vite repu. Chez Yeuse il soupçonnait une incertitude constante, une faim profonde qu'il ne parvenait pas à

rassasier malgré son érection quasi permanente.

Lorsqu'il se réveilla il était seul mais il faisait encore nuit. Il se précipita au-dehors, à peine habillé, atteignit la gare trop tard. Le train pour New York Station était parti depuis une demi-heure. Au retour, une patrouille de la police ferroviaire l'intercepta.

— J'ai oublié mon passeport à mon trintel.

Les trois hommes le raccompagnèrent en draisine, vinrent dans sa chambre.

— Qui était la femme qui logeait avec vous ? demanda le chef.

— Une amie. Elle habite New York Station, travaille à la présidence.

Soudain il lut, dans les préoccupations les plus récentes de ces hommes, qu'on leur avait signalé la présence étrange d'une femme en compagnie d'un inconnu.

— Vous venez de la Banquise pour des fourrures ?

— Nous cherchons à importer de la fourrure de luxe, dit-il, je voulais voir ce marché et j'attendrai la foire certainement.

— Vous habiterez toujours ici ?

— On m'a signalé aussi des stations dans la Province de la Baie d'Hudson, des éleveurs de castors et de visons. Il est possible que je m'y rende prochainement en attendant que la foire s'installe.

— Où, exactement ?

Il essaya de plonger plus avant dans le psychisme de son interlocuteur sans y parvenir et, quand il voulut examiner son sang, il n'y parvint pas. Lui qui avait pu doter Jelly, l'amibe, d'un système sanguin bourré d'antibiotiques ne parvenait pas à faire une analyse sommaire. Comment ces trois hommes parvenaient-ils à se protéger de ses investigations mentales ? C'étaient des Aiguilleurs. Et Jdrien s'en étonnait. La police ferroviaire d'une petite station comme Fur Station n'aurait jamais dû être composée de gens de la caste. Ils n'étaient pas assez nombreux pour occuper des postes aussi subalternes dans toutes les stations de moyenne importance. Qu'y avait-il à Fur Station pour qu'ils soient présents ?

— Pour vous rendre dans la Province de la Baie d'Hudson il vous faudra un passeport spécial, dit le chef. Vous devrez venir à nos bureaux demain matin pour en faire la demande.

— Je n'y manquerai pas, fit Jdrien.

L'autre se trahit et, sans que son visage exprime la moindre hilarité, il se moquait en pensée de ce naïf, se répétant que jamais il n'obtiendrait ce passeport spécial.

— Puis-je me coucher maintenant ? demanda Jdrien.

Le plus gros des policiers qui n'avait rien dit jusque-là ricana :

— Elle vous les a drôlement vidées, hein ?

Et dans son cerveau se développait, comme une plante

vénéneuse, une scène hautement pornographique. Ils sortirent tandis que Jdrien s'allongeait sur la fourrure du sol, retrouvant le parfum de Yeuse dans les poils. Tout se compliquait mais il disposait d'atouts que les autres ignoraient.

Comme prévu, il alla présenter sa demande de passeport le lendemain. On lui dit qu'il devrait patienter au moins une semaine avant d'avoir une réponse. Celle-ci pourrait aussi bien se révéler négative.

— Je loue mon compartiment pour une semaine, dit-il à l'hôtelier en payant d'avance, mais je crois que je vais retourner à New York Station quelque temps. J'ai des problèmes administratifs qui se régleront peut-être durant mon absence.

Il prit un train lent pour New York Station, descendit à la deuxième station. Un endroit minuscule et quasiment désert. Il n'attirait l'attention de personne car une énorme usine de traitement de minerai d'uranium employait les gens jusqu'au soir. Tranquillement il put rejoindre les confins, trouva un sas qui le mena au-dehors. Il avait prévu des fourrures et commença à marcher vers le nord. Il emportait aussi quelques provisions mais se sentait capable de survivre sur le pays.

Il n'atteignait pas la moyenne habituelle des Roux, capables, en une journée, de franchir plus de deux cents kilomètres, mais pour cette fois il s'en tira très bien. En quatre jours il rejoignit une autre station vers l'ouest où, sans difficulté, il put prendre un omnibus pour la Province de la Baie d'Hudson.

Il débarqua un matin à James Station et décida d'attendre un peu avant de prendre la correspondance pour Port Harri Station. Tout autour de lui les gens pensaient à autre chose qu'à le surveiller et nulle part il ne repéra un seul esprit soupçonneux. Il déjeuna copieusement, se retrouva dans un train invraisemblable, mi-marchandises, mi-voyageurs, rempli d'éleveurs rapportant de leur voyage des quantités de marchandises, depuis du lard salé jusqu'aux haricots de soja.

— Là-bas on ne trouve pas grand-chose et à des prix exorbitants.

Des chiens magnifiques étaient attachés dans un coin et leur propriétaire affirmait que c'était pour tirer des wagonnets de nourriture pour son élevage, mais un des hommes présents souffla dans l'oreille de Jdrien : « Ce type-là a des traîneaux. Il se balade avec et même va à la chasse aux ovibos ou bœufs musqués. C'est formellement interdit mais ils sont toute une bande à utiliser ce moyen de transport. »

Cette confidence fit tressaillir Jdrien qui s'arrangea pour trouver de la vodka à acheter. Il s'approcha du propriétaire des chiens et lui en offrit un coup. L'autre accepta et vida la moitié du flacon.

— Je trouve vos chiens magnifiques... Vous les vendez ?

— Jamais de la vie ! dit l'autre. J'y tiens plus qu'à mes jambes.

— Ils les remplacent quelquefois, non ?

L'homme eut un regard sournois et ne répondit pas.

Jdrien calcula qu'il avait trois heures devant lui pour le convaincre de lui vendre ou de lui louer son attelage de chiens de traîneaux, ainsi que le traîneau lui-même, bien sûr.

CHAPITRE XII

Quelques anomalies de fonctionnement persistaient dans le réacteur nucléaire, dues à son emballement de la veille. Parfois un signal clignotait, s'éteignait, la production de courant électrique connaissait quelques faiblesses mais Farnelle estimait qu'elle s'en tirait bien. Si elle n'avait pas eu ce réflexe d'utiliser ses missiles contre la verrière, la locomotive aurait explosé. Il s'en était fallu de quelques minutes. La station qui voulait l'emprisonner dans un piège mortel avait implosé, l'air chaud voulant s'échapper à toute force par les impacts des missiles.

Elle ignorait qui lui avait tendu ce traquenard, sur le moment elle n'avait songé qu'à fuir vers l'ouest et avait parcouru plusieurs centaines de *miles* une fois que le réacteur convenablement refroidi avait accepté de fonctionner. Elle se trouvait dans la plus hallucinante solitude, isolée sur un réseau complètement pourri. À chaque croisement, chaque aiguillage, elle devait étudier les données de l'indicateur de continuité, n'avancait plus qu'en zigzaguant d'une ligne à l'autre. Elle aurait dû apercevoir les lueurs du volcan de Tristan da Cunha signalé sur de très vieilles *Instructions Ferroviaires*, mais au nord l'horizon était bas, ourlé d'une bande verdâtre déplaisante, inexplicable.

Et puis elle n'eut plus devant elle qu'une seule ligne de deux rails, douteuse, s'étirant à perte de vue parmi les amoncellements de rails soulevés par un soubresaut de la banquise. Elle ne pouvait se risquer plus loin à la légère, même si son indicateur ne relevait aucune interruption de la voie.

Gdami se tenait à côté d'elle, grave et conscient de leur isolement.

— Nous ne pouvons pas retourner en arrière, dit-elle en essayant d'extraire des mémoires tout ce qui concernait cette région. Mais apparemment la locomotive de Kurts le pirate n'était jamais venue rouler dans ce coin. Et les *Instructions Ferroviaires* n'avaient même plus

de date de référence. Elles pouvaient très bien remonter à un siècle.

— Tu sais ce qui arrivera si nous roulons sur une seule voie ? Nous ne pourrions pas utiliser les lance-missiles sans risque de basculer et de dérailler. La machine a besoin de trois voies pour tirer sans risques. Il ne restera que l'armement rapproché, insuffisant pour riposter à un bâtiment de guerre par exemple.

— Nous pourrions toujours revenir en arrière, dit le gamin. On ne va pas rester ici, dis, mam ?

— Certainement pas.

Mais elle restait indécise, observait les écrans qui lui donnaient une vue à trois cent soixante degrés de l'horizon.

— Pourquoi c'est vert au nord ? demanda Gdami.

— Si je le savais ! dit-elle.

Dans un geste presque mécanique, elle démarra lentement et les bogies centraux seuls prirent contact avec cette voie unique. Il y eut un instant de flottement, la locomotive roulant de droite à gauche. Il suffisait d'accélérer suffisamment pour supprimer ce balancement désagréable, effrayant même.

— D'après les *Instructions*, dit-elle, il y aurait un croisement à une centaine de kilomètres et même un saut-de-mouton. D'un côté on pourrait rejoindre l'inlandsis antarctique et, de l'autre, je ne sais plus quel réseau.

La continuité restait parfaite avec cinquante kilomètres analysés régulièrement. Farnelle n'osait trop s'en réjouir. Son fils paraissait fasciné par cette ligne verte au nord et essayait d'obtenir un zoom encore plus rapproché. Le radar signala soudain une station, cependant, d'après ses schémas, il s'agissait d'un poste abandonné, sans verrière, juste quelques wagons pris dans une masse de congères. À leur hauteur Farnelle ralentit, mais aucune trace de vie n'était apparente. Qui avait bien pu vivre là autrefois ? Pourquoi se poser ce genre de question alors qu'elle-même avait vécu au bout du monde, au terminus d'une voie secondaire, précaire, dans un cargo d'autrefois qui menaçait à tout moment de s'enfoncer dans l'océan Pacifique ? Les cales étaient ouvertes sur l'eau salée et les enfants, quand le frère de Gdami vivait encore, allaient pêcher dans ces fonds sinistres malgré ses interdictions et les requins qui les guettaient.

— En principe nous sommes à un quart d'heure du croisement.

— Si on continue, on arrive dans la Panaméricaine ?

— En principe, oui. À Magellan Station, même...

— Alors on serait sauvés puisque c'est ta copine Yeuse qui dirige la Panaméricaine. C'est elle le chef.

— Ça ne prouve rien, maugréa-t-elle.

L'indicateur de continuité donna soudain l'alerte. Un des rails s'interrompait à cinquante kilomètres de là.

Elle jura effroyablement, mais que faire ? L'appareil calculait l'interruption et, lorsque le chiffre parut, elle n'en crut pas ses yeux puis pensa que le détecteur s'était trompé. Dix kilomètres d'interruption du rail gauche !

— Cette fois, dit-elle, ça va tout compliquer. Pour fabriquer dix kilomètres de rail bactérien il faudra des jours. Les batteries ne pourront pas faire plus.

Il s'agissait des batteries de bactéries fournissant une résine spéciale qu'un moule transformait en rail.

— On continue quand même, décida-t-elle.

Et puis soudain ce fut le croisement avec son saut-des-mouton effondré, ses aiguillages enfouis sous des épaisseurs de glace.

— Si on essayait le nord ? proposa Gdami.

Elle frissonna. Cette bande verdâtre qui bavait sur l'horizon blême ne lui disait rien du tout. Elle n'avait jamais vu un phénomène pareil. C'était comme un immense iceberg qui aurait occupé des centaines de kilomètres à une grande distance.

— Il faudrait déblayer les aiguillages...

— D'après les ultrasons ils sont en bon état. Il suffit de les dégager.

Au laser c'était possible, mais elle hésitait encore, préférait l'ouest, avec ses incertitudes de continuité, à ce nord hostile. Pourquoi ne voyait-on pas le volcan de Tristan da Cunha ? Il était suffisamment élevé pour qu'on découvre son cratère en éruption, à moins qu'il ne se soit éteint depuis.

— D'accord, dit-elle, on va aller voir de ce côté-là.

— Les rails sont en bon état et il y a quatre voies. Nous pourrons les utiliser toutes ! s'exclama Gdami.

La nuit tomba et Farnelle préféra attendre l'aube suivante. Elle mit la machine en état d'alerte, essaya de dormir mais se réveillait toutes les heures. Le vent se leva mais sans violence. Curieusement dans cette zone elle ne pouvait capter aucune station météo, pas plus qu'établir un point précis par relèvement. Aucune onde ne leur parvenait, comme si la région était impénétrable à toutes émissions.

L'aiguillage dégagé, il fallut creuser une tranchée pour utiliser les rails. Plus loin, la zone des congères disparaissait enfin. C'était le pont du saut-de-mouton qui les avait bloquées toutes en ce point précis.

Ce fut Gdami qui le lui fit remarquer. Depuis des jours ils n'avaient aperçu le moindre animal, même pas un goéland ou un rat d'aiguillage. On appelait ainsi un groupe de rongeurs qui creusaient leur habitat à proximité des changements de voie. Les balancements des machines et des wagons, à cet endroit précis, provoquaient la chute de paquets de graisse d'essieu ou d'huile et les rats vivaient et

prospéraient sur cette manne tombée des convois.

Les goélands chassaient les rats, en principe, et l'absence des uns n'attirait pas les autres.

Ils roulaient à vitesse réduite, cinquante kilomètres à l'heure, en direction de cette bande verte qui n'avait pas l'air de grandir vite.

— Nous allons trouver un réseau parallèle, tu crois ?

— Je n'en sais rien. J'en connais un bien plus haut, celui qui prolonge en quelque sorte le Capricorne de la Dépression Indienne. Nous devons même avoir des *Instructions Ferroviaires* à son sujet, mais il doit se situer à plus de mille kilomètres de Tristan *da Cunha*.

Ce fut vers le milieu de la journée que la banquise changea de couleur. Depuis un moment Farnelle avait l'impression que la glace se ternissait, grisailait, et puis apparurent de grandes taches noires, bizarres, comme si la peau glacée de la planète cloquait sous l'effet d'une sale maladie. Enfin les taches se rejoignirent et toute la banquise fut noire.

— Ça tombe de là-haut, affirma Gdami.

Les hublots se couvraient d'une suie grasse que les jets sous pression avaient du mal à dissoudre.

— C'est de la cendre, s'écria Farnelle. Le volcan certainement.

— Pourquoi ne le voyons-nous pas ?

La nuit venait encore plus vite sous cette pluie de résidus divers, certains frappant le verre des hublots avec un bruit inquiétant. Des pierres à demi calcinées, de la lave encore fumante impressionnaient Gdami, et Farnelle décida de repartir en marche arrière vers un endroit moins exposé. La machine pouvait résister à des chocs beaucoup plus importants mais son jeune fils s'effrayait trop.

Le lendemain, la pluie de résidus avait cessé mais celle de cendres se poursuivait. La veille, ils étaient arrivés au plus fort d'une éruption. Le volcan, toujours invisible derrière cette bande verdâtre, se situait encore à plus de cent kilomètres.

— On dirait une barrière, dit Gdami un peu plus tard. La couleur n'est plus la même.

Elle paraissait plus sombre, cette bande régulière qui allait de l'est à l'ouest sans interruption, d'égale hauteur.

— Ce sont des congères, mam ?

— Peut-être, et la suie les a assombries.

Des congères auraient donné une ligne chaotique et non cette perfection uniforme. L'enfant avait raison : une barrière, mais de dimensions colossales. En une journée d'approche elle avait à peine grandi.

— Mam, tu crois pas qu'on devrait retourner en arrière maintenant ? murmura Gdami.

Elle ne savait que dire lorsque l'indicateur de continuité donna

l'alerte. Une nouvelle fois les rails s'interrompaient sur plusieurs kilomètres de longueur.

— Roulons encore un peu, proposa Farnelle, peut-être trouverons-nous un aiguillage ou un croisement.

CHAPITRE XIII

Lien Rag connaissait encore quelques difficultés, replongeait parfois dans des silences suspects. Gus lui faisait prendre des médiateurs chimiques excitant ses synapses nerveuses. Et son cousin, après douze heures de sommeil, renaissait à la vie, retrouvait toutes ses facultés intellectuelles, se souvenait, surtout.

Ils préparèrent l'expédition qui devait les conduire sur les traces de Kurts. Depuis quelques jours, le satellite connaissait une accalmie de fonctionnement, plus d'ouragans brusques, de chute de gravité, de température. Ils se nourrissaient à la façon terrestre sans toucher au reste, le cochmouth ou les pois mixtes. Lien Rag se demandait si ces aliments ne contenaient pas des toxines préjudiciables à leur santé.

— Les colons d'Ophiuchus IV n'avaient pas la même composition sanguine, nous nous en sommes rendu compte. En trois siècles, celle-ci s'est modifiée comme elle se modifie pour ceux qui vivent en altitude sur notre Terre.

— Un nouveau dogme est apparu chez les Sibériens, mettant en question ces trois siècles de glaciation. D'après leurs recherches, nous serions en l'an 2366 de l'explosion lunaire et du début de la Grande Panique. Celle-ci aurait duré plus longtemps que prévu et la civilisation ferroviaire aurait mis un temps fou avant de s'imposer. Les survivants auraient connu plusieurs ébauches de société, des guerres, d'autres catastrophes inconnues.

— Tout est envisageable. Ce satellite, dès le premier jour, m'a paru abandonné depuis longtemps... Et le dérèglement des équipements l'expliquerait. Les pendules universelles se sont détraquées et, si nous en avons le temps, il faudrait arracher aux données de l'ordinateur une évaluation précise du temps.

Pour réussir dans leur entreprise, ils établirent un camp de base dans l'axe entre Salt et Sugar, avec du matériel et du ravitaillement, trouvèrent des coffres blindés pouvant résister à la cupidité des loupes.

— Quand ils ne peuvent pas forcer une chose, ils pissent dessus, des jours durant s'il le faut, pour faire rouiller le métal. Leur urine est très acide. Ils ont un comportement de rats. Avec le plastique, ils se trouvent quelque peu coincés. Une chance qu'ils ne sachent pas utiliser les micro-ondes qui font s'entrechoquer les molécules. Ils ne comprennent rien à la technique, bouffent des câbles électriques même si une minute avant un de leurs copains s'est fait foudroyer par une décharge.

— Mais dans les cryo-magasins, c'est autre chose, non ?

— Je préfère ne pas y penser, murmura Lien Rag.

Gus estimait qu'il aurait eu besoin d'un bon examen mental. Il avait dû se confronter aux puissances des cryo-magasins et en recevoir un choc tel qu'il avait par la suite perdu pied et basculé dans la schizophrénie.

— Si Kurts est là-bas dedans, je n'aurai jamais le courage d'aller l'y chercher.

— Même si les scaphandres spatiaux s'y trouvent eux aussi ?

Lien Rag changeait de visage, vieillissait d'un coup quand il était question de ces endroits. Gus changea de conversation. Ils retrouvèrent des pistolets-lasers dans une cachette que Lien Rag avait oubliée.

Parfois ils allaient assister au processus de développement des embryons, veillaient à ce que les dégénérés soient expulsés à l'extérieur. La population du S.A.S. atteignait une densité trop élevée et les dégénérés gaspillaient la nourriture, le matériel, cassaient tout. L'exemple type étaient les caméras organiques que les hybrides dévoraient.

— Elles sont faites de chitine et ils trouvent ça bon. Je suppose que sur Ophiuchus IV la chitine est une matière abondante. Elle compose chez nous la cutine des crustacés... Pas mal de choses sont moulées dans cette chitine.

— La civilisation ophiuchusienne doit être étrange, remarquait Gus.

— Étrange et sans pitié... Basée sur le choix de ce qui est le plus profitable à la majorité, mais sans la moindre nuance, sans le moindre regret. La preuve, l'abominable Postulat. Leur décision prise, ils sont allés jusqu'au bout de leur intention. Les survivants de la Grande Panique ont été rayés du nombre des vivants sans la moindre hésitation. Ce sont des insectes organisés comme les abeilles ou les fourmis... Les fourmis ont survécu à la période glaciaire en fait puisqu'on en trouve dans les mines et, tiens, dans le fameux Tunnel Nord-Sud de Lady Diana. Les Ophiuchiens survivront.

— Pas ceux du S.A.S. en tout cas, répondit Gus, ils se sont entre-déchirés jusqu'aux derniers.

Le deuxième camp de base fut installé dans l'école maternelle de Sugar. Ils pourraient dormir là, se protéger des incursions des hybrides.

Gus vérifiait tous les détails, les combinaisons, la nourriture, les outils, les armes. Ils devraient, pour descendre dans les bas-fonds, négliger les ascenseurs ou les échelles, confectionner eux-mêmes un palan électrique autonome qui leur permettrait d'accéder aux différents étages.

— Kurts pourrait-il être prisonnier ?

— Les Garous ne font pas de prisonniers. Ou ils te mangent, ou tu deviens comme eux, prêt à tout. Kurts a dû sombrer dans le désespoir le plus noir, basculer comme moi dans la folie. Il s'était mis dans la tête que l'ordinateur dissimulait la plupart de ses mémoires dans les bas-fonds pourris de Salt ou de Sugar... En fait les mémoires sont en dessous de nous, dans une salle immense, complètement autonome et inaccessible. Les loupés n'ont jamais pu y accéder et nous, nous n'avons jamais trouvé le code. C'est peut-être préférable. Quand j'avais perdu la tête, j'aurais très bien pu aller là-bas pour tout saccager. Les pannes de l'ordinateur viennent des transmissions câblées que ces ordures s'amuse à bouffer.

— Il est quand même déréglé.

— Il s'est pendant des années, qui sait, peut-être un siècle, nourri de ses propres données... Quand un homme en vient à se nourrir de ses propres souvenirs, de ses fantasmes, de ses regrets, de ses amertumes, il déraile, gagatise. L'ordinateur central gagatise depuis longtemps avec, parfois, des moments de lucidité.

Pour donner le jour du départ, Gus attendait que deux agneaux soient prêts à la consommation. Il avait accéléré leur évolution et, d'ici quelques jours, ils seraient bons à être consommés. Il pourrait les préparer, les diviser en portions sous vide. Il avait donné de la viande de cochmouth à analyser au laboratoire biologique et les résultats ne le surprenaient pas. Une enzyme se signalait pour sa dangerosité dans le cas de formation d'un caillot de sang, combattait les streptokinases par exemple. De plus une bactérie se développait très vite dans l'intestin en cas de grosse absorption de cette viande et pouvait provoquer des hallucinations.

— Nous en mangions beaucoup, reconnaissait Lien Rag. Nous n'avions guère le temps de songer à notre nourriture, allions au plus rapide. Nous passions des heures à combattre ce foutu ordinateur, à essayer de sortir de cet enfer et les attaques des loupés à cette époque n'arrêtaient pas. Parfois ils étaient cent à nous assiéger des jours durant. Une fois j'ai été coincé quarante-huit heures dans un placard de transformateur où passaient vingt mille volts sous fort ampérage.

Il continuait à prendre des médiateurs chimiques mais les

cauchemars l'assaillaient, surtout lorsqu'un des dégénérés rejetés dans le vide sidéral venait cogner au hublot, monstrueuse fleur éclatée, dévoilant ses entrailles verdâtres et sa chair aux stries rouges. Tout autour du satellite c'était un immense cimetière, un jardin de chairs implosées qui erraient lentement selon les variations de S.A.S. Parfois elles paraissaient se libérer de son attraction, pour revenir en force se coller aux parois, bouchant tous les hublots de leur vision d'épouvante. Avec ces molécules bonnes pour la reconstitution de son cerveau, Lien Rag dormait des douze heures d'affilée, et Gus, à nouveau solitaire, n'échappait pas à une certaine angoisse, s'attendait au pire, à une attaque des loupés ou à une dislocation du satellite. Lien Rag lui avait dit qu'un système de destruction existait mais qu'il ignorait en quoi il consistait. Kurts et lui en avaient retrouvé trace dans les notices explicatives que parfois diffusaient certains terminaux cathodiques. Un peu comme ces règlements affichés à l'intérieur des plus anciennes stations ferroviaires sur Terre.

— Si jamais les loupés mettent la main dessus nous pouvons nous volatiliser dans le vide sidéral. Nous irons retrouver les autres qui paraded dans l'obscénité de leurs tripailles.

Gus se demandait si justement Kurts ne se trouvait pas parmi les cadavres extérieurs, flottant pour l'éternité. Lien Rag avait peut-être occulté cette fin atroce, en avait fait son obsession mentale au point de basculer dans l'inconscient. Oui c'était possible. Possible que les deux amis se soient même affrontés, battus, et que le pirate en soit mort.

L'important restait donc la découverte des scaphandres sidéraux qui permettraient de sortir du S.A.S. pour vérifier cette hypothèse. Gus se voyait mal aller d'un cadavre d'hybride à celui d'un technicien ophiuchusien, mais si c'était le prix à payer pour qu'ils se sentent libres, Lien Rag et lui, de retourner sur Terre ? Du moins si le corps de Kurts se trouvait parmi les milliers d'autres. Combien de jours seraient-ils nécessaires pour les vérifier tous, comment ne pas les mélanger puisqu'ils n'étaient jamais à la même place, sauf un fœtus de quatre mois qui s'obstinait, depuis que le cul-de-jatte avait débarqué dans le satellite, à hanter de son crâne en chou-fleur un hublot voisin. Il faudrait les marquer, les parquer dans une sorte de filet ?

Une fois de plus le système de génération d'eau tomba en panne. Un des malades avait dû mordre dans une conduite pour boire goulûment. Ils ne savaient même pas, pour la plupart, utiliser les points d'eau pourtant nombreux dans les deux parties de S.A.S. Il se rendit dans la salle de contrôle et découvrit qu'il s'agissait d'un simple disjoncteur claqué. Il le remit en place et l'eau coula à nouveau. Machinalement il s'approcha des écrans, toute une rampe sur la gauche clignotait, preuve qu'une caméra lointaine avait brusquement éprouvé le besoin, dicté par tout un système de paramètres

techniques, de diffuser des images.

Il attendit patiemment et quelque chose apparut enfin. C'était rond, constitué d'une série de cercles concentriques de couleurs ton sur ton.

Il s'était assis confortablement pour reposer ses bras porteurs et soudain sursauta.

— Un œil, c'est un œil, énorme !

CHAPITRE XIV

L'homme au chien de traîneau se nommait Wantchey et il accepta que Jdrien visite son élevage d'agneaux caraculs, principalement des caraculs blancs, d'une grande beauté, affirmait-il.

— Louez une draisine et faites-vous indiquer ma ferme d'élevage. Ici tout le monde me connaît. Mais venez seul. Il y a des visiteurs que je n'aime pas voir rôder autour de chez moi. Je suis desservi par une voie privée. Fermée par une barrière. Vous y trouverez un téléphone pour vous annoncer. N'oubliez pas de le faire... Sinon je ne réponds de rien.

Port Harri Station, la capitale de la Province, s'avérait d'une banalité navrante. Deux traintels inconfortables, quelques cafétérias, des bars pour trappeurs qui ne parlaient que de longues traques et du prix des fourrures.

Jdrien loua une draisine à vapeur monocylindre alimentée en bois fossile. Une mine employait une dizaine de bûcherons à cent cinquante mètres sous la glace pour abattre les érables de l'ancienne forêt canadienne.

Dans la nuit une présence hostile le sortit de son sommeil dans son étroit compartiment de traintel. Il finit par découvrir qu'un voyageur installé à côté le surveillait et maugréait mentalement de devoir rester éveillé, alors que son client dormait.

Très tôt il prit le chemin de la ferme d'élevage qu'il trouva sans difficulté, à cinquante kilomètres de la capitale, dans un paysage vallonné par de vieilles congères arrondies par le vent. Il s'approcha de la barrière, trouva le téléphone. À l'autre bout la voix de Wantchey lui répondit sèchement :

— Vous n'êtes pas venu seul, voyageur.

— Je vous assure que si.

— On vous suit. Les fermiers éleveurs installés sur le réseau s'en sont rendu compte et viennent de me prévenir. Qui êtes-vous, voyageur Jdrien, pour être ainsi surveillé par les Aiguilleurs ?

— Les Aiguilleurs ? Vous êtes sûr ?

— Dans cette Province ils sont des centaines et on n'a jamais très bien compris pourquoi. S'il vous plaît, passez votre chemin. Faites encore vingt kilomètres et arrêtez-vous sur une voie de garage signalée par une série de trois panneaux. Vous descendrez de votre draisine et vous franchirez les congères sur votre droite. Ensuite vous verrez bien.

Revenu sur le petit réseau public Jdrien repéra effectivement son homme, son voisin d'hôtel qui continuait de maugréer contre le froid, contre sa mission, contre son lococar au fuel dont le moteur était fatigué. Il suivit à la lettre les instructions, abandonna sa draisine pour franchir les congères et découvrit l'attelage de chiens et le traîneau. Un homme vêtu de fourrures blanches lui fit signe, l'invita à s'asseoir devant lui.

C'était Wantchey et il se tenait debout, jambes écartées, un pied sur chaque patin arrière. D'un claquement de langue les chiens démarrèrent sec et très vite le traîneau glissa dans un entrelacs de collines de glace où un inconnu aurait pu se perdre. Ils atteignirent en moins d'une heure la ferme d'élevage, y pénétrèrent par la plus éloignée des serres. Jdrien effaré découvrit une cinquantaine de chiens, dans des parcs, qui paraissaient joyeux de les voir arriver.

— C'est pour eux que vous venez, avouez-le donc. Les caraculs, vous vous en moquez ?

— C'est exact, reconnut le Messie des Roux. Est-ce pour vous empêcher d'utiliser ce mode de transport que les Aiguilleurs sont ainsi à l'affût ?

— Ils le prétendent, mais ils ont une autre raison de surveiller le coin. Venez.

Dans une enfilade de serres il aperçut les agneaux caraculs blancs qui venaient de naître. Sur la droite, isolés, quelques-uns, très noirs, et des métissés, avaient été séparés des autres. Les wagons d'habitation étaient également sous serre chauffée au bois.

— On va manger la soupe d'abord et ensuite on ira essayer des chiens. Dans un endroit où jamais les Aiguilleurs n'oseront se montrer et surtout pas celui qui en ce moment tourne en rond autour de votre draisine. Je le connais, c'est un vieux nommé Sandras, il m'arrive même de boire un coup avec lui. Il est du coin, sa famille a dû même s'y installer avant la mienne. Que cherchez-vous avec cette envie de chien ?

— La liberté.

Wantchey ricana :

— Ça, vous pouvez le dire. Quand je file vers le nord avec mon attelage et ma carabine je ne crains plus personne. Je sais où se trouvent les meilleurs ovibos, ceux qui se nourrissent de lichens, pas

les autres qui bouffent des rats et du poisson et dont la viande empest. Les miens sont regroupés depuis toujours au pied de falaises rocheuses où poussent ces lichens. C'est un petit groupe de soixante individus. J'en tue un tous les trois mois seulement.

— Votre famille est donc bien ancienne, voyageur Wantchey.

— Pas de voyageur, grimaça son hôte.

Dans la cuisine entra une femme au visage sombre, aux cheveux huileux nattés et deux enfants lui ressemblant étrangement.

— Nous sommes des Indiens, mon vieux, et nous habitons ici depuis des millénaires. Mes ancêtres chassaient le caribou qui se fait rare de nos jours... Dans le temps nous habitions plus à l'ouest mais nous sommes venus ici il y a cent cinquante ans pour les caraculs.

De sa vie Jdrien n'avait goûté une aussi bonne soupe. Elle était verte avec des morceaux de lard fumé.

— Ce sont des pois cassés. Nous les cultivons sur le fumier des caraculs. On n'en trouve pas dans le reste du pays... Vous savez que les caraculs sont arrivés en même temps que les Sandras et tous les autres ? Ici c'est le berceau de plusieurs familles d'Aiguilleurs. Il y a des régions comme ça. On dit que certains Indiens ne sont jamais que des chasseurs ou des pêcheurs, que tel village fournit des chauffeurs de locomotive. Ici ce sont des Aiguilleurs et des éleveurs de caraculs.

— On dit que Salt Station est leur centre de repos, est-ce vrai ?

— On en trouve pas mal en effet et je ne vous conseille pas d'y aller sans passeport. De toute façon vous ne trouverez pas un compartiment à louer dans le coin.

Il versait une bière légère dans leurs verres.

— Vous irez essayer vos chiens tout à l'heure. Il faut une initiation pour apprendre à les diriger mais ça ne devrait pas vous poser de gros problèmes.

Déjà Jdrien avait trouvé la promenade exaltante, les chiens atteignant une vitesse raisonnable sans paraître fournir de gros efforts.

— Je fais une sélection sévère et je m'attache plus à leur résistance qu'à leur pointe de vitesse. Quand je tue un ovibos qui une fois dépouillé me donnera dans les quatre-vingts, cent kilos de viande, il ne s'agit pas qu'ils s'écroulent sur le chemin du retour. J'ai des chiens de trait. D'autres veulent des chiens rapides mais ça les regarde.

Dans l'après-midi Jdrien essaya un équipage, apprit à les faire avancer, à marcher, à courir, à tourner à gauche ou à droite. Il sut comment les nourrir avec du poisson gelé que Wantchey achetait spécialement pour eux et qu'on trouvait en abondance tout autour de la banquise de la Baie d'Hudson.

— Maintenant, rentrez à Port Harri. Sandras ne comprendra pas ce que vous avez fait de la journée mais demain vous devrez choisir

un autre itinéraire. Pas besoin de draisine cette fois. Emportez vos bagages et prenez le train pour Labrador Station. Il y a de beaux élevages là-bas. Vous descendrez à Mary Station et vous attendrez. Laissez Sandras dans l'omnibus, mon vieux. Ici il nous encombrerait.

Le lendemain il s'arrangea pour quitter l'omnibus alors que celui-ci démarrait de Mary Station et Sandras ne parut même pas s'en rendre compte. Wantchey l'attendait dans sa draisine personnelle, surmontée d'un effarant chargement de bois.

— Mon père se nommait Ragus, lui dit Jdrien en cours de route. N'y aurait-il pas des descendants dans la région ?

Wantchey ne répondit pas sur-le-champ mais, une fois dans la serre d'élevage, il parut se souvenir de la question.

— Vous m'avez dit que c'était comment, le nom de votre père ?

— Ragus. On avait fini par dire Rag mais j'ai une aïeule qui était née dans le coin.

— Quand vous maîtriserez les chiens vous irez vers le nord-est, je vous indiquerai comment. Il y a par là-bas un bonhomme qui pourrait bien vous être utile. Il vit seul. Je veux dire en dehors de tout réseau. Même pas une ligne secondaire ou privée pour se relier au reste du monde.

— Comment fait-il alors ?

— Il ne vient jamais vers les autres, c'est plutôt le contraire. Il fait de l'élevage, se contente de laitages et de quelques légumes. Son nom est Omega, je n'invente rien. Bonne occasion pour vous de vous familiariser avec les chiens que je vais vous vendre. Il habite à quatre cents kilomètres d'ici et il vous faudra bien quatre à cinq jours pour arriver à lui.

CHAPITRE XV

Wantchey, avant l'aube, chargea le traîneau de provisions, d'une pelle tranchante pour construire un igloo, de poissons gelés et surtout d'un sac de vingt kilos de pois secs.

— Omega les adore. Il vous ouvrira les bras rien que pour ce sac-là. J'oubliais de vous dire que sa tête est mise à prix, dix mille dollars.

— Il est recherché par la police, il a commis un crime ?

— Oui, un grand, il est généalogiste et a fait des recherches sur toutes les familles de la province et, comme il a découvert quelques petites choses qui déplaisent aux Aiguilleurs, ceux-ci ont voulu l'arrêter. Il y a dix ans de ça. Il a trouvé refuge dans cet endroit inaccessible et, dans leur respect de la loi ferroviaire, les Aiguilleurs n'auront jamais le courage d'emprunter un traîneau ou n'importe quel autre moyen de transport pour aller l'arrêter là-bas. Je vous ai préparé une carte. Il y a très peu de points de repère, aussi je vous conseille de n'en oublier aucun. Vous passerez auprès de ma falaise aux ovibos. Pouvez-vous jeter un coup d'œil, voir si ces braves bêtes sont en bonne santé ? Merci.

Au début, les chiens se montrèrent assez capricieux et il descendit du traîneau pour courir à côté d'eux. Peu d'hommes faisaient ainsi et quand les chiens constatèrent qu'il pouvait continuer des heures, ils acceptèrent de collaborer avec lui. Il atteignit la falaise aux ovibos un peu avant la nuit, construisit son igloo avant de donner du poisson gelé à ses bêtes.

Le soir il s'endormit près d'un feu de bûchettes dont l'éleveur avait garni le traîneau et, le lendemain, il s'approcha de la falaise à lichens, compta les ovibos présents et nota le chiffre.

Dès le troisième jour il flaira la présence d'un homme seul, droit devant lui, et à la veillée, ses chiens hurlèrent d'avoir également senti le solitaire. Des loups égarés leur répondirent sans oser approcher.

Il fallait vraiment avoir des dons de télépathe pour découvrir

que dans ce tumulus de glace à l'horizon vivait un homme qui se consacrait à la réflexion et à l'étude. Ses pensées atteignirent Jdrien dès les premières heures, alors qu'il n'arriva en face du tumulus que dans l'après-midi. Même avec des appareils sophistiqués de détection les Aiguilleurs ne l'auraient jamais découvert.

Jdrien descendit du traîneau et marcha devant le chef des chiens. Il écarta les bras pour montrer ses intentions pacifiques mais faillit se laisser surprendre. Il se trouvait dans un défilé étroit de hautes falaises glacées lorsque la voix s'éleva sur sa droite :

— S'il vous plaît ne bougez plus sinon je serai au regret de vous loger une balle dans le gras de l'épaule. C'est douloureux et l'extraction n'est jamais facile.

Il obéit et les chiens se couchèrent tranquillement.

— Vous êtes Omega ? Je viens de la part de Wantchey.

— Tiens donc. Si on les écoutait ils viennent tous de sa part.

— Vous avez eu d'autres visiteurs ?

— Oui, souvent. La dernière fois il y a deux ans.

Jdrien sourit :

— Moi je vous apporte un sac de pois secs de vingt kilos.

L'autre se tut mais parut respirer plus fort. De sa cachette, que Jdrien avait repérée du coin de l'œil, il vit s'élever un nuage de vapeur.

— Vingt kilos ? Wantchey est généreux.

— Il m'a guidé vers vous quand je lui ai dit que le nom de mon père était Ragus.

— Ragus ?

— Depuis des générations on avait abrégé en Rag. Mais j'ai une aïeule qui avait des origines canadiennes. C'est ainsi qu'on disait encore à son époque, avant qu'on ne parle de Province de la Baie d'Hudson.

— Et qu'avait-elle de particulier, cette aïeule ? lança Omega avec ironie.

— Elle a laissé ses mémoires : *Mémoires d'une femme de langue française*. Mon père avait un exemplaire de ce livre qui est assez particulier. C'est un livre qui, à la première lecture, paraît insipide mais qui par la suite communique avec le cerveau du lecteur. C'est un livre télépathe. Mon aïeule l'était également. Et je crois que j'ai hérité d'elle cette anomalie.

Il y eut un bruit de glaçons brisés et Omega sortit de sa cachette. Il était immense et rendu encore plus énorme par ses fourrures. À la main il portait une mitraillette et un gros revolver pendait à sa ceinture.

— Voyons voir ces pois cassés. Ils n'ont pas gelé au moins ?

— Ils sont dans un sac isotherme.

— Marche devant, mon gars. C'est tout à côté. Tu laisseras les chiens dans l'entrée, à cause de mon élevage.

Omega vivait dans un curieux endroit à la fois igloo et serre, au milieu de poules, de lapins, d'une vache et de son veau, de brebis et de chats caressants. Les chiens de traîneaux gémirent quand Jdrien les abandonna. Ils l'avaient adopté et ne supporteraient plus ses absences.

— Ce sont vraiment des pois de chez Wantchey, je les reconnaîtrais entre tous.

Séparée des animaux par une plaque de plastique mobile, une immense bibliothèque s'étendait sur toute la longueur de l'habitat. Jdrien s'en approcha.

— Tout à l'heure, mon gars, viens boire un peu de thé. Il y a aussi du pain que je fais, moi.

Jdrien retourna s'asseoir en face du vieillard et aussitôt deux chats se disputèrent ses genoux tandis qu'un agneau venait tendrement bêler à ses côtés.

— Tu regardes mes livres, hein ? Tu es pressé au sujet de tes ancêtres ? Nous avons tout le temps. Il faut manger. Je t'attends depuis ce matin dans ma planque. Ce sont mes animaux qui t'ont détecté dès hier au soir. Ils étaient nerveux comme chaque fois qu'on reçoit des visites. J'ai pensé que c'était peut-être un Aiguilleur.

— Ils sont déjà venus ?

— Jamais. Par contre, des truands, oui, des Roux aussi, mais ils sont pacifiques. Je me demandais bien qui tu étais et je suis allé prendre mon poste en attendant que tu paraisses. Ça me fait sept heures d'attente. J'ai les pieds glacés.

Il ôta ses grosses bottes et massa ses orteils tout en mordant dans son pain tartiné de beurre :

— Mange. Ça c'est du fromage, et là c'est du yaourt. Il y a aussi de la purée de soja, mais attends ma soupe aux pois ! Je ne mets pas de lard puisque je suis végétarien, mais elle est quand même à s'en lécher les doigts.

Il observait son visiteur à travers le fouillis d'une chevelure et d'une barbe qui enfermaient ses yeux dans une résille de poils.

— Pourquoi recherches-tu tes ancêtres ? Venir si loin, risquer tous les dangers pour connaître ses origines, ce n'est quand même pas banal.

— C'est la présidente qui m'a demandé de venir.

Rapide comme l'éclair, Omega sortit son revolver de sa ceinture et le braqua sur lui.

— Espèce de faux jeton ! hurla-t-il.

CHAPITRE XVI

Jdrien comprit tout de suite la confusion que commettait Omega. Dans son esprit il découvrait que le vieillard ignorait que Yeuse remplaçait Lady Diana.

— La nouvelle présidente, dit-il lentement. Lady Diana est morte et c'est Lady Yeuse qui la remplace. C'est une amie de mon père qui veut savoir pourquoi les Aiguilleurs sont aussi nombreux dans cette Province, qui voudrait aussi élucider le cas d'un certain Palaga, Christoon Palaga.

— Lady Diana morte ?

— Ça fait déjà pas mal de temps et Yeuse essaye de combattre l'influence des Aiguilleurs. Elle se sent menacée dans ses ambitions de démocratiser la Compagnie, veut remonter dans leur histoire, mais certains documents lui échappent.

Omega posa le revolver devant lui, encore incrédule, fixant Jdrien à travers les poils de sa barbe qui rejoignait ses sourcils fort longs.

— Tu travailles pour elle ?

— Elle m'a prié de venir l'aider et c'est ce que je fais. Inutile de vous cacher que les Aiguilleurs m'espionnent et que sans le traîneau et les chiens je n'aurais jamais pu leur échapper.

— Tu n'aurais pas pu venir jusqu'ici autrement.

— Si, dit Jdrien. J'aurais pu voyager en dirigeable, en baleine volante et même à pied.

— Ah, mais tu es complètement dément, mon pauvre garçon !

— Voyageur Omega, vous vivez trop loin des hommes et vous ignorez trop de choses, ne serait-ce que la mort de Lady Diana et son remplacement.

— Je vis libre et je me moque de la politique. J'effectue des recherches généalogiques.

— Et ce faisant vous devenez suspect pour la caste... Et vous m'intéressez pour la poursuite de mes enquêtes. Je voulais me rendre

à Salt Station mais on m'a découragé. Là-bas il n'y aurait que des Aiguilleurs. L'endroit leur sert de lieu de repos, de séjour quand ils cherchent des loisirs avec leur famille.

Omega souleva son revolver, soupira :

— Tu es un drôle de corps, l'ami. Tu me parles de baleine volante, de dirigeables et affirmes que tu serais venu à pied ? Quatre cents kilomètres depuis la ferme d'élevage de ce brave Wantchey ?

Jdrien se leva lentement, ouvrit sa fourrure, puis le blouson qu'il portait en dessous, exhiba son torse.

— Un Roux ? Un métis ? Tu es un métis de Roux ?

Omega en tremblait d'émotion et lança son bras vers le garçon pour lui serrer la main :

— J'ai eu une femme métisse de Rousse qui a vécu ici des années avant de mourir... C'était la meilleure des femmes... Tu dois trouver qu'il fait chaud ici. Tu peux te déshabiller.

Jdrien ôta ses vêtements, sauf un caleçon court qui cachait son ventre.

— Tu es bien bâti... Et ta fourrure est magnifique. Mais d'où viens-tu donc ?

— De l'autre bout du monde, de la Compagnie de la Banquise.

— Attends, n'est-ce pas celle que dirige un nain ?

— Il n'est pas vraiment nain mais ses jambes sont très courtes. Effectivement je viens de là-bas et cet homme qu'on appelle le Kid est mon père adoptif. De moi, on dit que je suis le Messie des Roux mais je pense qu'il s'agit d'un quiproquo.

— Ton père était un Ragus ?

— Oui, il descendait de cette femme Ragus dont le père était de la région.

— Tu es Messie et télépathe ? Peux-tu me le prouver ? Dis-moi ce que je pense actuellement.

— Vous gardez vos préventions contre moi, vous vous demandez si je ne vous trompe pas.

— C'est vrai, mais ça c'est facile à deviner. Je me représente un objet précis et rare, dis-moi lequel.

Jdrien se concentra et sourit :

— Il s'agit d'une bouteille d'alcool de grains, voyageur Omega. Une bouteille que vous gardez depuis vingt ans sous une couchette.

L'homme se leva d'un bond et alla chercher le flacon qu'il rapporta avec respect :

— Tu es vraiment un sorcier. Est-ce que les Roux de la région te reconnaîtraient comme Messie ?

— Certainement.

— Alors tu les convoqueras et tu leur interdiras de chasser les renards argentés qui deviennent très rares. Ils vont finir par

disparaître, s'ils continuent à les tuer pour leur peau qu'ils échangent contre des sucreries qui leur gâtent les dents, et de l'alcool qui leur pourrit le foie. Nous, nous allons en consommer avec modération.

Plus tard, Omega le conduisit dans son bureau et commença ses recherches sur l'aïeul de Jdrien :

— Il y avait beaucoup de Ragus, à une époque.

— Ça remonte à quand ?

— Deux siècles, pas tout à fait. Les familles vivaient même dans un village, on ne disait pas station. Ils se sont ensuite dispersés rapidement... Très rapidement.

— Comme si un danger les menaçait ?

— C'est à peu près ça... Bien des gens descendent d'eux dans la région mais ont changé de nom à cette époque pour échapper aux pogroms, aux exactions qu'exerçaient sur eux d'autres habitants... On ne parlait pas encore d'Aiguilleurs, de caste des Aiguilleurs. Ils n'avaient pas la suprématie actuelle. Dis-moi, cette Lady Yeuse, comment est-elle donc ? Quel courage d'affronter ces gens-là !

— Elle est très belle.

— Jeune ?

— Une quarantaine d'années mais elle en paraît trente.

Omega le regarda en coin :

— C'est l'amie de ton père ou la tienne ?

— Elle fut l'amie de mon père mais celui-ci a disparu...

— Et c'est ton amie actuellement. La vie est ainsi. Cette femme métisse qui vivait avec moi était la fille d'une amie que j'ai connue autrefois. J'ai recueilli la fillette à onze ans mais j'ai quand même attendu ses dix-huit ans pour l'inviter à partager mon lit. Ne me prends pas pour un dangereux satyre.

Il soupira :

— J'aurais besoin de classer toutes ces fiches, d'utiliser un ordinateur, mais un ordinateur a besoin d'électricité et ici je n'ai pas de quoi l'alimenter. Je dois descendre dans le sous-sol glaciaire pour couper mon bois. Par chance la forêt n'est qu'à dix mètres là-dessous et je m'éclaire avec des lampes à beurre rance. Désolé, mon gars, si l'odeur est déplaisante une fois que la nuit tombe.

Il donna une grosse pile de fiches à Jdrien pour le faire participer aux recherches. De l'autre côté de la plaque de plastique tous les animaux les regardaient tranquillement faire. Dehors les chiens gémissaient de temps en temps dans le vent qui se levait.

CHAPITRE XVII

Les rails s'arrêtaient net devant la locomotive et ne continuaient que deux kilomètres plus loin. Contrairement à ses espérances, Farnelle n'avait découvert aucun aiguillage.

— On retourne en arrière vers le Réseau du 40^e, mam ?

Elle ne répondait pas. Les instruments de bord paraissaient perplexes et, pour la première fois depuis qu'elle vivait dans cette énorme machine, l'ordinateur ne parvenait pas à fournir une synthèse précise sur la barrière verdâtre à l'horizon.

— Nous allons passer la nuit ici et demain matin nous prendrons une décision.

Gdami sortit sur la banquise avec juste une fourrure sur le dos. Le petit métis supportait gaillardement les moins soixante extérieurs et s'amusait à courir autour de la machine, heureux de se dégourdir les jambes. Elle pouvait le surveiller grâce aux caméras conditionnées pour suivre les allées et venues du gosse. Toutes les données concernant son fils avaient été assimilées par l'ordinateur de bord qui, désormais, le prenait en charge où qu'il soit. Gdami aurait pu marcher des kilomètres, des zooms l'auraient immédiatement focalisé.

Ils ne dormirent pas très bien, Gdami se glissa dans son lit à deux heures du matin sans explication et elle pensa qu'il avait eu des cauchemars.

Le lendemain, bien avant l'aube, elle buvait son café en apostrophant l'ordinateur :

— Ça fait maintenant douze heures que tu réfléchis sur cette chose verte qui barre l'horizon et tu n'as toujours pas donné de réponse. Ou tu es dépassé, ou tu as pris un coup de vieux.

Plus tard elle eut l'idée de lui demander s'il y avait un quelconque danger à reconstruire les rails manquants. Et là encore il resta très évasif. Mais calcula qu'il faudrait plusieurs heures pour rétablir la circulation, les batteries bactériennes ayant quelques faiblesses. Plusieurs souches avaient disparu et le liquide nutritif qui

leur était destiné avait subi une série d'altérations.

— On y va quand même, décida Farnelle, je veux voir ce qui se passe là-bas.

Gdami la bouda toute la matinée, le temps que les rails de résine bactérienne soient mis lentement en place. Il éprouvait comme un pressentiment, certainement dû à son origine rousse. Elle avait décidé d'avancer avec prudence à toute petite vitesse, de laisser l'ordinateur faire les analyses les plus pointues afin d'avoir la meilleure des synthèses.

Il n'y avait plus d'éruption volcanique mais la suie et les cendres continuaient de tomber, souvent en gros paquets floculés. Malgré les jets puissants des nettoyeurs, les hublots restaient encrassés par cette matière et le jour extérieur avait du mal à pénétrer.

— Il faut retourner, mam... Bientôt on n'y verra plus rien.

— Dès que nous aurons effectué la jonction avec les rails anciens je prendrai une décision. Ne t'inquiète pas. Pour l'instant aucun danger véritable n'est signalé.

Vers midi l'ordinateur obtint une première information qu'il afficha sur l'écran :

— Présence protéinique élevée.

— Ça veut dire quoi ?

— Origine matière vivante.

Brusquement elle pensa à cette amibe géante au nord de la Banquise du Pacifique, celle qui donnait tant de mal aux Sibériens et au Président Kid.

— Est-ce une amibe ?

L'ordinateur affirma que non mais elle restait méfiante. La chose commençait de grossir, restait verdâtre malgré la suie qui la recouvrait sur des kilomètres carrés. D'après la télémétrie de bord, par procédés acoustiques et laser combinés, la hauteur de la barrière frôlait les deux mille mètres.

— Pas étonnant que le volcan de Tristan da Cunha soit caché.

La machine ralentit d'elle-même car les rails patinaient.

— Matière colloïdale, annonça l'ordinateur. Nous allons dépenser trois fois plus d'énergie pour progresser aux dépens des analyses et des conditions de vie.

— Ça veut dire quoi ? demanda Gdami qui, visiblement très inquiet, essayait de comprendre.

— Que la température pourrait baisser et que tout fonctionnerait au ralenti. Le réacteur va donner toute sa puissance aux alternateurs pour continuer d'avancer.

Et puis les écrans affichèrent avec un certain triomphalisme que la barrière verdâtre n'était qu'un gel, une solution colloïdale fantastique, une sorte d'écume, de colle, de forme arrondie. La

barrière formait un cercle de deux mille kilomètres de diamètre autour du fameux volcan.

— C'est tout de même incroyable, murmura Farnelle... Il rejette de la lave, de la suie, des cendres mais aussi de la gélatine ?

Les informations scientifiques s'en donnèrent à cœur joie, expliquant qu'en général la gélatine provenait de l'hydrolyse de l'osseine et que cette dernière était le constituant azoté du tissu cellulaire sous-cutané, du cartilage et surtout des os.

— Et ça sert à quoi cette gélatine ?

— Produits pharmaceutiques, microbiologie, industries diverses.

— Dangereux ?

En principe ce n'était pas dangereux de façon active, mais pour l'instant ça l'était de façon passive puisque les roues de la machine patinaient dessus.

— C'est impressionnant mais pas dangereux, murmura Farnelle.

Elle jeta un coup d'œil à son fils qui était blanc de terreur. Il ne savait dire pourquoi mais son origine rousse le mettait en garde contre la barrière verdâtre.

— Tu crois qu'on ne pourrait pas la franchir ?

— Il ne faut pas y aller, dit-il. Il ne faut pas.

— D'accord, calme-toi. Nous allons repartir tranquillement en marche arrière. Je ne sais pas ce qui se passe derrière cette barrière de gélatine mais ils ont trouvé le moyen idéal de refouler les curieux. Nous possédons la machine la plus puissante du monde et pourtant elle peine horriblement et bientôt fera du surplace, gaspillant en vain de l'énergie.

Une machine normale, diesel ou à vapeur, aurait renoncé depuis longtemps dans la crainte d'épuiser son combustible. Il lui fallait être raisonnable, revenir tranquillement vers le Réseau du 40^e, essayer de trouver une autre voie pour se dégager de cette région inhospitalière.

Au fur et à mesure que la locomotive géante s'éloignait de la barrière verte, Farnelle éprouva un regret. Pourquoi le volcan produisait-il de la gélatine, à partir de quelles fantastiques réserves d'ossements ? D'où provenaient ces derniers ? Elle demanderait à l'ordinateur de calculer quel tonnage d'os avait dû être utilisé pour créer une montagne de deux mille mètres de haut, et de plus de six mille kilomètres de circonférence. Au fait quelle était l'épaisseur de cette muraille, la télémétrie avait-elle pu la calculer ?

L'écran afficha une hypothèse affinée de mille à mille cinq cents mètres d'épaisseur. En tout la barrière circulaire représentait dans les douze mille kilomètres cubes de gélatine.

— Je n'ose même pas envisager les millions de tonnes d'ossements nécessaires pour obtenir cette gelée, murmura Farnelle abasourdie, impressionnée aussi. Comment le volcan avait-il pu se

procurer les squelettes nécessaires ? Les squelettes de quels groupes vivants ?

« Il faut essayer de ne plus y penser », se répétait-elle tout en sachant que les images, les mesures, les analyses faites par les appareils de bord venaient d'être stockées pour toujours et qu'un jour ou l'autre, une fois rassurée et éloignée de ce phénomène, elle retrouverait toute sa curiosité.

Bientôt les roues ne patinèrent plus et la machine put accélérer son retour, sa fuite plutôt. Les hublots se nettoyèrent enfin.

— En tout cas, se répétait-elle, c'est dissuasif. Et si une volonté intelligente se cache derrière cette barrière, elle n'utilise que des procédés pacifiques pour obliger les petits curieux comme nous à faire demi-tour.

L'ennui c'est qu'ils allaient se retrouver sur le Réseau interrompu du 40^e avec deux possibilités, retourner vers l'Est, ou s'enfoncer au sud en direction de la province panaméricaine de l'Antarctique avec tous les risques que cela comportait. La VI^e flotte qui patrouillait dans ces régions australes possédait une telle puissance de feu que la locomotive géante ne pouvait l'affronter.

CHAPITRE XVIII

Un ouragan d'une extrême violence balayait les bas-fonds de Salt et ils avaient dû s'enfermer dans un placard étroit pour ne pas être emportés par le souffle d'air puissant. Ils avaient vu voler toutes sortes d'objets et même deux Garous qui s'étaient fracassés contre une paroi, réduits en une bouillie sanglante qui ne pouvait même pas couler au sol, la tempête emportant des débris gluants pour les recoller ailleurs.

Ils avaient pu s'allonger, s'enfouir dans leur sac de couchage. Il fallait attendre le retour au calme qui pouvait demander plusieurs jours.

— Les tempêtes sur la Terre, surtout celles venues de l'Antarctique, ne sont rien à côté de celles-là, disait Lien Rag. Les différences de pression sont fantastiques et toujours provoquées par ces stupides hybrides qui ne font jamais un rapprochement entre leur folie destructrice et ces phénomènes-là. Ils devraient tous se trouver dans le vide sidéral, mais un jour les Ophiuchiens ont dû détraquer le système d'expulsion hors du satellite pour lutter contre leurs dissidents. En leur envoyant les Garous, ces monstres affamés, ils espéraient combattre sans prendre de risques.

— C'est ton hypothèse ou bien l'as-tu trouvée dans les mémoires de S.A.S. ?

— C'est Kurts qui en avait trouvé l'ordre donné par le dernier commandant, un certain Perth... Le dernier commandant avant la scission en deux fractions... Il y en a eu d'autres après lui, bien évidemment... Quand les rebelles ont quitté S.A.S. pour descendre sur Terre, partager le sort des humains rescapés de la Grande Panique. Cette planète glacée qui s'organisait en monde ferroviaire leur paraissait cent fois plus accueillante que ce satellite qui pourrissait depuis des siècles.

Le lendemain le vent tomba brusquement et ils purent sortir de leur placard. Tout autour d'eux c'était un enchevêtrement d'objets, de meubles, d'instruments et de débris animaux infranchissable. Ils

durent creuser un véritable tunnel durant le reste de la journée pour atteindre une pièce moins ravagée par l'ouragan. Mais plusieurs Garous déchiquetés gisaient en tas dans un recoin. Lien Rag s'en approcha, les retourna à coups de pied. Gus faillit lui crier d'arrêter mais il comprenait la haine de son cousin envers ces monstres irresponsables. Un réflexe de primitif inexcusable, mais il était inutile de créer un conflit pour autant.

— Ce sont des moutons-garous.

— C'est important ?

— Pour nous situer dans cette jungle, oui. Les moutons-garous sont les plus nombreux. Ils sont assez calmes lorsqu'ils sont végétariens. Ils deviennent la proie des prédateurs, les loups-garous par exemple.

— Pourquoi les Ophiuchusiens élevaient-ils des loups ?

— Pour établir un équilibre écologique sur Terre. Ils estimaient que certains animaux avaient trop proliféré et qu'il fallait y veiller. Ils se prenaient pour des dieux, agissaient toujours dans l'abstrait, passaient des journées en conférences pour discuter à perte de vue sur des détails ridicules, comme de savoir la couleur des fourrures des loups envoyés sur Terre. C'est ainsi que nous avons des loups rouges en bas parce qu'un de ces crânes pensants a estimé que cette teinte rappelant celle du sang impressionnerait les Roux.

Gus se souvenait que les Hommes du Froid adoraient un dieu qu'ils appelaient de différents noms auxquels ils ajoutaient toujours l'épithète rouge.

— Je sais, dit Lien Rag, ce fut le début de ma propre dissidence, quand j'étais un simple glaciologue de deuxième classe. Je me suis passionné pour les Roux. Je voulais tout savoir d'eux, leur origine, leur façon de vivre, leurs croyances... J'ai trouvé un livre d'un certain Oun Fouge et ce nom pouvait être l'altération de Loup Rouge en effet. Pour l'hémisphère Nord j'avais pour ma part cru comprendre qu'il s'agissait de Feu Rouge, allusion aux braises que les trains abandonnaient sur les voies. C'est ainsi que j'ai découvert ce fameux livre qui s'appelait La Voie Oblique. J'ai cru en avoir terminé avec mes recherches et il me fallut des années pour comprendre que c'était un faux. Habilement fabriqué pour occulter cette idée de Voie Oblique, lui donner un sens symbolique alors qu'en fait la Voie Oblique signifiait bien ce qu'elle désignait : une possibilité d'échapper aux deux dimensions imposées par la société ferroviaire, de lever les yeux vers ce ciel croûteux dans lequel existaient des objets volants comme ce satellite.

Plus loin une végétation incongrue, charnue, inquiétante, étendait ses ramifications sur des distances impressionnantes. Un fouillis spongieux, hybride lui aussi, fait de champignons fantastiques

et de plantes alimentaires en provenance d'Ophiuchus IV.

Pour la première fois Gus put voir les fameux pois mixtes qui paraissaient constituer le régal des anciens occupants de S.A.S. Mixtes, car dans une enveloppe fibreuse, cellulosique, était enfermée une sorte de ver blanc constituant les protéines du légume.

Là, en face de lui, il pouvait suivre le processus de la formation de cette légumineuse. Un arbre au tronc torturé dont la croissance limitée par le plafond retombait en frondaisons noirâtres. Les fameux vers blancs s'attaquaient au fruit naissant, paraissaient se griser d'une substance gluante qu'ils trouvaient dans le calice apparent. Ils se laissaient, ivres morts, enfermer dans le pois de la taille d'une cerise d'autrefois.

— Écœurant, murmura-t-il.

— Je ne trouve pas, gloussa Lien Rag qui en cueillit un de mûr et le croqua.

Plus loin, un troupeau de moutons-garous s'occupaient à dévorer des plantes grasses dont le jus les barbouillait de vert. Ils s'enfuirent à travers les troncs gluants, disparurent.

— Ceux-là ne méritent même pas un coup de laser, dit Lien Rag. Ils sont craintifs mais peuvent devenir aussi prédateurs que les carnivores. Parfois ils se laissent emporter par un coup de vent, ne savent plus retrouver leur jungle d'origine et se mettent à bouffer n'importe quoi, les caméras organiques par exemple.

La jungle devenait savane avec de hautes herbes où rampaient des hybrides invisibles qui s'enfuyaient de façon déroutante. Lien Rag parla de rats-garous, une aberration incroyable du système embryogénital.

— Je préfère ne pas les voir, dit-il. La dernière fois c'était un de ces rongeurs avec une tête humaine au regard insupportable. Ils bouffent de l'herbe, aussi étrange que cela paraisse, mais eux aussi peuvent s'attaquer à n'importe quoi lorsque l'herbe vient à manquer. Il suffit d'une période sèche de trois jours et tout ça fane à toute vitesse. Il n'y a plus rien et le lendemain les plantes recommencent à proliférer.

La puanteur leur tomba dessus brusquement, insupportable, et ils enfilèrent la cagoule de leur combinaison isotherme, prirent leurs dispositions. Gus, qui se traînait sur ses fesses, comptait sur Lien Rag pour utiliser son laser.

— C'est un cadavre énorme.

Impossible à identifier mais la masse de chair avait dû peser une tonne au moins. Peut-être un cochon atteint de gigantisme. Sa chair en pleine décomposition grouillait.

— On dirait les mêmes vers que ceux des pois mixtes.

Lien Rag fut pris d'une nausée incontrôlable et n'eut que le

temps d'ôter sa cagoule pour vomir.

— Ces vers ne sont pas seulement végétariens, continua Gus impitoyable. Dans ce cas pourquoi si on les avale ne se nourriraient-ils pas de nos entrailles ?

— Les Ophiuchusiens en mangeaient des quantités impressionnantes sans paraître en souffrir.

— Oui mais ils étaient quand même différents de nous.

Ils s'éloignaient de la charogne et soudain un bruit infernal les alerta. Lien Rag traîna Gus vers un recoin envahi par des sortes de ronces molles, et ils aperçurent une horde de cochons énormes qui traversaient la savane.

— Ce ne sont pas des hybrides, remarqua Gus.

— Non, mais ils sont aussi gros que des bœufs... Voilà ceux qui les traquent. Tiens ton laser prêt.

Des loups-garous rouges arrivaient, les uns courant à quatre pattes, les autres debout sur des jambes humaines. Tous avaient quelque chose d'emprunté à l'homme ou à la femme. Un mufler en forme de caricature de visage, des mains pour terminer leurs pattes, des torses de femmes, des organes sexuels et jusqu'à une magnifique chevelure blonde qui flottait en écharpe depuis la tête d'un énorme loup au rictus inquiétant. Ils disparurent très vite et les deux hommes soupirèrent de soulagement.

— Je me demande si nos lasers auraient été suffisants pour les arrêter tous, murmura Lien Rag.

CHAPITRE XIX

Tard dans la nuit, dans l'odeur suffocante du beurre rance alimentant leurs lampes, Omega et Jdrien consultèrent les fiches. Ils avaient déjà une demi-douzaine de cartes concernant des Ragus de la Province, encore qu'aucun d'eux ne portât ce nom-là, par prudence, de crainte de se faire remarquer par les espions des Aiguilleurs.

— Vous savez, dans n'importe quelle station de cette région, même la plus misérable, des gens travaillent pour les Aiguilleurs. Ces derniers ne peuvent être partout et ils payent des supplétifs qui s'efforcent de ne pas révéler leur duplicité. On les repère facilement car la plupart ne travaillent presque plus, certains de toucher régulièrement de l'argent. Mais d'autres assez malins passent inaperçus... Les Ragus, depuis près de deux cents ans, sont traqués par la caste et ils ont changé de nom.

Jdrien tira une carte au hasard, la lut :

— Farmer... Comment savez-vous que ce type-là, par exemple, a changé de nom ?

— J'ai mes propres sources, une série de registres écrits à la main sur les naissances, les décès, les mariages. Il n'y a qu'à suivre la filiation pour parvenir à ce résultat.

— Les Aiguilleurs peuvent également le faire ?

— Un jour, ils ont fourré tout ça dans un ordinateur, le chargeant de sélectionner les Ragus, mais ils n'ont pas pu utiliser les fameux registres disparus entre-temps. Ils ont dû agir un peu au hasard, si bien que trente à quarante pour cent des Ragus leur ont échappé. Satisfaits du résultat, ils n'ont pas essayé de continuer la traque de façon systématique mais il arrive encore qu'un Ragus commette une imprudence... Les espions des Aiguilleurs sont toujours à l'affût. Il y a deux ans un certain Minacle s'est trahi parce qu'il avait bu. L'imbécile s'est amusé à lire dans la pensée des gens, pour les émerveiller... Or, la télépathie est une des caractéristiques des Ragus. Tous n'ont pas ce don mais les Aiguilleurs savent que certains le

possèdent. Minacle, sa famille, ascendants et descendants, ont disparu en une nuit et jamais personne n'a su ce qu'ils étaient devenus.

— Vous croyez qu'ils ont été liquidés ?

— Ou ils se sont enfuis.

— Voyons, comment pouvez-vous savoir ce qui se passait il y a deux ans dans une station perdue, vous qui ignoriez que Lady Diana était morte et remplacée par Lady Yeuse ? Vous n'avez ni radio ni moyen de correspondre avec vos proches voisins.

— Ces derniers sont loin mais Wantchey, l'éleveur de chiens qui vous a fourni votre attelage, vient régulièrement me voir et me donne les dernières nouvelles. Voici cinq ans il a même amené ici trois Ragus, une mère et ses deux filles, le père avait disparu. Je les ai cachées quelques mois, le temps qu'une association les prenne en charge.

— Une association de Ragus ?

— Pas spécialement, une association de gens persécutés par les Aiguilleurs... Je pense qu'il s'agit de Rénovateurs du Soleil ou de dissidents catholiques... Il y en a dans le coin qui refusent le Néo-Catholicisme et qui sont adeptes du Grégorisme. Vous en avez entendu parler ?

— Mon père, Lien Rag, avait enquêté sur ces gens-là. Ils considèrent Grégoire XVII comme le dernier pape légal, si j'ose dire, alors que les Néos restent ennuyés lorsqu'on leur demande quelle fut la succession des Saints-Pères durant la Grande Panique. Ces Grégoriens vivent en communautés agricoles comme leur apôtre l'a fait, refusent le luxe et espèrent que le Soleil reviendra lorsque Dieu, attendri par leur saint Grégoire XVII, acceptera de lever la terrible vengeance qu'il a voulue pour punir les hommes. Les Glaces sont pour eux ce qu'était le Déluge pour les anciens chrétiens. Ils se sont donc alliés aux Rénovateurs pour aider les réprouvés...

— Les Rénovateurs mystiques, je suppose ?

— Tiens, fit Omega, c'est ainsi que vous les appelez ? Oui en quelque sorte c'est ça, mais moi je dirai plutôt qu'il s'agit d'une secte ridicule, avec leurs messes noires, leurs grimoires qui ne sont que d'anciens traités d'astronomie, et encore, quand il ne s'agit pas d'astrologie...

— Ils sont nombreux, par ici ?

— Encore assez, surtout dans les plus misérables stations, là où la température n'atteint même pas les dix degrés, où les gens vivent dans le froid, la faim. Que voulez-vous qu'ils fassent s'ils ne veulent pas devenir fous ou suicidaires ? Ils prient saint Grégoire XVII ou bien créent une section de la Secte des Rénovateurs superstitieux. Ils prétendent que le Soleil leur apparaît parfois, les réchauffe même, juste eux, pas leurs voisins. Ils vivent dans des conditions incroyables.

— Les Aiguilleurs recrutent leurs séides de quelle façon ?

— Toujours parmi des ratés, des aigris... Pour quelques dollars certains sont prêts à égorger une demi-douzaine de personnes... Ils s'infiltrèrent partout, chez les Rénos, les Grégoriens, essayent de découvrir la filière qui permet d'évacuer les proscrits sans danger... Pour appartenir à cette filière il faut montrer patte blanche. Pas fous, les organisateurs tendent des pièges dans lesquels les espions des Aiguilleurs tombent le plus souvent.

À quatre heures du matin il alla chercher la théière et de quoi manger un morceau. Il tartina du pâté végétal qui avait bon goût.

— Il m'arrive de ne pas me coucher de la nuit et de dormir quelques heures le jour, mais les animaux s'inquiètent. La brebis vient me lécher les pieds et les volailles sautent sur moi pour me picorer doucement le visage, de crainte que je ne sois mort. Ce qui m'arrivera prochainement, puisque j'approche de quatre-vingts ans.

Jdrien se projeta dans l'avenir et retrouva trace d'Omega. Le bonhomme avait devant lui encore de belles espérances. Il le lui dit et l'autre haussa les épaules :

— C'est de la sorcellerie, ça... D'accord pour lire dans mon esprit puisque les Ragus sont célèbres pour leurs dons de télépathes, mais aller voir dans le futur si j'y suis, à d'autres !

— Et pourtant c'est la vérité.

Le vent soufflait fort, faisant rouler de petites boules de glace sur le toit de la serre et de l'igloo, mais Omega assurait que le trajet des plus grandes congères passait bien plus loin.

— Il y a même des petits glaciers, parfois.

Jdrien commençait d'avoir sommeil et le vieillard l'envoya se coucher. Il croyait n'avoir dormi qu'une minute lorsque Omega l'agaça avec une de ses fiches, en lui tapotant le nez :

— Regardez ce que je viens de découvrir... Ça, c'est un Ragus facile à trouver. Il se nomme Galiaga et habite dans une ferme d'élevage d'alevins de morue. Je vous indiquerai comment l'atteindre en traîneau à chiens. Il est relié à un réseau par une voie unique.

CHAPITRE XX

Toute la famille Galiaga se consacrait à l'élevage des petites morues, les vendant par containers entiers à d'autres fermiers qui les faisaient grandir pour les usines de conserves. Dans un bassin, ils conservaient les grosses reproductrices qu'ils devaient tuer régulièrement lorsqu'elles devenaient moins fertiles. Ils en salaient les quartiers, conservaient les foies dans leur huile.

La famille des Galiaga se composait de douze personnes. L'ancêtre avait soixante-dix ans, puis venait le fils unique qui avait épousé une femme esquimaude. Ensemble ils avaient eu six enfants dont deux s'étaient mariés. Un petit-enfant venait de naître, auquel on faisait régulièrement boire de l'huile de foie de morue pour le rendre plus fort. Toute la famille en prenait aussi et tous étaient des gaillards et des gaillardes, impressionnants de robustesse et de placidité.

Mais parfois le vieux Galiaga, que l'on appelait Pi, rejoignait son fils Harp autour des bassins et ils chuchotaient ensemble durant des heures. Leur inquiétude constante était que les Aiguilleurs ne percent un jour leur véritable identité.

— Il y a eu des photocopies, des registres autrefois, j'en suis certain, affirmait Pi, mon grand-père l'avait en mémoire. Si jamais ces copies tombent entre les mains de la caste nous sommes perdus. Nous devrions organiser un système de fuite sans utiliser le chemin de fer.

— Jusqu'à présent rien ne s'est passé, disait Harp. Et nous sommes prudents.

— J'ai des craintes à cause de cet enfant, mon arrière-petit-fils. Pourtant je l'aime de tout mon cœur, mais lorsque nous le présenterons aux Services de Santé, si jamais ils découvraient une anomalie sanguine ? Je sais que depuis des siècles nous nous sommes mélangés à d'autres personnes, mais sait-on jamais ? Il faudrait prélever une goutte de son sang et la faire analyser secrètement.

— Le pauvre gosse, lui faire mal ?

— Juste une goutte qu'on recueillera sur la plaque de plastique

habituelle. Il faudra aller loin pour trouver un médecin qui veuille bien l'analyser.

— Et si jamais son sang est révélateur de nos origines ?

— Il faudra s'enfuir. Chaque fois que l'un de nos petits-enfants est né nous avons eu très peur. Nous avions un ami qui était Grégorien et qui faisait les analyses, mais depuis il est mort... Je suis très inquiet, Harp. Il faut nous attendre au pire.

C'était tous les jours la même chose et le fils unique commençait d'éprouver quelques angoisses lui aussi, se demandait comment ils pourraient s'enfuir si les Aiguilleurs bloquaient leur voie unique. Il aurait fallu des chiens, des traîneaux, comme certains, mais c'était également interdit, considéré comme un crime lèse-société ferroviaire. La plupart des éleveurs en possédaient pour la chasse et la pêche, cachaient les attelages à distance, dans un igloo qui se confondait avec la monotonie de la banquise.

— Tu devrais t'enquérir du prix des chiens, en acheter un régulièrement.

— Non, dit Harp, ça ne vaudrait rien. Il faut l'attelage complet, sinon ils risquent de s'entre-dévorer. Je me suis renseigné là-dessus, tu sais.

Anka, l'Esquimaude, comprenait leur désarroi en les voyant ainsi discuter. Elle aussi pensait aux traîneaux et aux chiens de sa tribu d'origine. Mais celle-ci, pour échapper à la civilisation du rail, vivait désormais dans le Grand Nord. Il aurait fallu les rejoindre pour être aussi libres qu'eux, mais comment ? Pourtant l'élevage des alevins marchait bien et ils vivaient confortablement, achetant de quoi se vêtir et enjoliver les wagons d'habitation. Grâce à l'huile de poisson raffinée, ils produisaient leur électricité, n'avaient jamais froid. Les enfants étaient tellement habitués qu'ils faisaient la grimace lorsqu'on leur parlait de promenade sur la banquise, d'aller pêcher dans les trous aux harengs ou à phoques. Ils préféraient rester dans l'intérieur de la grande serre à regarder des films à la télévision, et ils se rendaient à la cross station voisine pour s'amuser un peu, manger dans une cafétéria des plats qu'ils ne trouvaient pas chez eux.

— Il faut déjà faire cette analyse, disait Pi... Demain matin, j'irai à Cross Pana voir si je peux trouver des recommandations. Il y a des Grégoriens et aussi des Rénos qui me font confiance.

Harp n'aimait pas que son vieux père s'en aille avec son antique draisine à vapeur qui tombait régulièrement en panne une fois sur deux. Et la dernière fois, une patrouille d'Aiguilleurs lui avait porté secours en pleine solitude, en profitant pour vérifier son identité et lui faire une prise de sang, prétextant qu'ils cherchaient des chauffards alcooliques. Ils l'avaient ramené jusqu'à la ferme, et Harp s'en était débarrassé en leur donnant des foies de morue et des quartiers de

poisson salé. Mais il valait mieux ne pas avoir l'air de vouloir les corrompre. Ces gens-là se méfiaient de tout. En fait ils ne servaient pas tellement pour la bonne marche des trains, dans la région, le dispatching étant d'une grande simplicité. Ils avaient tous un rôle policier et protégeaient leur capitale, Salt Station. Personne dans la famille n'avait jamais été tenté d'aller dans cette agglomération. De toute façon on ne pouvait pas y séjourner la nuit. Ceux qui étaient allés là-bas en gardaient une impression bizarre. On les avait regardés comme des bêtes curieuses, voire dangereuses, on se retournait sur eux et dans les magasins et les cafétérias le personnel faisait mine de ne pas les voir.

— Il y a des alevins tachés de jaune, dit Harp, je crois qu'on va de nouveau avoir une épidémie. Ils manquent d'oxygène dans ce bassin, il faut les régénérer complètement.

Pi retourna dans son compartiment d'habitation, il s'occupait de la comptabilité. Sa bru, l'Esquimaude, lui apporta de la bière.

— Dis-lui, Anka, qu'il faut prévoir notre fuite. Ça peut arriver comme ça, et en moins d'une heure nous devons être déjà loin. Ces imbéciles d'Aiguilleurs n'iront jamais à notre poursuite en dehors des rails.

— Je le lui répète. Nous pourrions rejoindre ma tribu, ma famille, là-haut. Même par le train, en nous en allant séparément, un peu chaque jour. Les enfants grimacent à la pensée de passer des jours et des nuits sur la banquise, d'habiter dans des igloos et de pêcher dans des trous. Mais il faudra bien qu'on apprenne à survivre ainsi. Sinon ce sera la fin.

Les Esquimaux étaient à peine plus tolérés que les Ragus, les Rénos et les Grégoriens, mais on en voyait dans les stations qui nettoyaient les quais. D'autres tenaient de petites boutiques de poissons ou de viande de phoque.

— Pi, cria Harp, les enfants me signalent quelque chose à l'Est. Sur la banquise. Un point noir qui se déplace et paraît venir vers ici.

CHAPITRE XXI

Ne pouvant se déplacer lui-même, en raison des complications diplomatiques qu'aurait entraînées son voyage en Panaméricaine, le Président Kid lui avait envoyé son secrétaire particulier, Fields. Un jeune homme d'apparence frêle, timide et inquiet. Il avait voyagé en train spécial depuis la Compagnie de la Banquise et ceci en moins d'une semaine, ce qui constituait un véritable exploit. Pour la circonstance le convoi avait emprunté le Réseau de l'Antarctique, le Réseau de Patagonie avant d'atteindre New York Station.

Et Fields était dans son bureau présidentiel, lui tendant un message du Président Kid.

Ma Chère Lady Yeuse,

C'est avec une infinie tristesse que je vous annonce la mort de votre mari, l'écrivain Ruanda, dit R, qui s'est éteint cette nuit à la suite d'une longue maladie. Dès que j'ai été averti que sa fin était proche je me suis rendu à son chevet dans la station de Kaménépolis que vous connaissez bien et qui vous doit tant. R m'a reconnu et m'a chargé de vous transmettre son adieu. Il n'était pas triste à l'idée de mourir, au contraire, et il m'a même demandé si je ne pensais pas que l'au-delà était peut-être baigné de soleil, de ce soleil qui avait occupé une place si importante dans son œuvre, que ce soit ses romans ou ses pièces de théâtre. Ensuite il est entré en agonie et j'ai tenu à rester pour lui fermer les yeux. Je vous envoie mon fidèle Fields pour vous faire part de cette pénible nouvelle, ne voulant pas confier aux liaisons officielles un tel message. En souvenir de cet homme qui nous relie à notre passé, je vous prie de croire en mon affectueux soutien. Président Kid.

Elle hocha la tête, tourna le dos à Fields et s'approcha de la grande baie en verre blindé qui donnait sur un jardin suspendu.

— Vous avez d'autres détails, murmura-t-elle, la gorge nouée de sanglots refusant de se libérer.

— Oui, voyageuse, pardon Lady Yeuse... Votre mari a demandé à être incinéré. L'urne sera disposée dans le hall central du grand

théâtre de Kaménépolis. Les obsèques ont été grandioses et un jour de deuil a été prescrit dans toute la Compagnie de la Banquise. Toutes ses œuvres seront rééditées et inscrites aux programmes de toutes les écoles.

Elle restait le dos tourné, incapable de pleurer, de crier, de réagir. Son mari. Si peu. Ils ne s'étaient pas rencontrés depuis des années. Pourquoi l'avait-il épousée ? Ensemble ils avaient donné à Kaménépolis un éclat souverain dans le monde des Arts et de la Culture. Désormais on venait du monde entier assister aux créations de spectacles, quels qu'ils fussent.

— Voulez-vous boire quelque chose ?

— Je vous remercie, Lady Yeuse, mais tout va bien. Avec votre permission je vais me retirer et demain mon train spécial reprendra le chemin de la Compagnie de la Banquise.

— Déjà ?

— Le Président Kid a besoin de moi.

— Comment est-il ?

Fields hésita :

— Il travaille beaucoup et il est seul, très seul.

— Personne ne partage sa vie ?

— Non, Lady Yeuse, personne... Dernièrement la visite de voyageuse Floa Sadon l'a quelque peu réjoui, mais la présidente de la Transeuropéenne est repartie et le Président a repris sa lourde tâche.

— Le Viaduc ?

— Le Viaduc et bien d'autres projets. Le Viaduc doit faire cette année un bond en avant de cinq cents kilomètres.

— C'est parfait.

— Lady Yeuse, puis-je parler en toute liberté ?

Elle se retourna pour le fixer avec attention.

— Le Président Kid m'a chargé d'une mission discrète.

— Vous pouvez parler.

— Il veut savoir si son fils adoptif Jdrien a bien rejoint votre Concession.

— Tout va bien. Je n'ai pas de nouvelles récentes mais il effectue des recherches que personnellement je ne pourrais pas entreprendre. Vous pouvez donc le rassurer sur ce point.

— Je vous en remercie. Le Kid aimerait bien vous rencontrer prochainement à la frontière de l'Antarctique, pour vous entretenir de problèmes économiques concernant nos deux Compagnies.

— Qu'il me fixe une date et je m'y rendrai.

Fields s'inclina :

— C'est tout, Lady Yeuse. Je vais me rendre à la CANYST pour rencontrer notre délégué permanent qui est aussi notre ambassadeur auprès de votre présidence. Je ne crois pas que je vous reverrai avant

mon départ, mais si d'ici là vous aviez un message pour le Président, je suis à votre entière disposition.

— Je pense que non et je vous souhaite un retour agréable dans votre grandiose Compagnie.

Seule, elle alla s'asseoir à sa table de travail et essaya d'imaginer Ruanda mort, se rendit compte que son visage s'était effacé dans sa mémoire, à l'exception de ses yeux aux paupières tombantes qui lui donnaient un air triste.

Peu après Reiner pénétrait dans son bureau pour la conférence habituelle. Il parla de différents problèmes scientifiques avant d'en venir à celui de Salt Station, dans la Province de la Baie d'Hudson.

— Il semble que le nombre d'Aiguilleurs envoyés en repos dans cette station de vacances ait augmenté de trente pour cent, ce qui me paraît surprenant. Mais les conventions signées avec les Aiguilleurs interdisent d'aller voir sur place ce qui s'y passe.

— Vous avez une hypothèse ?

— Eh bien, d'après mes renseignements, ils sont inquiets. Ils redoublent de méfiance, ne cessent de contrôler les gens du pays, font des recherches généalogiques.

— Des recherches généalogiques ?

— Sur d'anciens habitants... Je veux dire sur des descendants d'anciens habitants. Comme si ces gens-là étaient susceptibles de les gêner... Vous savez qu'une tribu d'Esquimaux a cru voir jadis des rails lumineux qui s'élevaient vers le ciel, selon un angle de vingt à trente degrés environ... Cette légende figure sur des peaux de bêtes dans des dessins très précis. On distingue la banquise, les deux rails lumineux de couleur plutôt orange. Or, j'ai appris que les Aiguilleurs traquaient les vendeurs de ces peaux. Ils en ont confisqué des monceaux qu'ils ont détruits.

Yeuse fit servir du thé. Depuis la visite de Fields elle avait froid malgré le chauffage puissant de son train présidentiel.

— Vous en avez eu entre les mains ?

— Des photographies en couleurs... Très belles. C'est un dessin très naïf mais qui ne varie guère d'une peau à l'autre, comme si la mémoire collective des Esquimaux restait absolument fidèle, depuis des générations, à ce que les yeux ont vu.

Il accepta de boire du thé et continua de faire son rapport sur les Aiguilleurs. Il se passionnait pour ces recherches, cherchait à comprendre l'énigme Palaga, ce Maître Suprême des Aiguilleurs qui aurait vécu plus de cent cinquante ans.

— Chobi, le président de la commission provisoire de surveillance, entretient des relations secrètes avec Maliox. Et en même temps il paraît collaborer avec Jeb Interson à la mise en place de nouvelles entreprises financières.

— Vous voulez dire que Jeb Interson se rapprocherait de la caste qu'il a toujours détestée ?

— C'est possible. Vous l'avez écarté des hautes fonctions auxquelles il aspirait et il cherche à s'unir à vos ennemis, c'est de bonne guerre.

— Y aurait-il complot ?

Reiner secoua sa tête avec tant de vigueur que ses lunettes glissèrent sur son nez étroit :

— Pas du tout... Pas pour le moment. Cependant, les Aiguilleurs recherchent des alliances et c'est un signe de faiblesse. Maliox n'est pas le vieux Palaga et ils sont déboussolés, en quelque sorte. Je voudrais bien savoir ce qui se passe à Salt Station. J'essaye de trouver quelqu'un de sûr à envoyer là-bas mais la caste effraye tout le monde. Et ils ont vite fait d'acheter les consciences. Leur trésor est inimaginable. On dit qu'ils payent de grosses sommes à de simples espions.

Elle ne lui avait pas parlé de Jdrien. Ni à lui ni à personne. Le fils de Lien Rag agissait donc dans la plus grande clandestinité. Elle-même ignorait où il se trouvait, il n'essayait même pas d'entrer en contact télépathique avec elle, comme s'il craignait que son message ne soit capté par un autre cerveau.

— J'ai appris que certains registres d'état civil auraient disparu pour une certaine époque, qui remonte de cent cinquante à deux cents ans. Il est donc difficile de comparer ce que nous savons avec la réalité légale.

CHAPITRE XXII

Ils campaient dans une jungle de métal amolli par les excréments d'une faune répugnante. Des coulées métalliques formaient des arbres, des rainures, d'autres serpentaient sur le sol ou dans les airs. On ne savait pas en fait où étaient le sol et le plafond. Les deux cousins circulaient comme ils le pouvaient, rampant la plupart du temps dans des carcasses de machines métamorphosées en objets mous, répugnants de rouille. Un jus rouge s'écoulait de plaies béantes et l'odeur parfois était pestilentielle. Gus, habitué de par son infirmité à se déplacer à l'aide de ses bras, montrait plus de rapidité que Lien Rag qui suivait difficilement, encore amoindri par des années de régression mentale. Régulièrement Gus l'obligeait à avaler ses remèdes régénérateurs du cerveau et de la tonicité musculaire.

Ils avaient trouvé une plate-forme plus solide que le reste, y avaient installé leur tente et essayaient de préparer du thé dans l'atmosphère imbibée d'humidité.

— Des hectolitres de pisse, des tonnes de merde sont en dessous de nous et mieux vaudrait ne pas tomber dans cette fosse. Depuis des siècles les loupés s'y soulagent, alors que le système de régénération hydraulique ne fonctionne plus dans ces bas-fonds, expliquait Lien Rag.

— Un jour, dit Gus, j'ai aperçu sur un écran de la salle de contrôle des tas de scaphandres sidéraux. Impossible depuis de faire réapparaître cette image pour situer où se trouve le stock. Mais avant que nous ne venions ici j'ai eu une autre vision, terrifiante.

— Il y a toutes sortes de visions, dit Lien Rag sans s'émouvoir. Nous savions Kurts et moi que même nos fantasmes pouvaient se matérialiser par je ne sais quelle alchimie et apparaître brusquement sur les écrans.

Devant l'expression de Gus il insista :

— Non, ce n'étaient pas des hallucinations. Un jour je rêvais que j'étais avec Yeuse dans une scène particulièrement érotique et cette

scène a été visualisée sur plusieurs écrans. Kurts l'a vue et lui qui était pudique était très gêné de découvrir ça...

— J'ai vu un œil, un œil énorme qui flottait dans les vapeurs glacées des cryo-magasins, dit Gus. Je ne voulais pas t'en parler avant le départ mais depuis j'en rêve toutes les nuits.

— Un œil isolé ?

— Énorme... Derrière je voyais à peine ces quartiers monstrueux de viande accrochés dans le cryo... Dieu sait s'ils sont fantastiques, eh bien, l'œil l'était encore plus.

— Le thé est chaud. Il faudra faire cuire nos aliments car les bactéries grouillent dans cet air visqueux et elles sont virulentes.

Ils dînèrent et Gus se glissa d'abord dans son sac de couchage, Lien Rag devant veiller. Dans ces profondeurs, le système artificiel de douze heures de nuit et douze heures de jour ne fonctionnait jamais très bien, mais ce soir-là ce fut soudain l'obscurité épaisse, gluante, accompagnée aussitôt des bruits qui jusque-là n'étaient pas audibles. Le métal mou se comportait bizarrement. Il ne vibrait pas, il paraissait s'égoutter. Oui, c'était un bruit de pluie qui leur parvenait et Gus ne chercha plus le sommeil, se tint prêt à réagir.

— On dirait qu'il y a des créatures autour de nous.

— C'est difficile d'approcher de la tente avec ces entassements de matériel rouillé.

Toute la nuit ce fut ainsi et ils dormaient par intermittence.

— Nous serons fatigués demain. Il faut sortir de cette jungle molle, essayer d'aller plus vite. Nous n'avons aperçu aucun humain.

— Comment ça des humains ? s'offusqua Gus.

— Il y a des humains. Des gens qui se cachent encore depuis des siècles, qui ont un autre langage, une autre façon de vivre. Il doit s'agir de descendants des Ophiuchusiens hostiles à l'abominable Postulat. Ceux-là n'ont pu recevoir de formation scientifique ni culturelle et à la mort de leurs parents n'ont su que faire avec ces machines trop sophistiquées qui les impressionnaient. Ils sont venus ici pour survivre, là-haut ils avaient trop peur.

— Comment le sais-tu ? demanda Gus.

— Nous avons capturé une fille, un jour. Une vraie tigresse, qu'il a fallu ligoter étroitement. Elle était magnifique, nue... Mais elle avait des griffes comme un fauve et des dents cruelles. Dans la nuit, fou de désir, j'ai voulu la caresser et j'ai approché ma main de son visage. Elle a failli me sectionner le poignet. Kurts a dû me poser des agrafes.

— Qu'en avez-vous fait ?

— Elle était indomptable, nous avons fini par la libérer.

— Vous êtes sûrs que ce n'était pas une hallucination collective ?

— Absolument sûrs. Regarde mon poignet.

Il alluma une lampe et Gus vit une cicatrice violette.

— Ça s'infectait et j'ai eu de la fièvre. Kurts m'a soigné énergiquement.

Le jour vint brusquement. Une lumière sauvage les fit sortir de la tente. Ils n'avaient jamais vu pareille illumination.

— Il n'y a pas d'ombres.

Autour d'eux le métal avait bougé, les vides s'étaient comblés, les boyaux rétrécis.

— On ne sortira jamais d'ici, jura Lien Rag.

— Il faut grimper, dit Gus.

Ils grimpèrent une partie de la matinée, s'épuisant à rechercher un passage. Le métal vivait avec des lourdeurs de cauchemars, devenait parfois élastique, spongieux, emprisonnait le pied dans une gangue de rouille tiède.

— Normal, disait Lien Rag, tout mouvement provoque un échauffement.

— Et d'où vient celui du métal ?

— D'un déplacement des molécules. Il y a quelque part des appareils à micro-ondes qui agissent dessus. Peut-être que leur structure elle-même s'est modifiée.

Plus que sa sensibilité, c'étaient ses connaissances techniques qui accaparaient désormais Lien Rag. Gus le trouvait inhumain, uniquement préoccupé de phénomènes scientifiques. Il n'avait pas dit grand-chose au sujet de Yeuse, de ses fils, de tous ceux qu'il avait connus sur Terre, comme si ces quinze années de disparition représentaient des siècles. Il les considérait ainsi, comme des ancêtres. Gus se sentait sous-estimé, légèrement méprisé, car il n'avait pas ce même potentiel de savoir.

— C'est énorme comme entassement, soufflait Lien Rag. Il faut en sortir tout de même.

Mais en fin de journée ils ne purent même pas monter leur tente, trouvèrent à s'installer dans une sorte de demi-coquille encore douce. Lien Rag sortit un thermomètre et le mit en évidence.

— À la moindre variation il faudra se méfier car cette coquille d'aluminium peut se creuser encore plus, nous envelopper tous les deux. Si le thermomètre grimpe nous n'aurons que le temps de filer.

Mais Gus s'endormit profondément après la nuit blanche précédente et la coquille resta immobile, froide. Ils aperçurent un ravin en contrebas aux parois de céramique très lisse, durent y descendre en rappel, Gus avec ses bras musclés soutenant Lien Rag dans la descente. Plus loin c'était d'une seule portée une immense nef intacte, une soute du satellite, absolument vide et d'une hauteur de cathédrale préglaciaire.

— Où sommes-nous ?

Gus fronçait le nez :

— Ça sent l'acide.

Et soudain un brouillard épais fusa d'un peu partout en gros nuages verts. Ils n'eurent que le temps d'enfiler leur cagoule mais leur filtre allait être insuffisant pour lutter contre ce vitriol asphyxiant. Ils coururent vers la porte ogivale qu'ils apercevaient dans le lointain. À ras du sol Gus souffrait moins que Lien Rag qui titubait.

— À quatre pattes ! hurla-t-il.

Son cousin entendit et obéit. Il reprit son souffle et galopa ainsi, suivi par Gus qui allait très vite sur ses mains, le corps ne touchant plus le sol. Ils déplacèrent la lourde porte, la refermèrent sur le brouillard mortel avec soulagement.

— Photogénération, dit Lien Rag. L'acide vient avec la lumière de je ne sais où. Je m'étonnais aussi que cette belle soute soit totalement vide.

Gus ne répondait pas. Il voyait luire deux yeux derrière des rangées bien alignées de caisses métalliques. Il frôla le genou de Lien Rag qui baissa les yeux et suivit le regard de son cousin. Il se retourna et aperçut d'autres yeux. Les caisses étaient toutes percées d'une lucarne sur le côté et dans chacune un être inconnu les guettait.

— Avançons, chuchota Gus.

Ils firent quelques pas mais se heurtèrent à une impasse avec au fond plusieurs paires d'yeux étincelants.

— On ne peut quand même pas revenir dans la soute aux brouillards ?

Soudain Gus, se tenant sur une seule main, lança son bras en l'air, se hissa avec une rapidité déconcertante, grimpa jusqu'en haut des caisses, en poussa une dans le vide. Elle vint s'écraser aux pieds de Lien Rag, éclata.

CHAPITRE XXIII

Les chiens de traîneaux s'étaient couchés au-dehors, à l'abri d'une congère et attendaient patiemment Jdrien qui venait de pénétrer dans la ferme d'élevage dont les habitants le considéraient avec une réserve où apparaissaient de la méfiance et de la crainte. Il s'était présenté, avait parlé d'Omega et soudain se rendit compte que les deux noms se terminaient de la même façon. Il y vit un signe. Il n'essaya pas de sonder les esprits de ceux qui l'entouraient.

Le grand-père Pi apparut et le fixa longuement avant de s'approcher :

— Comment va le généalogiste ?

— Bien, toujours en forme.

— Et il vous envoie ?

— Je crois que ma famille, voici très longtemps, était originaire de la région et je voudrais en savoir un peu plus sur elle.

— Ah, et vous venez de loin ?

— De la Compagnie de la Banquise.

Il n'y avait que Harp qui savait où c'était. Il regarda les chiens, le traîneau, avec incrédulité.

— Pas avec eux, ceux-là je les ai eus de Wantchey. L'éleveur.

— On connaît, bien qu'il n'habite pas la station à côté, dit Pi. Venez manger quelque chose de chaud. De la soupe de pois cassés ?

Il était l'heure du repas de midi. Jdrien avait bataillé des jours avec la tempête et les congères. Il avait perdu un sac de poissons séchés, avait dû faire un détour pour découvrir un trou de pêche qui lui avait permis de renouveler sa provision de nourriture pour les chiens.

— Vous vendez votre attelage ? dit soudain le vieux. Je vous en offre mille dollars.

C'était une vraie fortune mais Jdrien avait encore besoin des chiens.

— On m'a parlé de Salt Station. Ma famille serait originaire de

là-bas. Vous avez entendu parler des Ragus ? Omega m'a conseillé de venir vous voir à ce sujet.

— Les Ragus, ricana Pi, il n'y en a plus depuis longtemps, la race s'est éteinte.

— Non, puisque j'en suis un. Mon père en était un mais son nom s'était raccourci en Rag. J'ai une aïeule qui a écrit les *Mémoires d'une femme de langue française*. Vous l'avez lu ?

Ils passaient tous à table silencieusement et les plus jeunes femmes plaçaient des soupières énormes au centre, de la bière et du pain.

— Non. Vous prétendez descendre des Ragus ? Mais tout le monde peut aussi le prétendre en quelque sorte, dit le vieux en commençant de distribuer les louches de soupe épaisse au lard fumé.

Jdrien but avidement de la bière. Curieusement il avait souffert de la soif sur la banquise. La fine couche de glace en surface, d'ordinaire douce dans l'Est, était salée dans ce pays.

— Les Ragus, c'est pas une famille, c'est un peuple, un petit peuple, mais tout de même. Au début on les désignait ainsi pour les distinguer des autochtones... Comme on disait les Indiens, les Esquimaux, les Roux.

— Vous êtes sûr ? s'étonna Jdrien. Pourtant notre nom...

— Ils portaient tous ce nom puis ils ont dû en changer.

— Pourquoi ?

Il n'obtint que le silence entrecoupé de bruits de succion, d'aspiration, et à son tour il plongeait sa cuillère dans la purée de pois odorante, commençant de manger. On le resservait en bière, en pain, mais personne ne voulut lui expliquer que c'était à cause des persécutions que les Ragus avaient changé de nom.

— Il ne faut pas aller à Salt Station, dit un jeune. D'ailleurs ils ne vous y accepteront pas.

— Il n'y a que des Aiguilleurs ?

— C'est ça, que des Aiguilleurs qui veulent se reposer tranquillement. Ils viennent de toute la Compagnie pour passer des moments agréables.

Jdrien les sentait un peu plus détendus, plus confiants, mais comment aborder le problème de fond ? Il n'était là que pour essayer de reconstituer un monde ancien, savoir ce qui s'était passé entre les Ragus, les Aiguilleurs, qui était ce Palaga. Tiens, lui aussi avait un nom qui se terminait en Ga et c'était tout de même étrange. Passe pour les deux autres, ça pouvait ressembler à un signe de ralliement cette syllabe, mais pour le Maître Suprême ?

— Alors cette Ragus qui a écrit ses Mémoires ne serait pas mon aïeule ?

— Si, dit Pi, mais ce n'est pas sûr. Ce sont des Ragus qui ont dû

émigrer ailleurs. Où habitait-elle ?

— La Transeuropéenne.

— Elle parlait français ? Nous on a dû y renoncer car les Aiguilleurs n'aimaient pas. Eux ils parlent l'anglais universel qui sert pour le chemin de fer. Il fallait une langue unique pour faire fonctionner les trains, comprendre les signaux, les ordres des tours d'aiguillages.

— Vous avez vous-mêmes été persécutés ?

— Pourquoi l'aurions-nous été, nous n'avons rien fait de mal, protesta Harp.

— Vous pourriez être Rénovateurs du Soleil, Grégoriens, ou même des Ragus comme moi.

— Ni les uns ni les autres, se fâcha un des garçons, fils de Harp.

Mais le silence le contredisait et la femme, une Esquimaude au beau visage un peu aplati, le regardait en souriant :

— Dans les persécutés, vous oubliez mon peuple. Nous avons payé cher d'être ici depuis des millénaires quand les Aiguilleurs sont venus s'installer. Certaines tribus, dont la mienne, ont préféré ces derniers temps repartir pour le Grand Nord.

— Excusez-moi, dit Jdrien, vous avez raison. Il y a des Roux aussi ?

— Oui, mais les Aiguilleurs leur fichent la paix, aussi curieux que cela paraisse.

Il y avait ensuite des crêpes avec de la confiture synthétique, comme dessert.

— Vous avez entendu parler d'un certain Palaga ?

— Nous ne nous occupons pas beaucoup des autres, fit le grand-père conciliant, et notre élevage nous prend beaucoup de temps. Nous n'allons pas souvent à la cross station voisine, sauf les plus jeunes, mais ils ne connaissent personne là-bas.

— Les Aiguilleurs n'étaient pas là il y a deux cents ans ?

— Oh, vous remontez trop loin dans le passé, comment voulez-vous que nous sachions qui était là, qui n'y était pas ?

— Chez Omega, nous avons opéré un tri de fiches intéressantes. Il possède les origines de toutes les familles de la province.

— Le vieux fou nous attirera des histoires.

— Qui irait le chercher en pleine solitude ? Il faut des chiens et un traîneau pour ce faire et les Aiguilleurs ne se parjurèrent jamais en devenant infidèles aux rails.

Il avala un peu de bière, regarda Pi Galiaga :

— Et la Voie Oblique, ça ne vous rappelle rien ?

CHAPITRE XXIV

Jdrien n'espérait plus obtenir de renseignements des Galiaga. Après le repas, ils s'étaient tous empressés de disparaître, sous prétexte qu'ils avaient du travail. Il suivit le vieux Pi qui sélectionnait les alevins dans un bassin. Il les pêchait avec une épuisette, repérait ceux qui ne survivraient pas ou ne grossiraient plus. Il les jetait dans un container en plastique. Ils serviraient à nourrir les autres, une fois réduits en poudre. Jdrien ne distinguait aucune anomalie sur les petits poissons ainsi sacrifiés. Il n'osait interrompre la tâche du vieillard par des questions sur les Ragus, ne savait plus que faire. Il essayait en vain de pénétrer son esprit, n'y trouvait qu'une seule pensée, une préoccupation plutôt, le désir d'en finir vite avec le tri des alevins. Mais en insistant il découvrit une profonde anxiété proche de la terreur et d'un seul coup l'uniforme noir et argent d'un Aiguilleur anonyme se révéla dans le psychisme de cet homme.

Le Messie des Roux faillit parler mais Pi Galiaga s'éloignait de lui, se déroband à une question qu'il sentait venir, allait déverser les alevins sélectionnés dans un autre bassin. Pourquoi cette silhouette d'Aiguilleur en grand uniforme qui gîtait dans l'âme de ce vieillard, comme un parasite effrayant, consultait-elle une fiche médicale ? Jdrien se concentrait sur ce détail bizarre, ne parvenait pas à découvrir les indications mentionnées sur cette fiche.

La formule sanguine variait fort selon le mode d'existence des habitants du Chaud, selon leur nourriture, leurs conditions de vie. Qu'avaient donc à craindre les Galiaga d'une simple analyse ?

Il le rejoignit lentement, essayant cette fois d'avoir une idée plus précise de son plasma sanguin. Dernièrement, lorsqu'il avait doté Jelly, l'amibe géante du nord Pacifique, d'un système de circulation sanguine rudimentaire, il avait dû acquérir certaines notions scientifiques. Mais le sang humain présentait une telle complexité qu'il lui était impossible de repérer une anomalie, une différence minime que seuls des appareils sophistiqués pouvaient révéler.

— Que se passe-t-il lorsque vous êtes malades ? Y a-t-il un hôpital à proximité ?

— Oui à Cross Pana Station...

— Pour les accouchements aussi ?

— Oh ! nous nous sommes débrouillés seuls, ici. Le temps de prendre la draine et d'aller là-bas, les enfants naissaient avant. Anka, la femme de mon fils, avait une longue habitude des naissances. Chez les Esquimaux de sa tribu on se débrouillait très bien et elle n'a jamais voulu qu'on la transporte en dehors de cet endroit.

— C'est un hôpital tenu par les Aiguilleurs ?

— Pas tout à fait, mais le personnel soignant dépend de la caste, effectivement. Dans la Province, ils tiennent tout, même les cafétérias, les boutiques... Personne n'obtiendrait jamais une autorisation de vendre ou de préparer des repas pour une clientèle sans leur accord. En échange ils sont renseignés sur tout le monde. Nous évitons d'avoir affaire aux commerçants et à toutes les administrations. Dans la mesure du possible.

Mais en parlant il oublia de protéger ses pensées, et Jdrien n'eut aucun mal à lire dans son esprit que les sorties de certains de ses petits-enfants le préoccupaient fort. Ils se rendaient quelquefois à Cross Pana Station pour s'amuser, assister à des spectacles, danser, boire et manger avec d'autres jeunes de leur âge.

— Vous ne voulez pas que vos petits-enfants aillent s'amuser ?

Pi lui jeta un regard intrigué :

— Qui vous a dit ça ?

— Personne, mais je m'en doute un peu.

— Il peut y avoir des ennuis, des accidents... Des bagarres... Les Aiguilleurs en provoquent parfois pour avoir une raison d'arrêter tout le monde. Ils les gardent deux jours ou trois, font des vérifications d'identité...

— Des analyses médicales aussi ?

Pi Galiaga lui tourna le dos, mais Jdrien vit que sa main aux grosses veines saillantes tremblait.

— Qu'avez-vous à craindre d'une simple prise de sang ?

— Les jeunes boivent trop d'alcool et de bière dans ces occasions. Ils peuvent se retrouver pour un mois et même plus dans une station de travail forcé.

— Non, Pi Galiaga, il y a autre chose... Dans votre sang et dans celui de vos descendants. Vous ne savez pas exactement quoi mais vous avez peur qu'un élément ne trahisse vos origines. Mais oui, c'est ça... Au départ les Ragus avaient une formule légèrement différente...

Le vieil homme restait buté et Jdrien lui saisit le bras :

— Je dois savoir... Je suis moi-même descendant des Ragus et j'ignorais cette histoire de formule sanguine différente. Je me serais

prêté à une prise de sang avec légèreté si je ne vous avais pas rencontré. Il faut que vous m'en disiez plus long.

— Vous m'ennuyez... Nous ne sommes sûrs de rien, même pas d'être d'origine Ragus... Mais sait-on jamais ?

— Vous n'avez jamais eu de prise de sang, dans votre famille ?

— Si, un de mes petits-fils, mais lui était normal, si j'ose dire... Au cours des années et des unions il est possible que le sang se soit débarrassé de son élément accusateur, mais personne ne peut dire que cet élément ne réapparaîtra pas chez un de nos descendants. Moi-même j'ignore si je n'en suis pas porteur, comme mon fils Harp...

— Un élément de quel type ?

— On parle d'une enzyme mais je ne suis pas assez instruit pour vous en dire plus...

C'est alors que l'Esquimaude arriva sans bruit, portant une sorte d'étui en peau de bébé phoque. Elle sourit à son beau-père, ouvrit cette trousse. À l'intérieur il y avait un morceau de dent de morse qu'elle lui tendit. Il vit que l'ivoire était finement gravé mais il fallait de bons yeux pour distinguer les détails du dessin. Sur la peau intérieure de l'étui le même motif était imprimé à l'aide d'une teinture spéciale. C'était un dessin d'une grande naïveté mais très explicite. On distinguait très bien une station des Hommes du Chaud figurée en quelques traits précis, les wagons d'habitation. En sortait une ligne de chemin de fer avec une locomotive schématisée dont la cheminée lançait de la fumée. Et plus loin les rails se partageaient en deux lignes, une en noir qui restait dans un plan horizontal et l'autre qui partait à l'oblique vers le ciel, peinte en orange. Et sur cette ligne-là roulait une locomotive toute différente, presque ovale. Un oiseau, un goéland volait à sa hauteur pour bien indiquer que l'engin se déplaçait dans la troisième dimension.

— La Voie Oblique ? murmura Jdrien.

Anka inclina sa tête avec un sourire.

— Tu n'aurais pas dû montrer ces vieilleries de ta tribu, dit son beau-père. Ça ne veut rien dire.

— Je crois que si, rétorqua Jdrien. Les Esquimaux ont vu la Voie Oblique, à plusieurs reprises certainement puisqu'ils ont estimé nécessaire d'en conserver le souvenir sur ces objets.

— Les rails de feu, dit Anka.

— Connaît-on l'ancienneté de ces objets ?

Il examinait l'étui, le retournait, estimait que la fourrure était très vieille. Les poils avaient tendance à s'arracher pour peu que l'on tirât dessus.

— Est-ce que dernièrement les Rails de feu seraient apparus ?

— Nous n'en savons rien, dit Anka tandis que Pi haussait les épaules en parlant de légendes stupides.

— Les Esquimaux de votre tribu ou d'une autre n'ont plus jamais remarqué le phénomène ?

— Il n'y a plus d'Esquimaux qui nomadisent dans la Province. Ils ont dû tous accepter de se plier aux lois du rail et vivre comme tout le monde. Ils sont concentrés en villages. Parfois ils continuent d'habiter des igloos mais toujours en bordure d'une voie ferrée. Ceux qui n'ont pas voulu se plier à ces lois sont partis dans le Grand Nord.

— Pourriez-vous localiser sur une carte de la Province les installations esquimaudes ? demanda Jdrien fou d'espoir.

— Il n'y a pas de cartes de la Province, fit Pi Galiaga. Nous n'avons qu'un plan limité du réseau qui nous concerne, une fois que nous avons quitté notre ligne privée. C'est un réseau secondaire à quatre voies qui conduit à Cross Pana Station vers le sud. Vers le nord il y a une station météo à deux cents kilomètres, quelques élevages puis une station terminus où nous n'avons rien à faire. Nous n'y sommes jamais allés d'ailleurs. Quand nous partons d'ici c'est pour nous rendre à Cross Pana.

— Peut-on trouver d'autres plans des réseaux dans cette station ?

— Je ne m'en suis jamais soucié... Mais à votre place j'évitais de le faire.

— Vous avez bien des *Instructions Ferroviaires* pour la Province ?

— Va les chercher, Anka, dit le vieillard, goguenard.

L'Esquimaude eut un air désolé lorsqu'elle revint avec juste une feuille plastifiée.

— C'est tout ?

— Qu'alliez-vous imaginer, s'énerva Pi Galiaga, qu'on allait nous donner un gros manuel pour la Province ? Tout le monde est à la même enseigne.

— Mais vous avez le droit de vous déplacer, de partir sur les autres réseaux ? Puisque votre station la plus proche est une cross. Il y a donc quatre réseaux.

— Eh bien, on vous laisse rouler dessus mais sur la voie lente. Si lente qu'il faut des jours et des nuits pour rejoindre la capitale par exemple.

— Port Harri Station ?

— Oui. Sauf si vous avez des produits à vendre là-bas. Alors on vous accorde une ligne normale. Mais pas question d'aller s'y balader. Remarquez, à Cross Pana, nous trouvons tout ce dont nous avons besoin.

Jdrien réfléchissait. Il avait séjourné dans la capitale, le temps de louer une draisine pour rendre visite à Wantchey qui lui avait vendu l'attelage de chiens de traîneaux. Il avait été suivi par un certain Sandras que l'éleveur accusait d'être Aiguilleur, mais avait pu

circuler sans difficulté.

— Vous avez effectué le voyage quelquefois ?

— Oui, pour aller livrer des alevins... Maintenant nous avons choisi un transporteur.

— Le retour est aussi lent que l'aller ?

— Non. Jusqu'à deux cents kilomètres, jusqu'à une station Y, on roule très bien. C'est à partir de cette station Y dont j'ai oublié le nom que les Aiguilleurs imposent la voie lente.

— Donc c'est exactement dans cette région qui environne Salt Station que les difficultés de déplacement sont les plus fréquentes... Sur un rayon de trois cents kilomètres environ ?

— Il semblerait en effet, murmura Pi Galiaga soudain frappé par le raisonnement de son visiteur, oui ça doit être quelque chose comme ça.

— Pas de tribus nomades d'Esquimaux ? fit Jdrien, à l'adresse de Anka.

— Non... La dernière a été décimée par une épidémie voici dix ans... Elle s'obstinait à vivre dans ce périmètre.

— Et des Roux, y en a-t-il ?

— Pas davantage... Eux ils ont été véritablement chassés... Les Aiguilleurs ont même construit des voies secondaires qu'ils ont démontées ensuite pour traquer les Hommes du Froid.

— Ils ont fait le vide, n'ont toléré que ceux qui dépendent du rail ?

— Et encore ce n'est pas très facile de rester sur place. Il faut justifier d'une exploitation rentable. Si par malheur nos alevins crevaient tous un jour, ils nous obligeraient à partir en affirmant que nous ne sommes pas rentables, que l'entretien du réseau leur coûte plus cher que ce que nous rapportons.

— Vous vivez tous dans des serres identiques ?

— Oui. De ce côté-là rien à dire, nous avons des facilités pour obtenir les plaques isothermiques de recouvrement. Elles sont de très haute qualité à cause de leur opacité.

— Oui, mais vous ne voyez plus ce qui se passe à l'extérieur.

— Qu'avons-nous à voir, sinon la banquise tourmentée, le plafond croûteux au-dessus de nos têtes ?

— Toutes les serres d'élevage ou de culture sont ainsi ?

— Nous avons des impératifs à respecter pour ne pas trop dépenser de chaleur. Nous avons des chaudières au bois mais les forêts subglaciaires ne seront pas éternelles. Chaque arbre ancien coupé ne sera jamais remplacé, bien sûr. Il faut donc éviter le gaspillage. Nous aurions pu avoir le courant électrique nécessaire mais cela impliquait des servitudes strictes, des contrôles incessants et nous avons opté pour le bois.

— Vous avez dû les rendre méfiants, non ?

— Chaque année les Aiguilleurs renouvellent leur offre, proposant des tarifs très intéressants pour la fourniture du courant. Si nous restons ici nous serons peut-être forcés d'accepter.

Pi Galiaga eut un regard triste pour sa femme, conscient d'avoir commis une faute.

— Vous dites « si nous restons ici », avez-vous l'intention de vous en aller ?

— Les Aiguilleurs peuvent nous chasser.

— Ce n'est pas à ça que vous pensiez... Et quand je suis arrivé vous m'avez offert mille dollars pour mon attelage de chiens... Vous avez l'intention de vous enfuir, n'est-ce pas ? Vous voulez quitter cette zone, vous installer ailleurs ?

— L'attelage, c'était pour la chasse... Il y a des ovibos dans le coin... Des phoques aussi... Un attelage de chiens serait moins cher pour nous que la création d'une voie privée sur la banquise.

Jdrien éprouvait une grande lassitude. Malgré tous ses efforts, verbaux et mentaux, il n'avait pas réussi à vaincre la méfiance instinctive du vieillard. Depuis toujours Galiaga était sur ses gardes, s'était forgé une volonté sans failles, n'acceptait jamais de livrer ses secrets.

— Je vous donne mon attelage si vous me permettez d'approcher de Salt Station, dit-il soudain.

— C'est impossible.

— Il y a toujours une faille quelque part. Je dois absolument m'approcher de la station, voir ce qui s'y passe... Il faut aussi que je fasse des recherches sur un certain Palaga né en 2209, et qui aurait vécu cent cinquante-sept ans.

— Moi je connais peut-être un moyen, dit Anka l'Esquimaude.

CHAPITRE XXV

L'être qui habitait cette caisse depuis toujours ne survécut que quelques secondes. Il évoluait dans un liquide bleuté, visqueux, qui se répandit dans le fond de la soute. Lien Rag, le laser pointé sur la chose, n'eut pas à tirer. C'était une larve annelée pourvue de membres et d'une grosse tête ovale où deux grands yeux tendres possédaient un regard jaune, pailleté, un regard en train de mourir. L'agonie et la fin furent de quelques instants et l'être commença de se décomposer sur-le-champ, se répandit en un autre liquide blanchâtre tandis qu'une fumée grise s'élevait.

— Non, cria Lien Rag voyant que Gus allait faire tomber une autre de ces caisses, laisse-les !

— Peux-tu me certifier qu'ils ne sont pas dangereux pour nous, hurla le cul-de-jatte, que nous ne les trouverons jamais sur notre chemin, là-haut dans nos cellules ?

— Ils ne peuvent sortir de ces caisses...

— Ce ne sont pas des caisses mais des œufs... Enfin des sortes d'œufs aux arêtes saillantes.

— Des œufs synthétiques...

Les vapeurs grises avaient disparu et les liquides séchaient rapidement. Gus descendit, se suspendant comme un singe de zoo aux piles de caisses. Lien Rag s'approcha de la plus proche, croisa ce regard émouvant à travers la lucarne aménagée sur chacun de ces œufs.

— Qui sont-ils ?

— Des animaux d'Ophiuchus... Peut-être des réserves de nourritures...

Ils s'éloignèrent mal à l'aise, n'osant pas se retourner, suivis par des centaines d'yeux implorants.

— De la bidoche, simplement de la bidoche, maugréait Gus qui avançait à toute vitesse sur ses mains.

Et dans l'autre soute, c'était à nouveau une jungle de végétation

en folie. Des graines avaient dû arriver là dans cet humus gras, immonde, constitué par les déjections, mais aussi les cadavres de milliers de loupés entassés depuis des générations, depuis que les derniers occupants humains, enfin si l'on exceptait la tribu mystérieuse qui survivait dans les bas-fonds, au dire de Lien Rag, avaient quitté le S.A.S.

Et tout de suite ce fut l'attaque de rats à visage humain, gros comme des chiens, qui sautaient à travers les branches caoutchouteuses, utilisaient même les lianes quand leurs pattes se terminaient par des doigts.

Ils en tuèrent une dizaine à coups de laser mais les autres ne se replièrent pas, commencèrent de manger les cadavres en les surveillant.

— Par là, dit Gus en montrant un tunnel qui s'enfonçait entre des racines aériennes ressemblant à des tubes de plastique.

Certaines étaient transparentes et l'on voyait circuler une sève d'un vert sale qui progressait par à-coups, comme si une pompe puissante la refoulait tant bien que mal vers les extrémités de la plante.

— Elle aurait un cœur ? lança Lien Rag.

Gus haussa les épaules :

— Ne fantasme quand même pas.

Mais plus loin ils s'immobilisèrent net devant un amas de feuillage plus qu'inquiétant. Les feuilles ressemblaient à des fuseaux articulés et ni l'un ni l'autre n'osa tout d'abord établir une comparaison plus précise, plus horrificante.

— Ne t'en approche pas, dit Gus.

— Ce sont des doigts n'est-ce pas ?

— C'est complètement stupide.

— Remarque qu'il n'y a plus de rats dans le coin... Et regarde au-dessous de toi, dans cette fange boueuse, ces ossements... Juste en dessous de ces feuilles en forme de doigts. Des squelettes de rats... Nous avons intérêt à filer. L'embryogénital là-haut s'en est donné à cœur joie, a réalisé la première synthèse entre l'homme et la plante... Je ne sais dans quelles conditions, ni au cours de quelles extravagances de fonctionnement, mais nous voyons le résultat.

Gus allait, s'accrochant un peu au hasard, les deux mains occupées, ne pouvant en cas de danger saisir son laser. Lien Rag devait veiller sur lui-même et sur son compagnon. Ils sortirent de ce tunnel fantastique, aperçurent de grandes ombres qui fuyaient. Des Garous ordinaires, et c'était presque réconfortant de rencontrer à nouveau des loupés complètement stupides.

— Regarde là-bas.

Lien Rag ne vit d'abord strictement rien, tant l'éclairage était

tamisé par ces feuillages exubérants. Gus, d'un coup de laser, dessécha une masse végétale, fabriqua une trouée. Cette fois son compagnon aperçut l'espèce d'abri, un quadrilatère formé de matériaux de récupération divers, certainement du plastique-céramique, le tout possédant une symétrie qui éveillait de très vieux souvenirs en lui. Ce n'était même pas ça, mais comme une évocation encore plus intellectuelle, façonnée par des lectures anciennes ou des films.

— On va voir ? proposa Gus. Tu me couvres ?

— Ça paraît calme.

— Restons méfiants.

Se balançant de branche en branche le cul-de-jatte commença de s'approcher.

CHAPITRE XXVI

Depuis une semaine, ils étaient réfugiés dans cette petite station déserte de l'Antarctique et son fils Gdami avait été heureux de trouver enfin des copains pour jouer, les enfants d'une importante tribu de Roux installée dans ces ruines depuis longtemps. Ils vivaient de la pêche, grâce à plusieurs puits forés dans la banquise.

Farnelle leur avait offert du sucre et un peu d'alcool, quelques instruments comme des couteaux et même une bêche pour entailler la glace. Du sel aussi, puisque c'était une tribu du Sel qui présentait ce genre d'offrande rituelle à ses dieux.

Ils affirmaient qu'ils n'avaient jamais vu de train depuis qu'ils vivaient là. L'énorme locomotive les avait effrayés au point qu'ils avaient commencé par s'enfuir, se terrant à proximité pour observer les occupants de ce monstre et les réactions de ce dernier. Gdami s'était mis à jouer sur la banquise puis, découvrant les puits de pêche, il était descendu au niveau de l'océan, rapportant à sa mère, rétrospectivement effrayée par le danger encouru, des poissons frais. Elle avait depuis longtemps, grâce à ses appareils de bord, soupçonné la présence de la tribu et comptait sur son enfant pour les rassurer. Effectivement ils avaient commencé par envoyer également les plus jeunes jouer avec cet étranger avant de se montrer.

Désormais chaque soir, revêtue d'une combinaison isotherme, elle descendait passer un moment auprès d'eux, regrettant de ne pouvoir partager leur nourriture, enviant les femmes de la tribu de disposer de si beaux mâles. Ces derniers ne manquaient pas de curiosité à son sujet et plusieurs avaient même essayé de la dépouiller, sans brutalité, de sa combinaison, pour voir si elle était vraiment une femme.

Elle évitait de regarder leur ventre, cette virilité souvent triomphaliste qui se manifestait soudain. Tranquillement un homme s'unissait à une femme dans l'indifférence générale, ou une fille encore jeune venait taquiner directement l' élu de ce soir-là. Elle rentrait dans

la locomotive, au chaud, avalait des nourritures raffinées, buvait plus que nécessaire mais avait des nuits encombrées de successions érotiques épuisantes.

Elle avait retrouvé ses pilules qui lui auraient permis d'affronter le froid durant quelques heures ou qui, absorbées par un Roux, auraient protégé ce dernier de la chaleur ambiante de la locomotive, mais elle n'osait pas corrompre ces gentils primitifs, les initier à une dépravation qui pouvait par la suite détruire leur qualité de vie. Ces hormones saccageaient l'équilibre de certaines communautés Rousses dans la Dépression Indienne, encourageaient la prostitution, engendraient des bacchanales répugnantes chez les Hommes du Chaud fortunés qui se souciaient peu des conséquences futures. Les Femmes Rousses donnaient naissance à des enfants métis qui ne supportaient pas les basses températures mais, surtout, celles qui absorbaient régulièrement ces hormones dépérissaient vite, succombaient à plus ou moins long terme. La nouveauté consistait désormais à se faire greffer une pompe à hormones qui permettait à l'une ou à l'autre race de résister une année dans un milieu hostile, que ce soit le chaud ou le froid.

Aussi enviait-elle son fils, le petit métis Gdami qui, lui, avec une simple fourrure, supportait le froid ambiant, jouait comme un fou avec les autres gosses, descendait dans les puits pour participer à la pêche.

Lorsqu'elle habitait sa petite Concession de Cargo *Princess*, elle n'hésitait pas à séduire des mâles Roux, leur faisant absorber ces hormones le temps de jouir frénétiquement d'eux. Mais dans cette zone perdue avec cette tribu égarée, elle avait des scrupules.

L'inlandsis antarctique se trouvait à proximité et elle ne savait plus que faire, envisageant seulement de ne pas s'attarder indéfiniment dans cette station en ruine.

Lorsque Gdami apprit qu'ils allaient repartir, il disparut durant deux jours et elle fouilla en vain la locomotive, l'appelant désespérément avant qu'une Rousse ne le lui ramène complètement épuisé. Depuis il se cachait dans les ruines de la station, dans une ancienne cuve à huile de phoque. Il empestait le rance et elle dut le mettre à tremper dans la baignoire de sa chambre pour le nettoyer.

— Je veux rester avec la tribu, dit-il. J'en ai assez de la locomotive. Tu ne sais pas où tu veux aller et ils finiront par nous capturer.

— Je veux rejoindre Yeuse.

— Moi j'ai pas envie d'aller en Panaméricaine. Et avec ta locomotive nous serons vite repérés.

— Nous utiliserons une des chaloupes. Elles sont confortables, rapides. Nous pourrions laisser la locomotive quelque part ?

— Pourquoi pas ici et moi avec ? Les Roux me protégeront.

Demande-leur.

— Tu as besoin d'un minimum de chaleur. Eux vivent à l'aise dans des moins soixante degrés.

— Il y aura la locomotive et les ruines.

— Ne me parle plus de ça ! hurla-t-elle à bout d'arguments.

— Je ne partirai pas avec toi, fit l'enfant avec un calme surprenant. Je veux rester ici. Je suis d'abord un Roux et je m'ennuie dans ton monde du Chaud... Quand nous roulions avec les deux autres, Jdriele et Jdruk, c'était merveilleux. Maintenant, c'est triste... Ici c'est gai... On rit tout le temps. Les gens du Chaud ne sont jamais en train de rire comme les Roux.

CHAPITRE XXVII

Jdrien avait cru que cette femme lui avait menti en affirmant qu'elle savait conduire un attelage de chiens de traîneaux, mais au bout de deux heures il devait admettre qu'elle s'en sortait mieux que lui et qu'elle ne commettait aucune erreur avec ces animaux très fiers et très susceptibles. Ils avaient quitté la ferme d'élevage bien avant l'aube et se dirigeaient vers le nord, à bonne distance du réseau secondaire – de façon à échapper à la surveillance des Aiguilleurs – mais parallèlement à lui. Ils firent une première halte pour donner à manger aux chiens et boire du thé avec des biscuits de route.

— Nous en avons encore pour trois heures, dit-elle. (Dans sa parka de fourrure elle était magnifique, les joues rouges, le regard étincelant.) C'est ma vraie vie et sans ma famille j'aurais suivi les miens dans le Grand Nord, loin des réseaux, des trains et des Aiguilleurs.

— Vous vous réfugierez là-bas ?

— Certainement. Pi est pressé de partir, il craint le pire. Harp, mon mari, hésite à quitter notre installation, somme toute confortable. Quant aux enfants, ils sont hostiles à ce projet mais les Aiguilleurs risquent de nous prendre de court. Un jour ils arriveront en si grand nombre que nous ne pourrons pas fuir.

— Chez qui allons-nous ?

— Ils se nomment Ayukalu. C'est une tribu sédentaire, dans un poste de pêche. Pour vous c'est la seule solution. Les Aiguilleurs ne tiennent pas une comptabilité stricte pour les Esquimaux. Dans le fond ils les méprisent. Grâce aux Ayukalu vous aurez quelque chance de continuer vos recherches.

Déjà elle repliait leurs affaires, enfermait la théière et le poisson gelé. Il lui dit que la méfiance de Pi Galiaga l'avait attristé.

— Il vit dans l'angoisse à cause de cette formule sanguine. Il est certain que nous sommes à la merci d'un contrôle. Ce sont des Ragus d'origine, aucun doute là-dessus. Depuis le début des persécutions ils

essayent de diversifier leurs unions pour qu'un sang neuf irrigue leurs artères, mais ne sont jamais sûrs du résultat. De toute façon, Pi n'aurait jamais parlé. Pourtant il conserve en mémoire bien des événements et il est un de ceux à avoir vu, voici encore vingt ans, la Voie Oblique, les Rails de feu.

— Quel dommage, soupira Jdrien, qu'il garde ça pour lui.

Ils arrivèrent dans le village d'igloos alors qu'il faisait déjà nuit noire. Un chien les flaira et donna l'alerte. Anka maîtrisa leur attelage et fit signe à Jdrien de respecter le silence. Une lumière venait de s'allumer.

— Les igloos sont protégés par une sorte de verrière mais ils sont vraiment authentiques.

On les accueillit avec de grandes démonstrations de joie et dans l'igloo communautaire ce fut tout de suite la fête. On avait préparé du poisson cru mariné dans une solution acide, de la viande d'ovibos boucanée. Les Ayukalu vivaient de façon collective, avec un conseil des sages regroupant des individus des deux sexes et de tous les âges.

— C'est sûr, dit Ayukalu le Borgne, que les Aiguilleurs ne vérifient jamais notre population. Nous déclarons un chiffre faux. Celui-là peut passer pour un des nôtres. Nous pouvons le conduire à proximité de Salt Station.

— Parle-t-on encore de la Voie Oblique, dans la région ? A-t-on vu les Rails de feu ?

— Non, pas depuis des années. Ayukalu le Silencieux les avait vus souvent dans le ciel, mais il était mort depuis trois ans. Il s'était laissé piéger dans un puits à glace qui s'était effondré sur lui alors qu'il pêchait, et n'avait pu remonter à la surface.

Anka repartit le lendemain à l'aube avec l'attelage, comme promis. Elle l'embrassa affectueusement en lui souhaitant de réussir dans sa mission.

— Venez, maintenant.

Les Ayukalu possédaient un wagon automoteur alimenté à l'huile de poisson. C'était une infection, car le vieux diesel suintait de partout et le wagon ne servait qu'à livrer le produit de la pêche, surtout des harengs. On l'installa à l'intérieur et il partit en compagnie de deux hommes et d'une jeune femme qui se nommait Alixia et qui préparait les repas. Le wagon rampait sur le réseau et un premier contrôle eut lieu alors qu'il était immobilisé sur la voie lente à un feu rouge. Deux Aiguilleurs entrèrent, la cagoule sur le visage pour se protéger des odeurs. Ils ne firent même pas attention à Jdrien, se contentèrent de donner des coups de botte dans les caisses de harengs pour vérifier si personne ne se cachait là-dessous.

— Allez, filez !

Il y eut d'autres contrôles, toujours aussi désagréables. Les

Aiguilleurs considéraient les Esquimaux comme des primitifs, regardaient Alixia, pourtant si jolie, en ricanant. Elle leur avait préparé du poisson et Jdrien eut la plus grande peine à l'avalier. Même le thé empestait le hareng.

— Tu resteras chez les grossistes qui nous achètent le poisson. Ce sont aussi des Ayukalu mais d'une autre famille. Certains travaillent comme domestiques dans Salt Station. Ils nettoient les émissaires d'eaux usées qui se jettent dans la baie d'Hudson. C'est un travail écœurant mais personne d'autre ne veut le faire. Cette autre famille esquimaude habitait à quelques kilomètres de Salt Station. C'est notre territoire de toujours. Autrefois nous l'appelions Canada Salt mais par la suite on a dit Salt Station.

Le plus étrange était qu'aucun des membres de cette famille ne s'étonnât de la présence d'un étranger. Jdrien avait été recommandé par Anka et bénéficiait d'une immense confiance. Il aida au déchargement du poisson puis, le soir venu, il écouta les explications d'un certain Ayukalu, dit le Caribou car il avait autrefois chassé cet animal avant qu'il ne soit protégé.

— Nous n'entrons pas dans Salt Station, nous descendons sous la banquise et nous pénétrons dans les égouts pour les nettoyer. C'est un perpétuel engorgement, à cause des graisses. Ces gens-là mangent beaucoup et très gras et la graisse forme des paquets énormes qu'il faut faire fondre au chalumeau. Le matériel est sur place.

— Les Aiguilleurs sont présents ?

— Un chef d'équipe passe après nous pour vérifier le travail mais on le voit rarement, seulement quand il doit nous faire des reproches.

— Je peux pénétrer dans la station par les égouts ?

Caribou le regarda avec scepticisme :

— Tu seras tout de suite repéré. Ou alors il te faudrait une tenue d'Aiguilleur.

— Est-ce difficile à trouver ?

— Pas tellement. Pour l'instant tu vas essayer les combinaisons spéciales pour descendre sous la banquise et pénétrer dans les boyaux. Ceux-ci sont réchauffés pour faciliter l'écoulement, mais juste ce qu'il faut.

CHAPITRE XXVIII

Comme souvent, entre le plafond de la glace et l'eau existaient des poches d'air plus ou moins étendues. Celle qui permettait l'accès aux émissaires égoutiers se situait à quatre mètres au-dessus des têtes et prenait une couleur verdâtre assez déplaisante. L'équipe des Esquimaux chargés de dégager les effluents de la station se répartit en trois groupes de nettoyage. Tout de suite une montagne de détritiques emprisonnés par un véritable mur de graisse leur apparut et les chalumeaux fusèrent. La fumée, l'odeur de graillon devinrent vite insupportables malgré les masques. L'aération était nulle, Caribou expliqua que pour obtenir un courant d'air il aurait fallu percer des puits dans la banquise, mais que les Aiguilleurs de Salt Station ne voulaient pas en entendre parler.

— Est-ce possible qu'une telle quantité de graisse soit rejetée par les habitants ? s'étonnait Jdrien qui n'en finissait pas de manier le chalumeau.

Non seulement les gros émissaires mais tous les boyaux plus étroits se trouvaient engorgés.

— On dit que pour réparer leurs corps fatigués ils prennent des bains de graisse, dit un des ouvriers de l'équipe. Ça les protégerait du froid également.

Discrètement, Caribou indiquait à Jdrien les regards qui lui permettraient éventuellement d'accéder aux quais de la station. On entendait un perpétuel roulement, les trains n'en finissant pas d'aller et venir au-dessus d'eux. Qui aurait imaginé qu'une si petite station connût un tel trafic ?

Jdrien pensa qu'il lui faudrait plusieurs jours pour avoir une idée précise de la station à partir de ce monde souterrain. Les Esquimaux ne remontaient jamais à la surface mais avaient cependant des renseignements précieux, situaient les établissements publics, les cafétérias, les magasins. Le troisième jour Caribou l'entraîna dans un passage étroit et ils marchèrent quelques minutes avant de

s'immobiliser devant la descente d'un wagon d'habitation.

— Regarde ce qui en sort, entre autres.

Jdrien tria les ordures qu'un broyeur déchiquetait là-haut et finit par comprendre :

— Un magasin d'habillement ?

— Fabrique d'uniformes pour les Aiguilleurs, uniformes de tous les jours et d'apparat. Et il y a un regard.

Celui-ci était tout en haut d'une cheminée de glace où n'apparaissait aucun échelon.

— On te fera la courte échelle et ensuite avec un petit pic à main tu tailleras tes encoches pour assurer tes pieds. Nous, on ne te connaît pas. Tu t'es introduit dans le réseau des égouts clandestinement.

— Bien entendu.

Ce fut la nuit suivante qu'ils vinrent pour cette récupération d'uniformes. Le trafic ferroviaire s'était quelque peu calmé mais restait tout de même important, des tramways desservant la station continuellement.

Jdrien grimpa sur une véritable échelle humaine pour atteindre la cheminée, creusa rapidement des entailles et libéra ses compagnons qui disparurent. Il ne mit que quelques minutes pour atteindre le regard qui donnait sous le plancher des wagons-ateliers et le souleva. Il fut surpris par la chaleur ambiante, referma vite le regard d'où s'échappait une belle puanteur. Il découpa le plancher du wagon dans un angle avec une scie minuscule et se hissa à l'intérieur où flottait une odeur forte de tissus apprêtés.

L'endroit était silencieux et apparemment désert mais il attendit un bon quart d'heure avant d'opérer son choix. Il trouva tout d'abord une combinaison isotherme noire et argent. Puis un uniforme d'apparat. Pour des vêtements de tous les jours il hésita, car ceux qu'il voyait dans une immense penderie étaient réservés à des gradés, maîtres de première et seconde classe, maîtres principaux, et il ne savait que choisir. Pour l'uniforme d'apparat il s'était accordé une simple étoile. Il décida d'en ôter une sur un ensemble qui lui convenait, emballa le tout dans une toile plastique avant de quitter les wagons-magasins.

Ses compagnons esquimaux, comme convenu, ne vinrent pas l'aider à redescendre. Il avait trouvé une corde assez solide pour lui permettre de regagner le boyau. Ils l'attendaient là-bas sous la banquise. Il cacha les vêtements dans une galerie non exploitée avant de les rejoindre.

— Je vous quitterai la nuit prochaine, leur annonça-t-il.

Cette nuit-là, il essaya d'entrer en communication avec des inconnus qui se trouvaient au-dessus de lui, allongés sur leur couchette. Il aurait pu contacter quelques individus en train de boire

de la bière dans un bar, mais la rapidité et le peu d'intérêt de leurs pensées l'en dissuadèrent. Il finit par s'intéresser au cerveau d'un Aiguilleur de première classe qui paraissait ruminer seul dans son compartiment d'hôtel. L'homme remâchait une certaine amertume, n'avait pas trouvé dans Salt Station l'amusement qu'il était venu y chercher. Une fille s'était moquée de lui dans un établissement quelque peu spécial et il n'avait pas supporté les trois cocktails bus pour se donner du courage. Il avait dû sortir pour vomir et ne se sentait pas dans son assiette. Il ne connaissait personne dans la station et visiblement personne ne le connaissait. Jdrien trouvait que c'était une chance inouïe, peut-être même trop belle. Il endossa l'uniforme de tous les jours, grimpa jusqu'au regard, sortit sous les wagons-ateliers de couture et partit à la recherche du traintel de l'inconnu désabusé. C'était une série de wagons à étages, faciles d'accès. Il s'immobilisa devant la porte de l'inconnu et fouilla plus profondément son cerveau, trouva sa substance réticulée et commença de l'inhiber, concentrant toute son énergie mentale sur cet enchevêtrement de fibres nerveuses qui se trouvaient dans les espaces laissés par les formations du tronc cérébral. Pour endormir profondément cet Aiguilleur il devait agir sur l'aire motrice, sur celle sensitive somato-viscérale, et sur toutes les autres, plus d'une dizaine. Il crut ne jamais y parvenir car soudain il fut alerté par un bruit de voix. Quelqu'un arrivait dans cet étage et il dut disparaître dans les sanitaires, le temps qu'un gros Aiguilleur fasse entrer sa conquête, une fille trop parfumée à la voix rauque, dans son compartiment. Il reprit toute son expérience au point mort. L'homme n'avait plus que des pensées incohérentes, maugréait tout de même dans le sommeil qui le gagnait. Mais Jdrien voulait aller plus loin, jusqu'à un coma artificiel qui paralyserait sa victime plusieurs heures, voire deux ou trois jours. Il avait déjà paralysé ainsi tout un réseau électronique, mais le cerveau de l'homme était autrement complexe, et ce ne fut qu'au bout d'une demi-heure qu'il osa pénétrer dans le compartiment de son cobaye. Il poursuivit ses efforts et évita d'aller au-delà d'une certaine paralysie proche de la mort.

Épuisé il s'allongea sur le parquet et dormit lui-même plusieurs heures avant de trouver la force d'émerger. Il fouilla l'homme, et d'après ses papiers d'identité vit qu'il s'appelait Rouk Kerny. Il empocha sa carte d'identité électronique d'Aiguilleur, sa carte de paiement qui affichait un crédit de quatre cent soixante-quatorze dollars, tout le contenu de ses poches, mais se refusa à prendre une visionneuse minuscule qui diffusait des scènes pornographiques que l'on suivait en collant son œil à un viseur. Ensuite, il fourra le corps du dormeur sous la couchette, le couvrit avec soin et prit sa place. Il n'avait plus qu'à attendre le jour.

CHAPITRE XXIX

Gus avait disparu depuis une minute dans l'espèce d'abri et Lien Rag crispait ses doigts sur le laser, craignant qu'il ne soit tombé dans un piège. Puis le cul-de-jatte réapparut et lui fit signe qu'il pouvait approcher sans crainte.

— C'est une maison d'autrefois, lui dit Lien Rag en s'immobilisant sur le seuil. Je veux dire une maison comme les dessinaient les enfants d'autrefois, avec un toit double pente, une porte et deux fenêtres. Manque la cheminée.

— Il n'y a qu'une pièce et pas mal d'objets... Un type a vécu là, s'est fait de la cuisine et a dormi.

Lien Rag hésitait encore. Il était pris de tremblements et Gus pensa qu'il devait lui donner ses remèdes pour régénérer son cerveau mais Lien Rag l'écarta :

— Kurts a vécu ici.

— Comment ça ? D'où sors-tu ça ?

— De ceci.

Il désignait un signe gravé dans la matière plastique du mur extérieur. Un K parfaitement lisible.

— C'était déjà dans ce plastique, fit Gus n'acceptant pas facilement d'avoir enfin trouvé une trace de l'ancien pirate.

— Il n'y a que Kurts pour tracer ainsi l'initiale de son nom. La barre verticale est séparée du reste, comme ici.

Il rentra et s'agenouilla pour prendre en main un récipient ayant servi à réchauffer de l'eau ou des aliments, regarda autour de lui :

— Il doit y avoir d'autres preuves.

Gus fouillait sans enthousiasme et soudain Lien Rag avec rage bouleversa tout ce qui se trouvait au sol, se leva et balaya de la main des plaquettes nutritives empilées sur une étagère bricolée.

— Il aimait ces cochonneries, ton copain Kurts, ricana Gus.

— Faute de mieux... On en trouve dans toutes les boîtes de secours, les distributeurs d'urgence éparpillés dans le S.A.S. Les

Ophiuchusiens avaient tout prévu, sachant que la visite de ce monde énorme pouvait prendre des semaines et qu'il y avait de curieux accidents, des pannes de communications, de gravitation. D'où ces distributeurs.

— Les Garous les ont vidés depuis longtemps.

— Pas tous... Et ces plaquettes n'ont même pas mois.

— Elles sont de longue conservation, c'est écrit dessus, répliqua

Gus agacé.

— Pas quand on déchire la couche protectrice. Tiens, attrape.

Gus lui lança un sale regard. Il se trouvait sur ses deux mains et n'avait pu l'attraper au vol. La plaquette tomba à ses pieds et se fragmenta :

— Maintenant la couche protectrice est effectivement brisée... Facile de me faire croire n'importe quoi. Ton idée fixe c'est de me prouver qu'il est dans le coin, et mon idée à moi c'est qu'à la suite d'une bagarre tu l'as zigouillé et que son corps, envoyé dans le vide sidéral, a implosé, et que comme les autres c'est une espèce de chou-fleur monstrueux qui reste dans l'orbite de S.A.S. Un de ces jours on le reconnaîtra peut-être en train de nous mater à travers un hublot.

— Une idée fixe chez toi également, fit constater Lien Rag. Regarde toi-même l'état de ces plaquettes.

— Et alors, un fêlé de Garou moins idiot que les autres a pu les stocker ici et de temps en temps il vient se ravitailler.

Lien Rag, excédé, grogna et regarda autour de lui, s'accroupit, grimpa sur un semblant de table pour explorer de la main un renforcement juste sous le toit.

— Tu entends ?

Quelque chose martelait le toit régulièrement. Gus écouta et sourit :

— Quelque chose s'égoutte.

— Autrefois on disait qu'il pleuvait.

— C'est la condensation... Ces plantes respirent et la vapeur d'eau monte au plafond de cette soute immense, si immense qu'on ne le voit même pas, ce plafond. Elle, la condensation, se transforme en eau qui retombe... Qui pleut.

— On ne peut pas dire ainsi, c'était un verbe impersonnel.

— Tu en connais un rayon sur ce verbe, hein ? Tout ce qui est d'autrefois te passionne ?

Lien Rag sortit et reçut quelques gouttes sur le visage, eut la sensation d'une piqûre et préféra rentrer :

— Je comprends pourquoi il a prévu le toit, cette pluie est légèrement urticante. Il préférerait se mettre à l'abri...

— Que n'allait-il vivre ailleurs ?

— Il devait avoir une raison précise pour rester ici, dit Lien Rag

qui se dirigea vers le fond de la pièce unique et manœuvra une sorte de guichet. Par cette lucarne il découvrait le fouillis végétal. Il essaya en vain de comprendre ce que Kurts pouvait bien guetter par cette minuscule ouverture.

— Il était dingue ?

— Non, obsédé par la pensée qu'il trouverait une solution en fouillant ces endroits pourris. Il cherchait certaines mémoires disparues de l'ordinateur central. Mais... Ça y est, je comprends maintenant...

CHAPITRE XXX

Dans cette cafétéria il avait commandé un petit déjeuner complet qu'il avalait, tous ses pouvoirs extra-sensoriels en alerte, sondant sans relâche les clients qui l'entouraient, les serveurs, les passants. Il ne relevait aucun intérêt douteux pour sa personne. Les Aiguilleurs de grade inférieur le saluaient discrètement et lui-même inclinait la tête lorsqu'un Maître entrait dans l'établissement. Peu à peu il acquit la certitude que tous ces gens-là n'avaient ce matin-là qu'un seul sujet de préoccupation. Il ne pouvait à la fois fouiller les cerveaux et écouter les conversations environnantes. Il aurait dû relâcher sa vigilance et pour le moment il préférerait se tenir prêt à tout en cas de soupçons. Il régla son repas avec sa carte de crédit qui lui revint amputée d'un quart de dollar. Dans cette station les Aiguilleurs bénéficiaient de conditions très avantageuses.

Il se promena sur les quais, découvrit des boutiques très luxueuses offrant les marchandises les plus rares à des prix incroyables. Les produits de la terre entière étaient présents en grosse quantité, qu'il s'agisse de la nourriture, des vêtements ou des objets usuels. Des couples, souvent la femme elle-même portait l'uniforme d'Aiguilleur, se pressaient, enchantés, dans ces magasins, en ressortaient les bras chargés. Les enfants pouvaient choisir parmi des milliers de jouets extraordinaires et Jdrien découvrit qu'il existait pour eux des parcs artificiels où ils pouvaient passer des heures pendant que leurs parents couraient les centres commerciaux.

Peu à peu il relâcha sa surveillance extra-sensorielle, écouta ce qui se disait. Il se fit progressivement une idée précise sur le programme des prochaines journées. Une grande cérémonie se préparait et il ne parvenait pas à savoir quelle en serait la raison. Le Maître Suprême devait apparaître. Yeuse lui avait expliqué que Palaga ayant disparu, un certain Maliox avait été élu à sa place par les hauts dignitaires de la caste et qu'elle n'était pas mécontente de ce choix : « Maliox est le moins mauvais de tous. De toute façon je dois l'accepter.

Il ne comprenait pas très bien pourquoi l'apparition du grand patron des Aiguilleurs suscitait autant de ferveur chez ces centaines de personnes. Était-ce donc si rare que cet homme fasse un séjour dans Salt Station, sorte de station de vacances pour Aiguilleurs surmenés ? Sur chaque quai il pouvait apercevoir des wagons hospitaliers où l'on traitait toutes les maladies, y compris la fatigue et le vieillissement. Souvent il était annoncé : « Bains lipoïdes » et ces endroits-là paraissaient très fréquentés. Jdrien put lire que certaines graisses provenaient d'animaux très rares, comme la loutre de mer ou le vison. Et toute cette graisse était ensuite évacuée, sans aucun souci d'économie ou de régénération, dans les égouts sous-banquisiens. Ces gens-là qui riaient, s'amusaient, s'installaient aux terrasses des cafés, savaient-ils même que toute une tribu d'Esquimaux débouchait les émissaires engorgés par ces fameux bains revitalisants ?

Malgré lui il leva les yeux vers le dôme cristallin qui recouvrait la station. Pas de Roux en train de gratter le givre, bien sûr. Un système spécial empêchait sa formation et la lumière du jour était de la même qualité qu'à l'extérieur, aussi blême. Mais dans les autres stations, surtout à cette latitude, un crépuscule constant régnait.

— Vous n'êtes pas Lewis ? lui demanda soudain une jeune femme blonde portant l'étoile de première classe.

— Non, pas du tout.

— Vous lui ressemblez, dit-elle. Excusez-moi.

Il crut déceler dans le cerveau de la jolie fille comme un doute, voire un soupçon qui disparut très vite tandis qu'il s'éloignait.

Les premiers ennuis, minimes mais pleins d'enseignements, commencèrent lorsqu'il voulut pénétrer dans un très luxueux wagon-restaurant où il avait lu, sur le menu, qu'on y servait des grillades à l'ancienne. À l'entrée, un homme habillé en cuisinier écarta les bras :

— Vous faites erreur, Aiguilleur de première classe. Cet endroit est réservé aux maîtres.

— Pardonnez-moi je suis distrait... Dans cette station toutes ces nouveautés me font tourner la tête.

L'homme resta plein de morgue :

— Vous avez un restaurant pour les simples Aiguilleurs de l'autre côté du quai voisin.

C'était un avertissement. Il avait relâché son attention, il écoutait trop les conversations, réfléchissait trop également sur la cérémonie qui se préparait. Il ne parvenait pas à savoir quel jour exactement.

Il préféra une cafétéria bondée, s'installa avec son plateau dans un coin discret, mais un autre Aiguilleur de première classe vint s'installer en face de lui, ravi d'avoir choisi une bouteille de vin

transeuropéen :

— Vous rendez-vous compte ? Un demi-dollar. J'ai travaillé en Transeuropéenne et jamais je n'aurais pu m'en payer une avec une semaine de solde. Vous voulez y goûter ?

— Merci, j'ai déjà bien assez bu.

Il allait manger rapidement et s'en aller. L'autre avait l'air d'un bavard impénitent, lui avait déjà dit qu'il s'appelait Perthz avec un z hein, et qu'il arrivait donc de Transeuropéenne pour quinze jours de repos bien gagné :

— Là-bas c'est la pagaille... On ne trouve rien à acheter... Pas avec ce que je gagne, bien sûr... La Compagnie est mal dirigée. Ils crèvent tous de froid et de faim... La présidente est allée mendier de l'huile et de la nourriture à ce ridicule nain qui dirige la Compagnie de la Banquise. Vous venez d'où ?

— Justement de la Banquise.

L'autre en laissa tomber sa fourchette de stupéfaction :

— Non, c'est vrai ? Mais vous êtes certainement le seul à venir de si loin. Bon sang il faut fêter ça !

— C'est-à-dire que je suis passé par l'Antarctique par la suite, rectifia Jdrien inquiet.

— Ça ne fait rien, buvez donc un verre de vin, mon vieux. Eh vous, cria-t-il à leurs voisins, un couple d'Aiguilleurs d'une quarantaine d'années avec leurs deux jeunes fils, cet ami arrive de la Banquise, vous parlez d'un voyage !

Le couple poliment sourit, pas autrement intéressé, et Jdrien soupira de soulagement. Il n'y avait qu'un moyen de se débarrasser de ce Perthz, faire en sorte que l'alcool de ce vin agisse sur-le-champ dans son cerveau et le rende ivre mort. Il devait se concentrer sur cette tâche et alla chercher une autre bouteille, remplit sans relâche le verre de son vis-à-vis. En même temps il accélérât le processus de l'ivresse par imprégnation rapide de l'encéphale. Déjà Perthz avait du mal à coordonner ses mouvements, lâchait sa fourchette, ne parvenait plus à tenir son verre sans trembler et ses yeux se fermaient malgré lui.

— L'Antarctique, rabâchait-il. La Banquise...

— Oui, l'Antarctique, fit Jdrien machinalement, la province où Maliox le Grand Maître actuel était notre patron.

Perthz le fixa de ses yeux vagues et ricana :

— Maliox... Peuh, peuh...

Jdrien en fut interloqué. Comment un Aiguilleur, conditionné depuis sa naissance dans le respect de la discipline et de la hiérarchie, pouvait-il se livrer à de telles imprudences ? Il regarda autour de lui, nota que le couple aux deux enfants l'épiait discrètement. Il essaya de sonder le cerveau du mari, n'y trouva qu'une vague curiosité alors que chez la femme il décela une véritable méfiance. Peut-être détestait-elle

les ivrognes, ou l'accusait-elle d'avoir fait trop boire Perthz qui maintenant dodelinait de la tête, les paupières fermées.

Il se leva, prêt à fuir mais la femme l'interpella :

— Vous n'allez pas laisser votre ami dans cet état ?

— Ce n'est pas mon ami, fit-il en souriant, je ne le connais même pas.

— Qu'importe ! Vous n'ignorez pas je suppose que notre charte nous impose de venir en aide à nos compagnons... Vous devriez l'aider à sortir d'ici et l'amener dans un centre de revitalisation. Il y en a un à l'autre bout de ce quai.

Jdrien continua de sourire et souleva l'ivrogne sans difficulté. L'autre ne bougeait même plus, laissait traîner ses pieds. On riait sur leur passage et il réussit à gagner la sortie, puis se dirigea vers le centre de revitalisation. Tout de suite on allongea Perthz sur une civière, mais on lui demanda sa carte d'identité parce qu'on avait besoin d'une personne à prévenir en cas de complications.

— Mais je le connais à peine, dit-il.

L'infirmière le regarda sévèrement :

— Vous ne vous sentez pas solidaire du corps ? Et vous êtes de première classe ? Voilà qui m'étonne.

— Je voulais dire qu'il avait peut-être des gens plus proches qui vont s'inquiéter pour lui.

— Nous n'avons rien trouvé sur lui. Vous logez où ?

— Traintel 17.

Il put enfin s'en aller et se hâta vers son traintel, devant, de toute urgence, replonger le véritable Rouk Kery dans son coma artificiel. Lorsqu'il entra dans le compartiment il le trouva assis sur sa couchette, la tête entre ses mains, l'air complètement perdu.

— Salut, dit Jdrien jovial. Tu en tenais une bonne hier au soir et je t'ai raccompagné ici.

L'autre le regarda hébété en secouant la tête. Jdrien commença d'agir sur sa substance réticulée et Kery finit par basculer en arrière. Le métis continua d'inhiber son centre du sommeil avant de le fourrer à nouveau sous la couchette. Il était lui-même épuisé et dut s'allonger. Il dormit deux heures et lorsqu'il se réveilla essaya de faire une synthèse de ce qu'il avait découvert.

En fait peu de choses, excepté que dans cette station les Aiguilleurs pouvaient vivre comme des milliardaires. En respectant la hiérarchie cependant. Une grande cérémonie se préparait, il ne savait pour quel jour et le nom de Maliox avait fait ricaner Perthz, alors qu'il n'était pas encore tout à fait soûl.

Dans la soirée il fut informé, par des affiches et par les haut-parleurs de la station, qu'il fallait s'inscrire pour la cérémonie du surlendemain. On pouvait le faire en différents endroits et il choisit de

faire la queue devant un wagon administratif. On lui demanda sa carte et en échange on lui remit une réservation.

Son voisin, un homme de petite taille aux cheveux gris, sortit en même temps que lui et dit qu'il avait déjà assisté à pareille cérémonie quelque quarante années auparavant.

— Salt Station n'était pas aussi brillante, dit-il avec regret. Mais la cérémonie était grandiose. Le Maître Suprême Palaga a été une fois de plus reconduit dans ses fonctions...

— Cette fois, ce sera Maliox, dit Jdrien confiant.

L'autre le regarda bizarrement, haussa les épaules et s'éloigna. Au bout de quelques mètres il se retourna, secouant la tête avec une sorte de mépris indulgent.

CHAPITRE XXXI

Il lui aurait fallu attacher Gdami pour l'empêcher de filer et de se cacher chaque fois qu'elle préparait leur départ. Cette fois elle l'avait enfermé dans sa cabine mais il avait trouvé le moyen de se sauver. Malgré son jeune âge, il connaissait admirablement tous les secrets de la locomotive géante. Il avait réussi à obtenir la complicité de l'ordinateur central, avait, à l'insu de sa mère, introduit des renseignements sur lui-même, son code génétique analysé par les instruments de bord, son aura, son spectre, si bien qu'il pouvait aller et venir à sa guise, la locomotive le considérant comme l'égal de Farnelle. Celle-ci aurait dû tout annuler mais elle ne pouvait en arriver là.

Il avait disparu et même les Roux ne savaient où il se cachait. Elle fouilla les ruines avec un détecteur biologique, mais en vain. Gdami, méfiant, avait pris ses précautions. Il ne voulait plus retourner chez les Hommes du Chaud, l'avait déclaré et ne reviendrait jamais sur cette décision. C'était un petit métis d'ailleurs beaucoup plus proche des Roux que d'elle-même, pouvant supporter de très basses températures assez longtemps, pêchant et chassant sur la banquise avec les autres enfants Roux sans jamais avoir l'air d'en souffrir.

Le lendemain, elle se rendit compte qu'il avait emporté un matériel de survie, des sacs de couchage spéciaux pour le grand froid, des combinaisons isothermes, des rations alimentaires. Il n'avait pu tout prélever en une seule fois, s'était organisé sur plusieurs jours. Il pouvait très bien avoir creusé un abri dans les congères environnantes, capable d'y attendre des jours et des nuits sans bouger. Elle ne savait que faire, ne pouvait se résoudre à l'abandonner en pleine solitude, une solitude telle qu'il ne passait même plus de train dans cette région, même pas une patrouille de gardes-frontière, les Roux étaient catégoriques.

Un soir elle avala des cryo-hormones lui permettant de résister quelques heures au froid extérieur et rejoignit la tribu qui attendait la

nuît dans les ruines de la station. Les hommes palabraient, regroupés en cercle, tandis que les femmes découpaient du poisson surgelé pour les enfants qui engloutissaient les morceaux sans les mâcher.

Farnelle expliqua qu'elle était très malheureuse de ne pas retrouver son fils. Ils essayaient de comprendre ce sentiment, eux qui ne savaient jamais qui était le père de qui. Un enfant pouvait toujours choisir de partir seul à l'aventure, ils n'essayaient jamais de le retenir. C'était rare que l'un d'eux veuille quitter la tribu mais cela s'était produit quelquefois. Ce fut ce que lui répondit un des hommes, mais elle secoua la tête :

— Je ne suis pas une Femme du Froid et je ne peux pas l'abandonner. Je voudrais rejoindre les miens dans les stations protégées, mais je ne supporterai pas de laisser Gdami seul derrière moi.

— Il n'est pas seul, dit le Roux, il est avec nous. Il sera des nôtres tant qu'il le voudra.

— Mais il lui faut de la chaleur à lui aussi, pas autant qu'à moi mais un minimum.

— Il saura se la procurer, dit l'autre. Il est très habile pour pêcher et ne craint pas de descendre dans les puits. Il est très résistant pour un métier, presque autant que nos enfants.

Elle retourna dans la locomotive, encore plus perplexe, ne pouvant se décider. Elle avait pensé laisser l'énorme machine à la disposition de Gdami qui pourrait y pénétrer et en sortir sans difficulté, puisqu'il était répertorié dans les mémoires centrales. Elle reviendrait, bien sûr, mais pas avant des mois, et durant tout ce temps se sentirait éternellement coupable, ne pourrait vivre comme elle l'entendait avec ceux de son monde du Chaud.

Il s'écoula encore quarante-huit heures et Gdami ne revint pas. Elle retourna voir les Roux qui rentraient d'une journée de pêche dans les puits. Ils rapportaient de grosses quantités de poissons et lui en offrirent. Ils dirent que Gdami était avec eux durant la journée et qu'il avait ensuite disparu.

— Dites-lui qu'il vienne me voir. Je pars demain et je veux le rencontrer. Ce n'est pas un piège pour l'attirer dans la machine ni l'enfermer.

Dès l'aube elle attendit, commença d'animer la locomotive pour ne laisser aucun doute sur son départ imminent. Et ce fut lorsque les grandes roues commencèrent à patiner sur les rails où elles étaient immobilisées depuis des jours, que son gosse apparut, si petit dans cette solitude blanche.

Elle ne quitta pas son siège de pilotage et lorsqu'il grimpa jusqu'au sas, ce dernier se déverrouilla automatiquement, preuve que l'ordinateur avait bien enregistré son code personnel.

— Tu t'en vas avec la loco ?

— Non, mais j'avais besoin de son énergie pour mettre la chaloupe sur les rails. Je laisse la locomotive. Tu trouveras ici de quoi te chauffer, te nourrir, te soigner éventuellement. Si tu es malade, tu rejoindras la cabine spéciale qui t'examinera et saura quel traitement te donner. Je ne reviendrai pas avant des mois.

— Je sais, dit Gdami d'une voix grave. Ne t'inquiète pas. Tu me retrouveras vivant. Je suis heureux de rester ici et que tu acceptes de me laisser avec la tribu.

— J'ai enregistré des instructions. Nous essayerons d'entrer en communication régulièrement. Écoute le canal 51B attentivement.

CHAPITRE XXXII

— Je ne vois rien, dit Gus qui s'était hissé tant bien que mal pour regarder, lui aussi, par la lucarne de la petite maison.

La pluie continuait par rafales. La condensation avait dû atteindre un point limite et les variations de température provoquaient cet orage.

— Le rideau de pluie masque l'objet. Patiente un peu.

Le cul-de-jatte grimaça mais attendit et, soudain, il aperçut l'espèce de borne de couleur jaune, se laissa tomber :

— Le distributeur de plaquettes nutritives ? C'est ça que tu me désignais.

— C'est ça. Kurts l'avait complètement vidé de ses plaquettes. Et il le guettait, certain que quelqu'un venait s'y ravitailler. Il voulait surprendre cet être-là.

— Un Garou ?

— Qui sait ? Un être qui avait une grande importance aux yeux de Kurts, très certainement. Il n'a pas construit cette maison miniature, n'y a pas séjourné pour rien.

— Il est peut-être dingue et poursuit ses obsessions... Ça ne veut rien dire. Nous devons continuer. Je suis d'ailleurs certain qu'il n'est pas dans ces bas-fonds, ajouta le handicapé en s'allongeant sur la couchette unique.

La pluie martelait le toit très fort et c'était autre chose que de la pluie qui tombait.

— De la glace, constata Gus, on n'échappe pas à cette saloperie.

— De la grêle plutôt. La végétation en prend un coup.

La sève verdâtre jaillissait des branches mutilées, coulait ensuite en filets visqueux jusqu'à disparaître entre les racines aériennes, rejoignait peut-être un sol lointain.

— Nous allons attendre cet être longtemps ?

— Nous pouvons marquer une pause, après des jours épuisants. Ça nous fera du bien.

Gus parut peu disposé à accepter puis se résigna, annonçant qu'il resterait là vingt-quatre heures, pas plus. Il n'avait pas envie de perdre son temps en recherches stériles. Toujours à peu près certain que Lien Rag avait tué son ami Kurts, s'était débarrassé du corps en l'expulsant dans le vide. Il ne pensait qu'aux scaphandres sidéraux, leur seule chance de sortir dans le vide pour intercepter une navette terrestre.

Il finit par s'endormir sur sa couchette tandis que Lien Rag veillait en absorbant régulièrement des plaquettes anti-sommeil. Il aurait voulu poursuivre la fouille de la cabane, retrouver d'autres indices prouvant que Kurts était resté là pas mal de temps. Il ne supportait pas les accusations de Gus, savait dans le fond de lui-même qu'il n'aurait jamais pu tuer Kurts, même si celui-ci s'était montré dangereux.

— Alors du nouveau ? se moqua Gus en se réveillant un peu plus tard. Il ne pleut plus ?

Lien Rag se taisait. Il faisait même encore grand jour et il espérait que la nuit artificielle ne viendrait pas, que le système s'était pour une fois détraqué pour leur rendre ce service-là.

— Tu veux manger quelque chose ? Je prépare du chaud ou du froid ?

— Ce que tu veux pourvu que je puisse manger sans quitter mon poste d'observation.

Gus ne se débrouillait pas trop mal en cuisine, même avec les aliments de survie qu'ils avaient emportés. Il y avait aussi des morceaux d'agneau qu'il savait faire cuire sur un petit réchaud spécial. L'odeur agréable se répandit dans la cabane et Lien Rag se mit en colère :

— Tu vas me gâcher mon coup, si cet être respire ça, il se méfiera.

— Pourquoi ça ne l'attirerait pas, au contraire ? répondit Gus tranquillement. Je ne pense pas qu'il viendra quelqu'un, vois-tu.

La nuit ne vint pas, la lumière ne faiblit même pas et malgré la fatigue Lien Rag tint bon, continua de surveiller le distributeur de plaquettes nutritives. Vue de la lucarne, la borne apparaissait intacte. Pour obtenir une plaquette, il fallait effectuer trois opérations coordonnées que seul un être intelligent était capable de mener à bien, pas un Garou. Ce dernier aurait plutôt, à condition qu'il en ait la force, détruit l'appareil pour le vider de son contenu. Or, apparemment, le distributeur n'avait pas été forcé.

Il plut un peu au cours de cette nuit illuminée, quelques gouttes flasques. La chaleur s'était renforcée et la sève s'évaporait très rapidement ainsi que le sous-sol invisible à travers les racines aériennes. Il en monta bientôt comme un brouillard mou qui recouvrit toute la jungle. Un temps, l'appareil fut dissimulé et Lien Rag faillit

sortir pour le surveiller de près, mais d'un coup la brume se leva, forma des gros nuages menaçants au-dessus de la maisonnette. Dans son sommeil Gus s'agitait, maugréait certainement à cause de la chaleur humide. Les thermostats avaient dû se dérégler, une fois de plus. En principe dans ces soutes aurait dû régner un climat assez frais, juste quelques degrés au-dessus de zéro.

— Il est venu, ton gars ? demanda Gus en basculant son corps comme celui d'un jouet culbuto pour s'asseoir sur la couchette.

Il frotta ses cheveux, soupira :

— J'ai drôlement soif. Veux-tu quelque chose ?

— Du thé.

— N'oublie pas que nous partons au début de l'après-midi quel que soit le résultat. Ici, on va moisir. Tu as vu les champignons qui ont poussé en quelques heures ?

Lien Rag ne s'en était même pas aperçu. Il y en avait des dizaines dans tous les recoins de la cabane, certains déjà de belle taille.

Gus préparait le thé, sortait des biscuits vitaminés, lorgnait sur les tablettes nutritives. Il se demandait quel goût elles pouvaient bien avoir.

— Tu en veux ?

Distract Lien Rag fit signe que oui. Il avait l'impression que derrière le distributeur de nourriture de couleur jaune la végétation s'était assombrie en un endroit précis. Les brumes masquaient les sources d'éclairage et peut-être qu'une ombre, projetée depuis le haut, formait cette silhouette informe qui pouvait s'apparenter à celle d'un être humain.

— Encore du thé.

— Tais-toi, chuchota Lien Rag.

— Tu vois quelque chose ?

Cette fois la silhouette, d'un vert sombre, se détachait, n'était plus en deux dimensions, prenait un certain relief. C'était un être de grande taille qui écartait les bras et regardait en direction de la cabane.

— Il est inquiet, surveille le coin. Je t'en supplie, plus un mot, plus un geste, plus une odeur...

— Du calme, murmura Gus. Ne t'excite pas comme ça. Tu crois qu'on pourra s'emparer de lui ?

— Je n'en sais rien, fous-moi la paix.

C'était comme une silhouette de verdure qui approchait du distributeur dans la lumière tamisée par les brumes. Et puis d'un coup les nuages se déplacèrent et Lien Rag vit le visage de l'homme.

— Tu le vois ?

— Très bien, fit Lien Rag d'une voix rauque. C'est Kurts.

CHAPITRE XXXIII

Dans la nuit, Rouk Kerny sortit deux fois de son coma artificiel. Il résistait de mieux en mieux à l'inhibition que lui faisait subir Jdrien et la seconde fois le métis le trouva penché sur lui, debout à côté de la couchette, les jambes flageolantes :

— Qui es-tu, toi ?

— Ton ami qui t'a aidé à rentrer. Tu étais soûl.

— Je ne bois jamais.

— Eh bien, tu as fait une exception, dit Jdrien qui dut se lever pour lui porter un étranglement spécial qui l'étourdit durant quelques secondes, le temps de se concentrer sur sa substance réticulée et le renvoyer dans l'inconscience.

Il lui faudrait encore supporter toute la journée du lendemain avant la fameuse cérémonie. Que ferait-il de Kerny qui risquait de se réveiller, et de donner l'alerte quand il se rendrait compte qu'on avait emprunté sa carte d'identité, et celle de crédit ? Il lui fallait prendre une décision rapide, profiter du sommeil de l'Aiguilleur.

Il passa sous le wagon, ouvrit le regard et revint chercher l'homme endormi. Non sans mal il le fit glisser sous le wagon, puis dut nouer la corde autour de sa taille pour le descendre dans le collecteur d'eaux usées. Il le rejoignit dans ce sous-sol glacière, le porta aussi loin que possible et l'abandonna attaché dans un cul-de-sac.

Au retour il faillit se faire surprendre par une patrouille alors qu'il soulevait la trappe du regard. Un rayon de lampe vint éclairer l'endroit durant de longues secondes avant de disparaître. Suspendu à sa corde il patienta encore quelques minutes avant de ressortir. Il put s'endormir plusieurs heures, attendit midi pour quitter le traintel. À ce moment-là deux Aiguilleurs s'approchèrent de lui :

— Rouk Kerny, Aiguilleur de première classe ?

En un éclair Jdrien sonda leurs cerveaux et sut avec soulagement la raison de leur interpellation. Soulagement immédiat mais aussi vague inquiétude pour la suite.

— Vous avez laissé votre identité au centre de revitalisation où vous avez conduit votre ami Perthz, également Aiguilleur de première classe.

— C'est exact, mais je ne connais pas beaucoup Perthz et j'ai agi par seule solidarité de corps.

— Voulez-vous nous suivre ?

Il semblait ignorer si Perthz allait mieux ou non. Ils le conduisirent au centre de revitalisation, dans un compartiment sanitaire où son voisin de cafétéria de la veille était allongé dans un lit :

— Oui c'est bien lui. C'est lui qui m'a fait boire hier à la cafétéria et qui m'a soûlé...

Jdrien comprit qu'on l'accusait d'avoir causé un dommage à cet homme. Il fouilla sa pensée et découvrit que l'alcool avait provoqué chez lui un accident cardiaque.

— C'est absurde, dit Jdrien. Il a apporté une bouteille et l'a bu presque seul. Je suis allé en acheter une autre qu'il n'a pu terminer. Il y avait des témoins à la table voisine, un couple avec deux enfants. Je n'ai pas cherché à l'enivrer.

— Si, dit Perthz hargneux, et en plus il a raconté des stupidités sur la cérémonie de demain.

— Quelles stupidités ? demanda l'un des deux policiers ferroviaires.

— Il a dit qu'il venait de la Banquise, ce qui déjà m'a bien étonné car je croyais que les collègues de la Banquise ne pouvaient pas sortir facilement de la Compagnie... Et puis il m'a parlé de Maliox, comme si c'était lui qui allait dominer la cérémonie... Ça, je m'en souviens parfaitement.

« Y avait-il une scission dans le corps des Aiguilleurs ? » se demanda Jdrien. Dans cette station le nom du Grand Maître ne paraissait guère apprécié. Il se souvenait de cet autre Aiguilleur qui avait eu un haussement d'épaules méprisant quand il avait prononcé ce nom après avoir retiré sa réservation pour la cérémonie.

— J'ai parlé de Maliox par hasard, dit Jdrien, parce que j'ai travaillé dans la Province Antarctique. Allez-vous croire un poivrot qui ne sait que faire pour ennuyer les gens ? J'ai pris soin de le conduire ici alors qu'il avait trop bu et voilà comment il me remercie ? Il faudrait l'envoyer en cure de désintoxication, oui.

En même temps furieux contre cet homme il se concentra pour lui envoyer une décharge mentale aussi forte que possible, quelque chose qui s'apparentait à un électrochoc, et Perthz se tétanisa, se mit à hurler, la bave aux lèvres.

Tout le personnel médical accourut et les deux policiers entraînèrent Jdrien à côté.

— Delirium tremens, dit l'un d'eux... Nous nous excusons, mais il avait l'air sain d'esprit quand il vous accusait de souhaiter que Maliox devienne le grand Maître Suprême.

— Il a confondu, voilà tout... Je n'ai nullement l'intention de prendre parti pour lui.

— D'ailleurs ce serait bien difficile, dit l'un des policiers en souriant. Le Grand Maître Maliox a trouvé la mort voici quarante-huit heures dans le déraillement de son train spécial.

Jdrien resta impassible et s'ils espéraient le voir réagir ils en furent pour leurs frais.

— Je peux me retirer ? Vous savez où me trouver si jamais les choses se compliquent encore.

— Un instant, je veux avoir le diagnostic du médecin traitant, dit l'un des Aiguilleurs. Ensuite nous verrons ce que nous devons faire.

Le docteur ne revint que trois quarts d'heure plus tard, l'air résigné :

— C'est un alcoolique. Il a besoin d'être envoyé en cure de désintoxication. Il dit n'importe quoi, par exemple que quelqu'un a tripoté son cerveau, hier et aujourd'hui, pour laisser croire qu'il était en pleine crise de démence.

Les deux policiers ferroviaires le laissèrent repartir mais lui demandèrent quand il comptait quitter la station.

— Quand la cérémonie sera terminée, dit Jdrien.

— Dans ce cas veuillez passer au quartier général pour signaler votre départ et votre destination.

— Je n'y manquerai pas.

Il s'éloigna en s'efforçant de paraître tranquille d'esprit, partit à la recherche d'une cafétéria plus accueillante que celle de la veille, finit par choisir un petit restaurant discret où il n'eut ni vis-à-vis, ni voisin de table.

Perthz finirait par convaincre ses médecins qu'il n'était ni alcoolique ni fou, mais cela lui prendrait suffisamment de jours pour que Jdrien puisse se trouver loin de cette étrange station. Maliox était mort dans un accident. C'était Yeuse qui l'avait présenté aux élections dernières. Il ne comprenait pas ce que signifiait cette mort brutale, n'avait trouvé, chez les policiers par exemple, qu'un manque absolu de chagrin à ce sujet.

Dans les heures qui allaient suivre, il devrait certainement affronter d'autres pièges. Aussi choisit-il de pénétrer dans un train-cinéma, vit deux films et n'en sortit que pour aller dîner dans le même coin tranquille. La journée avait passé, ne restait plus que la nuit jusqu'à la cérémonie.

CHAPITRE XXXIV

L'immense cirque uniquement constitué de wagons spéciaux impressionna fort Jdrien lorsqu'il y pénétra. L'organisation était parfaite et il trouva sans peine sa place sur les derniers gradins d'où il découvrait la grande estrade, sorte de tribune d'honneur placée au centre. Cet assemblage de wagons pouvait contenir au moins cinquante mille personnes.

— Alors, vous pensez toujours que Maliox a un rôle à jouer dans cette cérémonie ?

Il sursauta malgré lui, reconnut celui qui avait retiré sa réservation en même temps que lui. Normal qu'il fût à ses côtés.

— J'ignorais sa mort accidentelle, mais je ne lui portais pas un intérêt particulier. Je pensais simplement qu'il serait présent.

— C'était un traître qui s'était mis à la tête d'un complot avec les Aiguilleurs de l'Antarctique et peut-être même la complicité de la présidente, cette putain de Lady Yeuse.

Jdrien vit rouge et dut faire un effort énorme pour se maîtriser.

— Maliox est mort de façon exemplaire...

— Dans un déraillement ?

— C'est ce que disent les médias officiels mais en fait on lui a coincé le pied droit dans un aiguillage et on a lancé sur lui un wagon poussé. C'est ce que l'on appelle la mort de l'Aiguilleur. Je trouve même qu'elle est trop belle pour lui.

Jdrien regardait devant lui. La police ferroviaire, en grand uniforme, faisait son apparition, prenait place autour de la tribune centrale.

— Vous avez déjà assisté à cette cérémonie, il y a quarante ans m'avez-vous dit ?

— Oui, et avant moi mon père avait également assisté à une telle manifestation. Ça doit être dans les années 2296. Nous devrions voir ces dates sur les programmes que distribuent ces jeunes filles blondes là-bas.

Bientôt ils eurent chacun la brochure en main et constatèrent que la date était exacte.

— Vous croyez que toutes les places seront occupées ?

— Bien entendu. Cinquante mille Aiguilleurs vont acclamer le Maître Suprême, le seul.

— Mais, fit Jdrien en riant, qui s'occupe des aiguillages, hein ? On se le demande.

L'inconnu le regarda du coin de l'œil :

— Vous êtes un petit rigolo, vous. Votre père ne paraît pas vous avoir appris grand-chose.

— Il est mort jeune, entre deux tampons, fit Jdrien.

— Triste... Ces cinquante mille Aiguilleurs ne représentent qu'un faible pourcentage du nombre total... Nous sommes nombreux, mon vieux, très nombreux, des millions.

Jdrien en resta stupéfait. Il n'aurait jamais osé imaginer un chiffre aussi élevé. Cela représentait une force considérable bien encadrée, bien disciplinée, possédant d'énormes pouvoirs et un trésor de guerre certainement inestimable.

— On doit nous servir un banquet somptueux sans que nous ayons à changer de place. J'ai hâte de savoir quel sera le menu mais comme toujours le secret en est bien gardé. Vous travaillez dans quelle compagnie ?

— L'Antarctique.

— Oh, je connais bien. J'y suis resté dix ans à une époque où l'on reconstruisait le réseau.

Le cirque s'était rempli d'un seul coup et une rumeur énorme montait vers le dôme de cristal. Ils attendirent encore une demi-heure et puis une musique grandiose retentit.

— Ils vont arriver sur la gauche. C'est un cortège qui n'en finit pas. Mais vous verrez, le Maître Suprême arrive seul, ensuite, et c'est le plus émouvant des moments.

Tout se déroula comme l'annonçait cet Aiguilleur. Un cortège de dignitaires venus de la Terre entière. On se signalait les Sibériens comme les Africaniens, les Australasiens et les Banquisiens, les moins nombreux.

— Vous reconnaissez vos chefs, hein ?

Et puis la musique s'arrêta et il y eut un silence profond, total, effrayant. Les dignitaires attendaient au pied de la tribune. Soudain l'homme apparut. Il avait une quarantaine d'années, des cheveux gris, un corps très maigre dans un uniforme sobre, un corps d'ascète. Son visage lui-même était osseux avec un regard de feu.

— Vive Palaga, le Maître Suprême, cria son voisin.

Tout le cirque s'enflamma et se leva. Jdrien avec un peu de retard. Palaga ? Il concentra son attention sur cet homme qui, disait-

on, était né quelque cent cinquante-sept ans auparavant, qui avait disparu depuis quelques mois et qui ressuscitait sous l'apparence d'un quadragénaire alerte. Jdrien se demandait comment avertir Yeuse de ce miracle inquiétant.

Fin du tome 38